

LA VÉRITÉ SUR MARIE
roman

Printemps-été

Plus tard, en repensant aux heures sombres de cette nuit caniculaire, je me suis rendu compte que Marie et moi avons fait l'amour au même moment, mais pas ensemble. A une certaine heure de cette nuit de juin suffocante — c'était les premières chaleurs de l'année, elles étaient survenues brutalement, trois jours de suite à 38° dans la région parisienne, et la température ne descendant jamais sous les 30° pendant la nuit —, Marie et moi faisons l'amour à Paris dans des appartements distants à vol d'oiseau d'à peine un kilomètre. Nous ne pouvions évidemment pas imaginer en début de soirée, ni plus tard, ni à aucun moment, c'était tout simplement inimaginable, que nous nous verrions cette nuit-là, qu'avant le lever du jour nous serions ensemble, et même que nous nous étreindrions dans le couloir sombre et bouleversé de notre appartement. Selon toute vraisemblance, au vu de l'heure à laquelle Marie est rentrée à la maison (chez nous, ou plutôt *chez elle*, il faudrait dire *chez elle* maintenant, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans le petit deux-pièces où je m'étais installé depuis notre séparation, pas seul, je n'étais pas seul — mais peu importe avec qui j'étais, ce n'est pas la question —, on peut évaluer à une heure vingt, une heure quarante du matin au plus tard, l'heure à laquelle Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre, la fenêtre grand ouverte qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la chambre. L'air était immobile et orageux, lourd, presque fiévreux, qui ne rafraîchissait pas l'atmosphère, mais confortait plutôt les corps dans l'oppression passive et souveraine de la chaleur. Il était certainement moins de deux heures du matin — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des événements de la nuit, car il s'agit quand même du destin d'un homme, ou de sa mort, on ne saura de longtemps s'il survivrait ou non.

Je n'ai même jamais très bien su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe de Quelquechose. Marie était rentrée avec lui dans l'appartement de la rue de La Vrillière après le dîner, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble à Paris, ils s'étaient rencontrés à Tokyo en janvier, lors du vernissage l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Il devait être un peu plus de minuit quand Marie et ce Jean-Christophe de Quelquechose étaient rentrés dans l'appartement de la rue de La Vrillière lors de cette nuit de juin caniculaire où je m'étais rendu compte que Marie et moi, qui nous étions à peine revus depuis notre retour du Japon, avons fait l'amour au même moment à Paris. Marie, à peine rentrée dans l'appartement, avait été chercher une bouteille de grappa dans la cuisine, et ils s'étaient assis par terre dans la chambre au pied du lit dans un désordre d'oreillers et de coussins, les jambes négligemment allongées sur le parquet. De fines raies de lumière jaune entraient dans la pièce à travers les jalousies des volets qui étaient restés entrouverts. Marie servait la grappa dans la pénombre, sans un mot, elle regardait le liquide couler lentement dans les petits verres fumés doublement

évasés, et elle avait tout de suite senti un parfum de grappa lui monter à la tête, elle avait senti mentalement le goût de la grappa lui parcourir la bouche avant même de l'éprouver sur sa langue, ce goût enfoui en elle depuis plusieurs étés, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa qu'elle devait associer à l'île d'Elbe qui venait brusquement de refaire surface à l'improviste dans son esprit. Elle ferma les yeux et but une petite gorgée de grappa, se pencha vers Jean-Christophe de Quelquechose et l'embrassa, les lèvres tièdes, elle sentit sa langue dans sa bouche, dans une sensation de fraîcheur et un arôme de grappa.

Quelques mois plus tôt, Marie avait copié sur son ordinateur portable un logiciel qui permet de télécharger des morceaux de musique en toute illégalité. Marie, qui aurait été la première surprise si on lui avait fait une remarque sur l'illégalité de ses pratiques, Marie, ma pirate, qui payait par ailleurs à prix d'or un staff d'avocats d'affaires et de juristes internationaux pour lutter contre la contrefaçon de ses marques en Asie, Marie s'était relevée pour enlever ses chaussures et avait traversé la pénombre de la pièce pour télécharger un morceau de musique douce et dansante sur son ordinateur portable. Elle avait trouvé un vieux slow à sa convenance, kitschissime et languide (nous avons, je le crains, les mêmes goûts), et elle se mit à danser toute seule dans la chambre en entrouvrant sa chemise, revenant pieds nus vers le lit, les bras comme des serpents sinueux qui improvisaient des arabesques dans l'air chaud de la pièce. Elle se rassit au pied du lit à côté de Jean-Christophe de Quelquechose, qui lui passa tendrement la main sous la chemise, mais Marie se cambra brutalement en sentant le contact de sa main sur sa peau et le repoussa sans ménagement dans un geste d'exaspération ambigu qui pouvait passer pour un simple "bas les pattes" excédé. Elle avait trop chaud, Marie avait trop chaud, elle crevait de chaud, elle se sentait poisseuse, elle transpirait, sa peau collait, elle avait du mal à respirer dans l'air lourd, immobile et confiné de la pièce. Elle se leva d'un bond et alla ouvrir les deux volets en grand, quitta la pièce et revint du salon avec un ventilateur à grillage qu'elle brancha au pied du lit, en le mettant immédiatement en position maximum. Le ventilateur se mit en route, lentement, les pâles prenant rapidement leur vitesse de croisière pour pulser bruyamment dans l'air des bouffées tourbillonnantes qui fouettaient leurs visages et leur faisaient danser les cheveux devant les yeux, lui devant lutter pour rattraper une mèche qui s'envolait sur son front, et elle, docile, la tête baissée, offrant avec complaisance sa chevelure à l'air, ce qui lui donnait des allures de folle, ou de Méduse. Marie, et son goût épuisant pour les fenêtres ouvertes, pour les tiroirs ouverts, pour les valises ouvertes, son goût pour le désordre, pour le bazar, pour le chaos, le bordel noir, les tourbillons, l'air mobile et les rafales.

Ils avaient fini par se déshabiller dans la pénombre, Marie, au pied du lit, ne bougeait plus, elle s'était endormie dans les bras de Jean-Christophe de Quelquechose. Le ventilateur tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et orageux de la nuit qui entrait par la fenêtre ouverte. La pièce était silencieuse, où ne luisait que la lueur bleutée de l'ordinateur portable dont l'écran s'était mis en veilleuse. Jean-Christophe de Quelquechose se dégagea doucement de l'étreinte de Marie et se leva, en deux temps, lourdement, en s'aidant de la main, s'avança sans bruit sur le parquet craquant pour se rendre à la fenêtre, et se mit à regarder la nuit par la fenêtre. Paris était engourdi de chaleur, il devait faire encore près de 30° alors qu'il n'était pas loin d'une heure du matin. Quelques voitures passaient dans des halos de phares, un piéton traversait la rue en direction de la place des Victoires. Juste en face de l'appartement se dressait la silhouette grisâtre des murs d'enceinte de la Banque de France. Le lourd portail de bronze massif était silencieux et condamné, rien ne bougeait alentour, et Jean-Christophe de Quelquechose eut alors un noir pressentiment, persuadé que quelque chose de dramatique allait survenir dans le calme inquiétant de cette nuit orageuse, que d'un instant à l'autre il serait le témoin d'un désastre, d'un déferlement de violence, de stupeur et de mort, que des sirènes d'alarme se déclencheraient derrière les murs d'enceinte de la banque, et que la rue en contrebas serait le théâtre de poursuites et de cris, de heurts, de claquements de portières et de coups de feu, la chaussée brusquement envahie de voitures de police

dont les lueurs tournoyantes des gyrophares monteraient en face de lui jusqu'aux façades.

Jean-Christophe de Quelquechose était debout à la fenêtre de l'appartement de la rue de La Vrillière, et il regardait la nuit avec cette inquiétude diffuse qui lui oppressait la poitrine, quand il aperçut un éclair au loin dans le ciel. Une courte rafale de vent lui aéra alors le visage et le torse, et il remarqua que le ciel était entièrement noir à l'horizon, non pas d'un noir de nuit d'été, transparent et bleuté, mais un noir funèbre, dense, inquiétant et opaque. De gros nuages d'orage s'approchaient du quartier, qui se mouvaient inexorablement dans le ciel en allant recouvrir les derniers vestiges de nuit claire qui subsistaient encore au-dessus des bâtiments de la Banque de France. Il y eut encore un éclair au loin, vers la Seine, en direction du Louvre, muet, étrange, zébré, prémonitoire, sans coup de foudre ni grondement de tonnerre, une longue décharge électrique horizontale qui déchira le ciel sur une centaine de mètres et illumina l'horizon par à-coups blancs saccadés, silencieux et saisissants.

Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce. Marie sentit le frisson d'un vent rafraîchissant lui parcourir le dos et elle alla trouver refuge dans son lit en s'enroulant douillettement l'épaule dans un drap. Elle retira ses chaussettes, qu'elle jeta au pied du lit, tandis que Jean-Christophe de Quelquechose commençait à se rhabiller dans la pénombre pour partir, lui se rhabillant et elle se déshabillant au même rythme comme s'ils poursuivaient de concert un même mouvement aux finalités divergentes. Il remit son pantalon, enfila sa veste et reprit son élégante mallette en cuir qui contenait son ordinateur. Avant de partir, il alla s'asseoir un instant au chevet de Marie pour l'embrasser, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, se prolongèrent et devinrent plus fiévreux, impatients, ils se collèrent l'un à l'autre, s'étreignirent et il entra dans le lit, se glissa contre elle tout habillé sous les draps, en veste de lin noire et pantalon de toile, sa mallette en cuir qui contenait son ordinateur encore à la main, qu'il finit par lâcher pour étreindre Marie. Elle était nue contre lui et il lui caressait les seins, il passait doucement la paume de ses mains sur la chair délicate des seins de Marie qui se mouvaient chaudement sous ses doigts, il l'entendait gémir et il entreprit de lui enlever sa petite culotte, Marie l'aida en se contorsionnant au fond du lit, Marie, haletante, les yeux fermés, lui défit alors les boutons de la braguette et lui sortit la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien où elle voulait en venir, mais, arrivée à ses fins, elle ne sut soudain plus que faire. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie d'alcool et de fatigue, et elle se rendit compte qu'elle avait sommeil, la seule chose qu'elle avait vraiment envie de faire maintenant, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe de Quelquechose (mais pas nécessairement sa bite à la main). Elle s'interrompit, et, comme il fallait bien faire quelque chose de la bite de Jean-Christophe de Quelquechose, qu'elle avait toujours à la main, elle la lui secoua, deux fois, trois fois, par curiosité, ou amabilité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en regardant le résultat d'un air intéressé (elle espérait quoi, qu'elle décolle). Marie avait la bite de Jean-Christophe de Quelquechose à la main et ne savait qu'en faire.

Marie avait fini par s'endormir, elle s'était assoupie quelques instants, ou ce fut lui qui s'endormit le premier. Ils bougeaient à peine dans l'obscurité, ils continuaient de s'embrasser par intermittence dans un demi-sommeil partagé, somnolant dans les bras l'un de l'autre en échangeant d'éphémères caresses somnambuliques (et on appelle ça s'aimer toute la nuit). Marie avait débouonné le haut de la chemise de Jean-Christophe de Quelquechose et lui caressait nonchalamment la poitrine, il se laissait faire, il avait chaud, il transpirait tout habillé sous les draps, il bandait imperceptiblement, la verge délaissée, abandonnée hors du pantalon, qui était encore agitée à l'occasion de spasmes espacés, tandis que la main de Marie se déplaçait sous sa chemise défaite, moite et sans forme, les flancs affaissés et flasques autour de lui. Elle l'embrassa doucement, légèrement en sueur elle aussi, les tempes chaudes, et, sans y prendre garde, elle commença à lui faire les poches, elle glissa une main dans la poche de la

veste de lin froissée que Jean-Christophe de Quelquechose n'avait toujours pas quittée, curieuse de savoir ce qu'était cet objet rigide aux contours anguleux qui s'appuyait contre sa hanche quand il la prenait dans ses bras. Une arme ? Se pouvait-il qu'il eût une arme dans la poche ?

La fenêtre de la chambre se referma alors lentement tout seule, puis revint sur elle-même et claqua violemment, dans un tremblement de verre et de vitres, tandis que la pluie se mettait brusquement à tomber à grosses gouttes dans la rue. Marie se sentait bien, à l'abri dans la chaleur du lit, elle regardait les trombes d'eau s'abattre dans la nuit par l'encadrement de la fenêtre, un rideau de pluie noire qui se mouvait latéralement et traversait les faisceaux des réverbères dans des sautes de vent tourbillonnantes. Le tonnerre gronda dans le même temps, plusieurs fois d'affilée, illuminant le ciel d'un réseau d'éclairs arborescents aux multiples ramifications électrisées. La pluie redoubla de violence et se mit à entrer dans la chambre, rebondissant sur les vitres et éclaboussant le parquet au voisinage de la fenêtre. Marie, nue sous les draps, les sens exacerbés dans le noir, les yeux brillants dans les éclairs, savourait avec volupté la dimension érotique du plaisir qu'il y a de jouir de l'orage quand on est bien à l'abri dans la chaleur d'un lit, la fenêtre grand ouverte dans la nuit, lorsque le ciel se déchire et les éléments se déchaînent. Chaque nouvel éclair la faisait sursauter et aiguïsait d'un élancement d'effroi le plaisir sensuel qu'elle éprouvait de se sentir à l'abri sous les draps tandis que l'orage faisait rage au dehors. Mais l'orage de ce soir, contrairement aux violents orages de la fin de l'été à l'île d'Elbe, qui purifient l'air et le rafraîchissent immédiatement, avait quelque chose de tropical et de malsain, comme si la pluie n'avait pas réussi à faire baisser la température et que l'air ambiant, chargé d'une humidité résiduelle et d'un trop plein d'électricité atmosphérique, continuait de rester orageux, lourd, moite, irrespirable et délétère. Jean-Christophe de Quelquechose, immobile dans le lit, tout habillé, le front en sueur, n'avait même pas ouvert les yeux, il continuait à dormir sur le dos, indifférent aux grondements du tonnerre dont les répercussions en cascade allaient mêler leur écho finissant au son de la pluie battante. Marie ne fit pas tellement attention à lui quand il repoussa le drap et émergea du lit — immédiatement tout habillé, la mallette à la main, déjà fin prêt pour sortir — elle le regarda quitter la chambre en chaussettes, sa mallette à la main, très raide, la démarche somnambulique, peut-être dans l'intention de rentrer chez lui, Marie ne savait pas où il allait, elle l'entendit s'éloigner dans le couloir, puis une porte claqua, Marie imagina que c'était peut-être la porte d'entrée et elle jeta un coup d'oeil sur les chaussures de Jean-Christophe de Quelquechose qui étaient restées en désordre au pied du lit, mais c'était plutôt la porte des toilettes qui avait claqué. Jean-Christophe de Quelquechose resta absent quelques minutes et revint comme il était venu, de la même démarche mal assurée, raide, mécanique, le visage très blanc, pâle, livide, en chaussettes et transpirant, il fit un pas dans la chambre et s'effondra.

Marie ne comprit pas tout de suite ce qui s'était passé, elle crut qu'il avait trébuché sur le sol sous l'effet de l'alcool, et elle hésita un instant à sortir du lit pour le secourir. Mais ce qui lui fit soudain très peur, c'est qu'il n'avait pas perdu connaissance, elle le voyait tanguer sur le dos dans la pénombre comme un scarabée retourné qui n'arrivait pas à se rétablir, il s'agitait piteusement sur le parquet, se tenant la poitrine à deux mains comme si elle était enserrée dans un étau de l'emprise duquel il ne parvenait pas à se défaire, et elle le voyait grimacer de douleur dans le noir, la mâchoire engourdie, les lèvres lourdes, ankylosées, comme anesthésiées, peinant à articuler, ce qui rendait sa diction presque inintelligible, essayant de lui expliquer qu'il ne sentait plus sa main gauche, qu'elle était paralysée. Marie, qui l'avait rejoint, à genoux par terre, penchée sur lui, lui avait pris la main et lui caressait doucement le front. Il dit qu'il se sentait mal, qu'il fallait appeler un médecin.

Marie avait composé un numéro d'urgence, le 15 ou le 18, et elle tournait en rond comme une folle dans la chambre en attendant qu'on décrochât, s'approchant de la fenêtre pour jeter un regard absent dans la rue où la pluie continuait de tomber dans la nuit, revenant près du corps étendu de Jean-Christophe de Quelquechose et finissant

par s'agenouiller contre lui, Marie, nue, à genoux par terre, immobile dans la pénombre, les doigts tremblants, les mains tremblantes, le téléphone portable à la main dont elle entendait les sonneries contre son oreille, sa silhouette nue qu'éclairait parfois la lueur d'un éclair qui illuminait brutalement la pièce, Marie, qui, lorsque on décrocha, laissa libre cours à la panique qui s'était emparée d'elle depuis quelques instants, libérant un flot d'explications imprécises et confuses, Marie, perdue, bouleversée, désespérée, qui ne laissait pas en placer une à l'opérateur qui essayait de la calmer et lui posait toujours les deux ou trois même questions succinctes qui appelaient des réponses simples et concises — son nom, son adresse, la nature du malaise —, mais Marie ne supportait pas qu'on lui pose des questions, Marie n'avait jamais supporté qu'on lui pose des questions, Marie avait toujours eu horreur qu'on lui pose des questions, Marie n'écoutait pas, elle ne répondait pas, elle parlait dans le vide d'une voix égarée, sans donner son nom ni son adresse, elle expliquait que déjà au restaurant il avait eu un malaise, une douleur à l'épaule, mais que cela n'avait duré qu'un instant et que c'était passé, qu'elle ne pouvait pas se douter, et l'opérateur dut l'interrompre pour lui demander une nouvelle fois, plus sèchement, son adresse, "votre adresse, Madame, donnez-moi votre adresse, nous ne pouvons rien faire sans votre adresse" — et c'est lui, Jean-Christophe de Quelquechose, allongé sur le dos, blanc et en sueur, l'oeil éteint, la lèvre molle, sans force, qui regardait Marie avec inquiétude en essayant de deviner ce qui se passait, c'est lui qui, quêtant des informations dans le regard de Marie et finissant par comprendre la situation, lui prit le téléphone des mains et donna l'adresse à l'opérateur : "2, rue de la Vrillière", il le dit d'une traite comme s'il s'était agi de commander un taxi pour rentrer chez lui, puis, épuisé par l'effort, il rendit l'appareil à Marie et retomba sur le côté dans une torpeur inquiétante. L'opérateur expliqua alors à Marie qu'il envoyait immédiatement un véhicule de secours et lui recommanda d'une voix neutre, monotone, en cas d'arrêt cardiaque ou de perte de conscience, de pratiquer des compressions thoraciques avec les mains et des insufflations d'air dans la bouche, le bouche à bouche, deux insufflations pour quinze compressions sur le thorax.

L'orage n'avait pas faibli, et des éclairs blancs, à intervalles réguliers — aveuglement et illuminations —, figeaient un instant dans la lumière les contours fantasmagoriques de la scène dramatique qui se déroulait dans la chambre. Marie, les cheveux en désordre, hissée à califourchon sur Jean-Christophe de Quelquechose, une cuisse nue de chaque côté de son corps tout habillé étendu en chaussettes dans le noir sur le parquet de la chambre, Marie, fébrile, maladroite et affolée, qui appuyait des deux mains sur son thorax, puis, comme il ne répondait plus à ses sollicitations, se penchait sur lui pour le secouer et l'étreindre, le malmener et l'embrasser, passer ses mains sur son visage, lui transmettre sa chaleur, collant ses lèvres contre les siennes et lui enfonçant sa langue dans la bouche pour lui souffler de l'air, comme si elle compensait la navrante maladresse de ses soins par une fougue rageuse et communicative, qui ne devait sans doute pas apporter beaucoup d'oxygène supplémentaire à Jean-Christophe de Quelquechose, mais lui transmettre un élan furieux d'énergie, de chaleur et de vie. Car c'était comme un souffle vital que Marie essayait de transmettre au corps inconscient de Jean-Christophe de Quelquechose en lui soufflant n'importe comment de l'air dans la bouche et sur la figure et en le serrant intensément dans ses bras sur le sol de la chambre au cours de cette étreinte amoureuse et morbide, où Marie sentait gagner le contact de la mort contre sa peau nue — la saisissante nudité du corps de Marie maintenant aux prises avec la mort.

Marie entendit de très loin les sirènes d'une ambulance, et elle se releva pour se précipiter à la fenêtre, pataugeant, les pieds nus, dans les traînées de pluie qui s'étaient accumulées sur le parquet au pied de la croisée ouverte. Marie, nue à la fenêtre, indifférente au vent et à la pluie, guettait l'arrivée du véhicule de secours qui remontait la rue Croix des Petits Champs, apercevant au loin les premières lueurs de gyrophares qui se mêlaient aux sons grandissant des sirènes qui approchaient, et ce ne fut pas un, mais deux véhicules de secours, qui surgirent dans la nuit à l'angle de la rue de La Vrillière dans des lueurs de gyrophares blancs et bleus qui tournaient sous la pluie battante, une grande ambulance blanche du SAMU et un véhicule break médicalisé qui

monta sur le trottoir pour s'immobiliser contre la façade de l'immeuble. Deux silhouettes émergèrent du véhicule, des sacoches de cuir à la main, tandis que les secouristes du SAMU faisaient claquer les portières et pressaient le pas en baissant la tête sous l'averse, chargés de sacoches et de sac à dos médicaux hissés sur leurs épaules. Le groupe se hâta sur le trottoir, pressant le pas pour entrer dans l'immeuble, mais ils restèrent bloqués en bas, coupés dans leur élan, la porte cochère demeurant coincée malgré leurs poussées répétées et leurs tentatives de forcer le passage. L'un d'eux fit demi-tour, recula jusqu'au milieu de la rue et leva tête vers l'immeuble. Le visage dégoulinant de pluie, il finit par apercevoir Marie à la fenêtre et lui demanda de leur ouvrir la porte. Marie lui cria le code de l'immeuble, mais se trompa, donna l'ancien, elle ne savait plus, elle donna le nouveau, le cria à plusieurs reprises entre ses mains, et courut dans le couloir pour aller ouvrir la porte de l'appartement aux secouristes. Elle fit un pas sur le palier et entendit le mécanisme de la porte cochère se débloquent en contrebas, déjà des pas résonnaient dans le vestibule, et elle les entendit monter les escaliers. Ils apparurent presque aussitôt devant elle dans l'obscurité du palier et entrèrent sans un mot dans l'appartement sombre, pas une lumière dans aucune pièce, seule la faible veilleuse bleue de l'ordinateur portable de Marie qui luisait toujours dans la pénombre de la chambre.

Les secouristes étaient cinq, quatre hommes et une femme. Ils traversèrent le couloir d'un pas décidé et se dirigèrent à grandes enjambées vers la chambre sans demander leur chemin, comme s'ils savaient où elle était, comme s'ils avaient toujours su où elle se trouvait, et, avant toute chose, avant même de jeter un coup d'oeil sur le corps étendu par terre, avant même de l'examiner ou de lui prodiguer le moindre soin, ils allumèrent toutes les lumières dans la pièce, il n'y avait pas de plafonnier dans la chambre, mais une multitude de petites lampes design que Marie avait réunies depuis plusieurs années, la Tizio de Richard Sapper, la Tolomeo à tête chromée d'Artemide, la Titania d'Alberto Meda & Paolo Rizatto, l'itty Bitty d'Outlook Zelco, qu'ils allumèrent toutes à la fois, les cinq secouristes se dispersant aux quatre coins de la chambre pour allumer toutes les lampes simultanément, et ce n'est qu'alors, debout parmi les secouristes au milieu de la chambre rendue à la totalité de ses jeux de lumières, que Marie se rendit compte qu'elle était nue (et, laissant les secouristes, elle disparut aussitôt de la chambre pour aller passer un vêtement dans la salle de bain).

Avec la même détermination, qui n'était pas de la vitesse, mais de la précision, de la méthode, de l'exactitude dans les gestes, les secouristes déshabillèrent Jean-Christophe de Quelquechose à même le sol, le soulevèrent pour lui ôter sa veste et ouvrir sa chemise, en écartant les pans, tirant sur le tissu, défaisant, faisant sauter les boutons qui résistaient, pour lui dénuder largement le thorax, tandis que le médecin l'auscultait déjà avec un stéthoscope. Un infirmier, accroupi au chevet du malade, lui prenait la tension, enroulant le brassard autour de son bras et appuyant sur la poire du tensiomètre pour constater que la tension artérielle était très faible, à peine perceptible, quasiment inexistante, à l'instar de son pouls carotidien. Il fallut le ventiler d'urgence, on lui passa un masque transparent sur le visage, reliée à une bouteille d'oxygène, dont on régla le débit. Un troisième secouriste, à genoux par terre, avait ouvert une caisse médicale au pied du lit, à côté de l'endroit où demeuraient encore les petits verres de grappa entamés, et se préparait à lui faire une perfusion. Il avait soulevé le bras inerte de Jean-Christophe de Quelquechose pour lui désinfecter largement la peau du poignet à l'alcool, puis, très vite, il avait repéré la veine où il allait piquer, qu'il éprouva au toucher, serra violemment le garrot qu'il avait confectionné, ôta le capuchon de l'aiguille et piqua en dirigeant le biseau vers le haut pour perforer la peau à angle aigu. Il défit, dans un bruit sec de scratch, la couche protectrice d'un grand sparadrap dont il se servit pour fixer sommairement le cathéter sur la peau.

Il y avait des caisses médicales dispersées partout dans la chambre, ouvertes et débordantes de seringues, de tuyaux en caoutchouc et d'accessoires conditionnés sous vide dans des sachets en plastique transparents, on trouvait une petite bouteille d'oxygène parmi des piles de livres d'architecture, des gants stérile au milieu des

vêtements et des châles, et jusqu'à des flacons de verre, fioles médicales et sérums, répartis sous le grand miroir doré qui ornait le dessus de la grande cheminée. A genoux sur le parquet dans la pénombre de la chambre, le médecin avait commencé de savonner le torse de Jean-Christophe de Quelquechose d'une mauvaise gelée translucide et aqueuse qu'il avait étalée, enduite et comme beurrée à pleines mains pour qu'elle imbibe bien la peau, assouplisse l'épiderme et amollisse les poils, et, ayant libéré un rasoir jetable de sa protection de plastique, petit, bleu, sommaire, rudimentaire, un méchant petit rasoir jetable au manche étique qui n'offrait pas de prise stable à la main, il se mit à lui raser le torse à toute allure, par grandes bandes sommaires, du haut vers le bas, en deux temps trois mouvements, sans ménagement, en écorchant la peau, plus pour débayer que pour raser vraiment, s'attardant pour finir, dans une sorte de virgule facétieuse, dans le creux du sternum, avant de secouer rapidement la mélasse de poils agglutinés contre la lame dans l'eau de la cuvette, de rincer le torse à grande eau, de le sécher dans une serviette et de fixer rapidement un réseau d'électrodes sur la peau rougie et irritée. Au milieu de la pièce, le corps de Jean-Christophe de Quelquechose était étendu au coeur d'un essaim de silhouettes blanches indistinctes qui s'activaient autour de lui, son torse blanc émergeant du groupe dans la lumière aveuglante de l'ampoule de 400 watts d'un lampadaire halogène, qu'un infirmier était parti chercher d'urgence en renfort dans le salon pour augmenter l'intensité lumineuse de la pièce, que l'ensemble des petites lampes design de Marie, même allumées ensemble, ne maintenaient que dans une pénombre tamisée de boudoir très insuffisante pour pratiquer des actes médicaux d'urgence. Debout dans la pièce, vêtu d'un pantalon blanc et d'une tunique à manches courtes, l'infirmier tenait le lampadaire par la hampe au chevet du corps inanimé, la vasque amovible ayant été tordue grossièrement pour être dirigée vers le bas en direction du torse blafard et couvert d'électrodes de Jean-Christophe de Quelquechose, ce qui conférait maintenant à la chambre des allures de bloc opératoire.

Marie s'était rendue dans la salle de bain pour passer à la hâte un vêtement, un simple tee-shirt blanc beaucoup trop large pour elle, et elle tournait en rond dans la chambre, à l'étroit dans l'espace extrêmement réduit qui n'avaient pas été envahi les secouristes. Elle ne savait pas où se mettre, où aller, elle s'était rapprochée de la fenêtre et elle avait refermé les battants pour empêcher la pluie de continuer à entrer dans la chambre. Elle avait renoncé à demander des informations au médecin, c'était inutile, la gravité de l'état de Jean-Christophe de Quelquechose sautait aux yeux. Les secouristes, en cercle autour du corps, ne prêtaient d'ailleurs aucune attention à Marie, ils étudiaient en silence le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe de Quelquechose sur le minuscule écran lumineux d'un moniteur cardiaque encastré dans une valise médicale ouverte au chevet du malade, et échangeaient de rares paroles entre eux d'une voix chuchotante, l'un d'eux se levant parfois pour accomplir une tâche précise, ramener un instrument manquant ou pratiquer une injection de sérum dans la perfusion. Marie perçut alors une agitation soudaine, une onde de tension et de nervosité qui agita le dos des secouristes et se traduisit par une accélération soudaine dans l'enchaînement des soins et les mouvements d'ondulation des épaules, un enchevêtrement de mains se pressant au-dessus du torse inanimé qui trahissait sans doute une aggravation brutale de son état. Le médecin, dans un geste d'urgence extrême, se souleva pour pratiquer un coup de poing sternal, avant de poser précipitamment sur le torse couvert d'électrodes deux grandes palettes conductrices reliées par des câbles à un bloc électrique noir qu'il maintenait entre ses genoux, une palette sur la partie haute du sternum et l'autre entre les côtes. Sans perdre une seconde, demandant aux infirmiers de ne plus rester en contact avec le corps, s'assurant que personne ne le touchait, il procéda à une défibrillation ventriculaire en délivrant un choc électrique brutal, qui fit tressauter la poitrine sur le sol, de haut en bas, lorsque la décharge électrique traversa le myocarde. Puis, retombant sur le sol, le corps demeura inerte — et Marie comprit que le coeur ne battait plus. Un instant, elle pensa qu'il était mort. Voilà, il était mort.

Marie s'approcha des secouristes et regarda le corps dénudé dont le visage disparaissait sous le masque à oxygène, la chair blanche inanimée comme de la chair de

poisson, de la chair de cabillaud ou de la chair de limande parsemée d'électrodes, et elle songeait que c'était ce corps inerte qu'elle avait étreint dans cette même chambre moins d'une heure plus tôt à peu près au même endroit, ce corps dénudé, dépossédé, ce corps objectisé et médicalisé, ce corps rasé, perfusé et ventilé — ce corps réduit à un corps qui n'avait plus rien à voir avec ce qu'était la personnalité réelle de Jean-Christophe de Quelquechose. Elle se rendit compte alors, maintenant qu'il était mort, qu'elle pensait qu'il était mort, que c'était la première fois qu'elle regardait vraiment le corps de Jean-Christophe de Quelquechose depuis le début de la soirée que, pas une fois auparavant, durant cette nuit, même pendant qu'ils s'étaient étreints dans le lit, elle ne s'était intéressé à son corps, ne l'avait même regardé, ne s'étant toujours préoccupé que de son propre corps, de sa propre jouissance.

Devant l'échec de la première défibrillation, le médecin procéda immédiatement à une deuxième tentative, une décharge beaucoup plus puissante. Après un instant de silence intense et de regards unanimement suspendus à l'écran lumineux du moniteur, le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe de Quelquechose se remit à osciller faiblement, le cœur s'était remis à battre. Un infirmier ajouta une dose d'antiarythmique dans la perfusion, on lui administra une nouvelle dose de morphine. Le malade étant dès lors stabilisé, et le danger de mort provisoirement écarté, le médecin décida de l'évacuer sans tarder vers une structure hospitalière. Il n'y eut pas d'autre explication, chacun savait ce qu'il avait à faire, les secouristes se relevèrent et se préparèrent pour le départ, on commença à rassembler les instruments éparpillés sur le sol de la chambre pour les ranger dans les sacs, déjà les premiers secouristes descendaient les caisses médicales dans les ambulances. Marie observait ce ballet silencieux et précis de mouvement centrifuges, qui s'éloignaient du corps inanimé de Jean-Christophe de Quelquechose, le laissant pour la première fois seul au centre de la pièce, reliés par des tuyaux à la perfusion et à une petite bombonne d'oxygène posée sur le parquet. Les infirmiers revinrent de l'ambulance chargés de couvertures et munis d'un brancard, qu'ils entreprirent de déployer dans la pièce, ajustant les hampes et dépliant les compas, le chef d'équipe vérifia la solidité des structures et la robustesse de la toile, et, s'y prenant à plusieurs, ils soulevèrent précautionneusement Jean-Christophe de Quelquechose pour le déposer avec soin sur le brancard. On disposa une couverture sur ses genoux, on fixa les jambes du malade avec des sangles, qu'on ajusta fermement autour de ses cuisses, et ils l'emportèrent hors de la chambre, un infirmier marchant à côté de lui en portant le tuyau de la perfusion, un autre la bombonne d'oxygène. Le cortège traversa rapidement le couloir de l'appartement et Marie les suivit sur le palier, pieds nus et en tee-shirt, essaya vainement de déclencher la minuterie qui ne marchait pas et les regarda descendre le brancard dans l'étroite cage d'escalier plongée dans l'obscurité. Marie, penchée au-dessus de la rampe, les regardait progresser dans le noir, lentement, marche après marche, surveillant l'inclinaison de la civière et étudiant les angles pour éviter de racler les murs ou de heurter la rampe. Dans les derniers mètres, un infirmier se détacha du groupe et se hâta d'aller ouvrir la porte cochère pour faciliter le passage du brancard. Ils passèrent la porte cochère pour sortir dans la rue et disparurent de la vue de Marie exactement comme j'arrivais, moi, devant l'immeuble — je les vis sortir de l'immeuble sans comprendre, unique badaud égaré là dans la rue à trois heures du matin.

Je n'ai rien compris quand Marie m'a appelé au téléphone en pleine nuit. La pluie tombait à verse par la fenêtre ouverte, l'orage grondait, et j'entendais les sonneries du téléphone qui résonnaient dans l'obscurité du petit deux-pièces où j'avais emménagé quelque mois plus tôt. Lorsque j'ai décroché, j'ai immédiatement reconnu la voix de Marie, Marie qui m'avait appelé dans la foulée du coup de téléphone qu'elle avait donné aux secours — juste après ou juste avant, je ne sais pas, les deux coups de téléphone ont dû avoir lieu dans la foulée — Marie, confuse, agitée, véhémence, qui m'appelait à l'aide, me demandant de la rejoindre, tout de suite, mais ne m'expliquant pas pourquoi, viens, me disait-elle d'une voix précipitée, viens tout de suite, dépêche-toi, c'est urgent, me sommant, me suppliant de la rejoindre immédiatement rue de la Vrillière.

Le coup de téléphone de Marie — il était un peu moins de trois heures du matin, je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné — avait été extrêmement bref, aucun de nous n'avait eu envie, ou n'avait pu, parler, Marie m'ayant simplement appelé à l'aide, et moi j'étais resté sans voix, paralysé par l'angoisse qui m'avait envahi en entendant le téléphone sonner en pleine nuit dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, sentiment encore renforcé, stimulé même, par l'émotion, irrationnelle, violente, qui me submergea — immédiatement l'embarras, la gêne, la culpabilité — que j'avais ressentis en entendant la voix de Marie. Car, alors même que j'entendais la voix de Marie au téléphone, alors même que je reconnaissais la voix de Marie dans l'appareil, mon regard était posé dans la chambre sur le corps de la jeune femme qui dormait à côté de moi, je ne disais rien et je voyais son corps immobile allongé dans la pénombre, elle ne portait pour tout vêtement qu'une petite culotte en soie bleu pâle, son flanc nu, la ligne de ses hanches. Je regardais Marie sans comprendre — Marie, elle s'appelait Marie elle aussi — et, dans un sentiment d'étourdissement et de vertige, j'entrevis alors l'étendue de la confusion dans laquelle j'allais vivre les dernières heures de cette nuit. Certes, je faisais clairement la distinction entre Marie et Marie, Marie n'était pas Marie naturellement, mais j'eus immédiatement l'intuition que je ne parviendrais pas à me dédoubler moi-même, et être à la fois celui que j'étais pour Marie (un amant passager) et celui que j'étais pour Marie (l'amour — même si nous étions en train de nous séparer, et que nous ne vivions plus ensemble depuis je m'étais installé dans ce petit deux-pièces depuis mon retour du Japon).

Il était près de trois heures du matin quand je quittai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas pour rejoindre Marie. Dehors, il tombait des trombes d'eau, le ciel était sombre, noir, immense, invisible, sans autre horizon que la ligne de pluie qui tombait sans discontinuer dans la lumière jaune des réverbères. Je m'étais jeté dans l'averse, le col de la veste relevé, et je m'étais éloigné vers la place des Victoires, courbé contre la pluie, qui m'entraînait dans les yeux. Le tonnerre grondait au loin à intervalles réguliers, et la pluie s'accumulait en bouillonnant dans les bouches d'égoûts engorgées, je la voyais dégringoler sur mon passage dans les rigoles avec l'impétuosité de petits torrents urbains délités et sauvages. J'atteignis la place de la Bourse en pleine nuit, silencieuse, abandonnée, déserte, les hautes colonnades du bâtiment ancien illuminées dans les ténèbres, l'esplanade parfaitement vide livrée à un

rideau de pluie oblique qui tombait avec fracas dans une immense flaque noire que le vent chiffonnait en brouillant sa surface piquetée de gouttes éclatées. Mes yeux, noyés de pluie, ne voyaient pas à dix mètres, et je serrais ma veste entre mes bras dans un geste de protection dérisoire. Je ne savais pas où j'allais, je me dirigeais dans de mauvaises directions et je revenais sur mes pas en courant, je manquai de perdre l'équilibre plusieurs fois sur les trottoirs glissants. Des éclats de lampadaire se réverbéraient ici et là sur l'asphalte mouillé, et, de temps à autre, dans l'espèce de brouillard aqueux que la pluie formait devant mes yeux, j'apercevais les phares fantomatiques d'une voiture qui passait au loin, au ralenti, lentement, barbotant dans l'eau de pluie qui entravait ses roues, tout phares allumés dans le déluge.

Je courais encore quand j'arrivai en vue de la place des Victoires, dont la ligne harmonieuse des façades anciennes et les élégants réverbères à trois lampes m'apparurent soudain à l'horizon, avec, au centre de la place, égarée sous la pluie battante, la statue équestre de Louis XIV, qui semblait fuir sous l'orage et se cabrer sous les éclairs chaque fois que la foudre tombait dans les parages. Mon inquiétude devint de l'affolement quand je débouchai rue de La Vrillière et que j'aperçus deux ambulances garées devant chez Marie. Je fis les derniers mètres les jambes flageolantes, trempé de la tête aux pieds, encore en mouvement, ému, essoufflé, le souffle court, le coeur battant, mais ne courant plus, marchant, lentement, à contre coeur, de mauvaise grâce, comme si je retenais mes pas, ne voulant plus y aller, imaginant le pire, un accident, une agression nocturne, et, pensant alors à Marie dans un terrible élan d'angoisse et d'affection mêlées, il me revint en mémoire cette nuit où nous avons été réveillés en sursaut par une alarme qui retentissait dans la rue. Nous ne nous étions pas levés tout de suite, croyant qu'il s'agissait d'une de ces alarmes de voiture qui se déclenche parfois spontanément dans la nuit en ulcérant les oreilles des riverains pendant quelques minutes avant de se tarir aussi mystérieusement qu'elle s'était déclenchée, mais l'alarme de cette nuit, plus stridente, plus inquiétante — je n'en avais jamais entendu de semblable, elle évoquait plutôt une sirène de catastrophe inconnue, qui aurait retenti dans la nuit pour alerter la population de quelque accident nucléaire — ne cessa qu'au bout de quarante minutes, c'est dire si, dans l'intervalle, Marie et moi avons eu le temps de nous lever et de nous rendre à la fenêtre, Marie vêtue d'un de ces amples tee-shirts qu'elle portait en guise de pyjama, somnolente, les yeux ensommeillés, les joues tièdes, je sentais contre moi l'arôme de ses chairs endormies. Penchés à côté de moi au parapet de la fenêtre, les cuisses nues, elle était belle, attendrissante, et nous regardions ensemble les murs sombres et aveugles de la Banque de France derrière lesquels cette alarme était en train de retentir en pleine nuit. A mesure que l'alarme durait, on vit des lumières s'allumer dans les maisons du quartier, des gens sortaient de chez eux, un groupe de passants s'était formé au coin de la rue. Côte à côte à la fenêtre, Marie et moi avons vécu là de merveilleux moments de complicité et de tendresse silencieuses, elle m'avait passé la main autour de la taille, et nous échangeions de temps à autre un regard amusé, observant ce qui se passait sans chercher à comprendre, dans un état de suspension du temps extraordinairement dynamique, un rien, un vide potentiellement chargé d'une énergie délétère qui semblait pouvoir exploser à tout moment, un rien en permanence angoissant et constamment nourri par de nouveaux éléments, épars, minuscules, anodins, qui survenaient à intervalles réguliers pour relancer la tension et nous empêcher d'aller nous recoucher, l'arrivée d'une voiture de police dans la nuit, par exemple, qui s'était garée devant la Banque de France, deux ou trois gardiens de la paix qui en étaient sortis et avaient établi un vague cordon de sécurité devant la banque, ou encore, dix minutes plus tard, l'ouverture du lourd portail en bronze de la Banque de France qui s'était s'entrebâillé lentement, mais il ne s'en était rien suivi, un vigile avait simplement passé la tête dehors dans la nuit et ce fut tout, le lourd portail en bronze s'était refermé derrière lui, laissant à nouveau planer sur la rue déserte une menace diffuse d'autant plus efficace qu'elle était invisible. Nous ne sûmes d'ailleurs jamais ce qui s'était passé, j'ai feuilleté les journaux dans les jours qui suivirent, mais je n'ai jamais rien trouvé relatif à l'incident, et je ne garde de cette nuit qu'un souvenir délicieusement sensuel de complicité inespérée et silencieuse avec Marie.

J'étais encore à trente mètres de l'immeuble, et je ne courais plus, je marchais vite, accélérant le pas et ralentissant tout à la fois, dans le même mouvement, la même impulsion, la même foulée contrariée, écartelée, contradictoire. Mon élan initial avait été brisé net par la peur que j'avais ressentie en apercevant les ambulances devant l'immeuble de Marie, et j'avais alors brusquement ralenti l'allure, l'appréhension paralysant mes derniers pas, les retenant, les alourdissant, tandis que, dans le même temps, comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne, j'essayais de me tirer hors de moi-même pour accélérer le pas malgré tout et je fis les derniers mètres en courant. Je distinguais à présent les détails des ambulances, une flèche bleue rétro-réfléchissante sur le flanc de la camionnette du SAMU dont le gyrophare tournait en silence sur le toit. Je continuais à avancer, et j'apercevais de la lumière derrière les vitres de l'ambulance, une lumière jaune dans cet espace d'intimité secret où sont allongés les blessés, les portières arrières qui dégouлинаient de pluie, quand je vis soudain la porte cochère de l'immeuble s'ouvrir devant moi. Je n'aperçus d'abord qu'un bras nu, qui maintenait la porte ouverte, puis le corps d'un infirmier apparut sur le trottoir, guidant le brancard et la suite du cortège, je vis alors les autres infirmiers sortir à leur tour dans la rue, ils étaient quatre, ou cinq, en tuniques blanches, et il y avait une forme humaine sur le brancard, ma poitrine se contracta quand je vis qu'il y avait quelqu'un sur le brancard, quelqu'un qui pouvait être Marie — car je ne savais rien de ce qui était arrivé, je n'avais aucune information précise sur ce qui s'était passé, Marie ne m'avait rien dit au téléphone —, mais je sus tout de suite que ce n'était pas Marie qui était allongée sur la civière, mais un homme, je voyais ses chaussettes qui dépassaient de sous une mauvaise couverture qui recouvrait son corps. La forme ne bougeait pas, le torse dénudé, le visage couvert d'un masque à oxygène, une veste noire jetée en travers de la civière et une mallette calée contre un montant du brancard. J'étais quasiment arrivé à leur hauteur, et personne ne me prêtait attention, je regardai passer le cortège devant moi sous la pluie.

J'avais aperçus l'homme, j'avais aperçu son visage quand les infirmiers étaient passés à ma hauteur, mais je ne l'avais pas reconnu, du reste je ne l'avais pas vraiment perçu comme un être humain, mais comme une chose, un corps, de la chair, un ensemble de chairs inertes, amorphes et en chaussettes. Je ne l'avais pas vu comme un homme que j'aurais croisé à ce moment-là dans la rue, et dont j'aurais pu me faire une idée de la personnalité en évaluant son allure ou sa démarche, ses traits, sa corpulence, je n'avais vu que des détails, isolés, agrandis, sortis de leur contexte et attrapés au vol, les chaussettes, sombres, omniprésentes, comme si cet homme se réduisait désormais à ses chaussettes, le poignet, terrible, où était fixé la perfusion, un poignet livide, jaunâtre, cadavérique, le visage, d'un blanc effrayant, sur lequel j'avais porté plus particulièrement mon attention, scrutant les traits et essayant de le reconnaître, mais en vain, un visage simplement invisible, qui disparaissait sous le masque à oxygène. Et malgré sa blancheur à faire peur et le côté humiliant de sa position de gisant, j'eus l'impression qu'il se dégageait de cet homme une certaine dignité, je perçus quelque chose d'élégant dans la finesse des mains, dans la hauteur du front, dans le tracé des tempes, et ce qui me parut peut être le plus surprenant — et qui me sidéra — c'est qu'il me ressemblait.

J'étais là debout devant la porte de l'immeuble, quand, mû par quelque instinct infallible, sentant l'onde immatérielle et invisible d'une présence ou d'un regard, je levai la tête et aperçus Marie au deuxième étage, accoudée à la petite balustrade en fer forgé de la fenêtre, Marie, qui ne me regardait pas moi, mais lui, qui le regardait lui, je vis le regard de Marie, fixe, vide, hypnotisé, qui ne se détachait pas du corps de cet homme allongé sur le brancard, et je compris alors la situation d'un coup. A la seconde, je sus avec certitude que cet homme avait passé la nuit avec Marie et que c'était à lui qu'il était arrivé quelque chose et non pas à Marie, Marie n'avait rien, Marie était sauvée, et, à l'immense soulagement que cette nouvelle me fit éprouver, vint immédiatement se greffer un sentiment beaucoup plus complexe, ambigu, de méfiance, et même d'animosité, envers Marie, à qui j'en voulais de façon diffuse, non seulement de ne pas avoir été seule (mais l'avais-je été moi-même), mais de l'intérêt qu'elle portait à cet homme, de l'intensité brûlante avec laquelle je la voyais le suivre des yeux depuis la

fenêtre de l'appartement. J'étais jaloux, oui (même s'il n'en menait pas large, mon rival). C'est alors que Marie m'aperçut. Marie me regarda, nos regards se croisèrent un instant dans la nuit. Cela faisait plus de deux mois que nous ne nous étions pas vus. Je ne sais pas ce que Marie ressentit alors en me voyant, mais elle se ressaisit aussitôt, la compassion que j'avais surprise sur son visage disparut immédiatement de ses traits et elle s'empressa de dissimuler ses sentiments. Elle m'avait regardé sans bouger, elle ne m'avait adressé aucun signe de reconnaissance, aucun signe de la main ni des yeux, elle n'avait esquissé aucun sourire, elle me regardait dans le vague, c'était comme si elle ne me voyait pas, elle m'ignorait. Elle détourna les yeux et continua de regarder l'homme, les infirmiers étaient en train de le faire entrer dans l'ambulance, mais son attitude s'était complètement transformée, la compassion avait fait place à une expression de froideur, quelque chose de dur, de fermé et de buté, les muscles du visage tendus, les pommettes contractées, cette expression de rage froide, de fureur et de ténacité que je lui connaissais quand elle voulait, ou devait, cacher ses sentiments ou dissimuler ses émotions, au risque de se mettre à pleurer.

J'étais entré dans l'immeuble, j'avais passé la porte cochère et je m'étais engagé dans les escaliers pour rejoindre Marie. La porte de l'appartement était restée ouverte au deuxième étage, et je suivis le couloir sans bruit. Lorsque j'entraï dans la chambre, avant même de rejoindre Marie, j'aperçus les chaussures de l'homme auprès du lit. C'était la seule trace qui restait de sa présence. Pour le reste, tout avait disparu, plus rien ne témoignait de son passage dans la pièce, pas le moindre vestige des soins qui lui avaient été prodigués ici même moins de cinq minutes plus tôt, pas l'ombre d'un flacon ou d'une compresse oubliés sur le parquet. Je regardais cette paire de chaussures au pied du lit, abandonnées en désordre (l'une était droite et l'autre avait versé), des chaussures italiennes allongées, élégantes, puissantes et en même temps effilées, en peau précieuse, du cuir ou de la vachette, une paire de richelieu classiques à la fois fermes et souples, sans doute très confortables, fidèles à la réputation d'excellence des chaussures italiennes dont les meilleures passent pour être de véritables gants de pied, une couleur indéfinissable, quelque chose de daim ou de chamois, les lacets très fins, durs comme du fil de pêche, l'empaigne veloutée, légèrement pelucheuse, étayée de multiples petites perforations décoratives qui soulignaient discrètement la ligne surpiquée des coutures, avec, tracé dans la doublure — la doublure neuve, qui devait encore garder une très légère odeur de cuir frais — une très discrète et quasi subliminale inscription en italien : *fatta a mano*. Je regardais ces chaussures vides, abandonnées au pied du lit, et je sentais encore la présence invisible de cet homme dans la pièce. C'était comme si la foudre venait de le frapper un instant plus tôt, et qu'il s'était soudain volatilisé, dissous sur place dans un éclair de feu. De lui, dans la chambre, comme dans une image mythologique d'homme foudroyé, ne subsistaient que ses chaussures.

Marie m'avait entendu, mais elle ne s'était pas retournée quand j'étais entré dans la pièce. Elle m'avait laissé venir à elle sans rien dire, et elle m'avait simplement touché doucement l'arrière de la cuisse quand je l'avais rejointe à la fenêtre, familièrement, affectueusement, comme un remerciement implicite d'être venu la rejoindre. Nous n'avions rien dit, nous avons continué de regarder dehors l'ambulance dans la nuit. Les portes arrières venaient d'être refermées, et le gyrophare tournait en silence dans la nuit sous la pluie battante, balayant de ses longs pinceaux les murs d'enceinte de la Banque de France. Le véhicule se mit alors en route, lentement, en marche arrière, déclenchant sa sirène et s'éloignant dans la nuit vers la Seine dans la rue Croix des petits Champs, le bruit des sirènes déclina peu à peu et finit par disparaître tout à fait. Nous restâmes encore un instant à la fenêtre. Marie, alors, très lentement, s'approcha de moi, sans force, somnambulique, me toucha doucement l'épaule pour me saluer (t'es trempé, dis donc, me dit-elle à voix basse).

Je dégoulinais, en effet, les manches de ma veste ruisselaient, une mince flaque d'eau s'était formée sur le parquet autour de mes chaussures. Tant que j'étais dehors sous la pluie, je n'avais rien senti, je ne me rendais même pas compte que j'étais mouillé. Ma veste était informe, une loque qui pendouillait le long de mes flancs, ma chemise était

plaquée contre mon torse, les vêtements imbibés de cette pluie lourde et sirupeuse qui collait à la peau et alourdissait les tissus, même les chaussettes clapotaient à l'intérieur de mes chaussures, en me laissant cette détestable sensation physique, pire encore que d'avoir les pieds mouillés, d'avoir les chaussettes mouillées. Je retirai mes chaussures et mes chaussettes, que j'abandonnai par terre près de la fenêtre, et je m'avançai pieds nus dans la chambre, les bras légèrement écartés pour m'égoutter, laissant des traînées de pluie partout dans mon sillage sur le parquet. J'avais entrouvert ma chemise mouillée qui me collait à la poitrine, et je regardais autour de moi dans la chambre.

L'aménagement de la pièce avait quelque peu changé depuis mon départ, il y avait un nouveau bureau, un ordinateur portable blanc que je ne connaissais pas, mais, dans l'ensemble, la chambre avait la même allure que quand je l'avais quittée. Je reconnus ma commode, qui était toujours à la même place, avec mes vêtements sans doute encore à l'intérieur (le gros de mes vêtements, que je n'avais pas encore eu le temps de déménager). C'était une commode d'un seul tenant, le bois stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles de l'écorce d'awong pour des nuances ombrées qui tiraient sur le brun rougeâtre. Elle avait une ligne très pure, géométrique, un grand rectangle de bois plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine du volume. Je m'accroupis devant le meuble et j'ouvris les tiroirs, jetai un coup d'oeil sur les vêtements, un désordre de pulls, de pyjamas, des cravates, un pauvre vieux maillot de bain à l'élastique distendu. Je pris une chemise, choisis du linge de rechange, que je posai sur une chaise, et j'entrepris de me changer dans la chambre.

Marie avait refait sommairement le lit et elle s'était assise contre le mur en fumant une cigarette dans la pénombre, les jambes en Z sous son tee-shirt XXL. Elle avait éteint toutes les petites lampes dans la chambre, n'en ayant laissé qu'une seule allumée près du lit, qui n'éclairait presque rien. Elle demeura longtemps silencieuse, abattue, les yeux dans le vague, puis elle commença à me parler de Jean-Christophe de Quelquechose d'une voix douce, sans me regarder, tirant une bouffée de cigarette de temps à autre, elle me raconta qu'elle avait fait sa connaissance à Tokyo au début de l'année lors du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, me parla des activités, multiples, qu'il menait, à la fois dans les affaires et le monde de l'art, me dit qu'elle l'avait revu quelques fois à Paris à son retour du Japon, trois ou quatre fois dans les premiers mois, puis que cela s'était espacé, qu'ils avaient passé un week-end ensemble à Rome, mais qu'ils ne se connaissaient pas tellement, dans le fond. Marie m'expliquait cela sans imaginer que cela pouvait m'être pénible à entendre. Je ne disais rien, je ne posais pas de question. J'avais enlevé ma veste et ma chemise, et je l'écoutais en me séchant le dos dans l'ample serviette de bain blanche qu'elle avait été me chercher pour me sécher. Je fis glisser mon pantalon le long de mes cuisses, le tissu adhérait à la peau, j'avais du mal à le décoller, puis j'ôtai mon caleçon, pauvre chose informe et trempée, que je laissai tomber par terre à mes pieds sur le parquet. Marie continuait à parler, on sentait qu'elle avait besoin de parler, de se confier, de revenir sur les événements de la nuit, sur certains signes avant-coureurs qui auraient pu l'alerter, une fatigue générale, des essoufflements, des vertiges, un premier malaise qu'il avait eu au restaurant. J'étais nu dans la pénombre, et je ne disais rien, je me séchais la nuque, les flancs, je me passais la serviette sur les cuisses, me frictionnais l'entrejambe dans le moelleux de la serviette (je ne nierai pas que c'était très agréable). Je mis le caleçon que j'avais sorti de la commode et j'enfilai la chemise. J'étais encore en train de boutonner la chemise, les jambes nues sur le parquet, lorsque j'aperçus mon reflet dans le grands miroir doré de la cheminée, le fronton rehaussé d'une flamme décorative en moulures de plâtre à motifs de stuc enchevêtrés qui figuraient un entrelac de rameaux, de feuilles d'acanthés et de fleurettes. Je fis un pas en avant et je vis ma silhouette se déplacer à l'unisson dans les profondeurs patinées du miroir (et même noircies par endroits, tachetées, mouchetées), mon visage disparaissant presque entièrement dans l'obscurité brumeuse de la glace. Je me voyais là, sans visage, dans cette chambre où j'avais vécu près de six ans. La chambre, autour de moi, se fondait dans le noir, on devinait les contours estompés des meubles dans la pénombre, le bureau de Marie sur lequel l'ordinateur s'était mis en veilleuse, une partie de la bibliothèque contre le mur,

les rayonnages de livres qui disparaissaient dans les limbes. Marie se tenait toujours à l'extrémité du lit, invisible. Je ne voyais pas son visage, je n'entendais que sa voix qui semblait s'exhaler d'un nuage de fumée qui se dissipait lentement dans l'obscurité, sa voix blanche, neutre, absente, qui m'expliquait que Jean-Christophe de Quelquechose était marié et que c'était la raison pour laquelle elle n'était pas partie avec lui dans l'ambulance, par discrétion en quelque sorte, pour que l'on puisse avertir sa femme quand il arriverait à l'hôpital. Mais maintenant elle se demandait comment avoir de ses nouvelles, elle ne savait même pas dans quel hôpital il avait été conduit.

Marie demeura encore un long moment prostrée en silence sur le lit, avant de faire un effort, apparemment considérable, pour se lever. Elle alla ramasser les deux petits verres de grappa qui traînaient toujours par terre, les regarda avec attention, songeuse, et elle eut une soudaine expression d'abattement et de tristesse. Elle releva les yeux vers moi, les verres à la main, perdue, désespérée, je vis son visage se défaire en quelques instants, je voyais ses traits se brouiller, les pommettes agitées de légers tremblements, les lèvres crispées, tendues, témoins de la lutte qu'elle devait mener pour ne pas se mettre à pleurer. J'allai prendre la bouteille de grappa sur le rebord de la cheminée et je l'invitai à boire un petit verre d'alcool pour se revigorer après le choc qu'elle venait de subir, mais elle le prit très mal, elle repoussa la bouteille, interprétant mon geste comme de l'ironie, ou du sarcasme. Elle se ressaisit aussitôt, et disparut de la pièce pour aller ranger les petits verres à vodka dans la cuisine, me laissant seul dans la chambre avec la bouteille de grappa à la main, une bouteille rectangulaire, avec un long col qui se terminait par un étroit doseur argenté. Au retour, Marie me regarda méchamment, le visage dur, fermé, qui laissait apparaître au coin de sa bouche de vilaines petites rides d'expression que je ne lui connaissais pas, et un éclair de haine traversa son regard. Pourquoi arrivait-il à chaque fois un moment, quand nous étions ensemble, où, tout d'un coup, toujours, très vite, elle me détestait passionnément. Peut-être y avait-il en moi quelque chose de foncièrement bancal, qui faisait qu'on ne pouvait pas m'aimer. Ou bien cela venait-il d'elle, d'une sauvagerie radicale qu'elle mettait dans la passion, et qui s'exerçait jusque dans les gestes les plus tendres et les plus anodins.

En me voyant m'emparer de la bouteille de grappa, Marie avait dû se sentir devinée. Elle avait sans doute immédiatement compris que cette bouteille de grappa l'avait trahie, qu'il y avait comme une inconvenance de cette bouteille grappa, une impudeur, une indécence, car, m'étant aperçu de sa présence, je ne pouvais plus ignorer maintenant qu'elle avait bu de la grappa cette nuit en compagnie de Jean-Christophe de Quelquechose, et, dès lors que je savais qu'elle avait bu de la grappa cette nuit avec Jean-Christophe de Quelquechose, je pouvais imaginer ce qui s'était passé entre eux dans la chambre, et même ce qu'avaient dû être leurs baisers, et je le pouvais d'autant mieux, et elle ne l'ignorait pas, elle ne pouvait pas l'ignorer, que c'étaient les mêmes baisers que nous avions échangés nous-mêmes à l'île d'Elbe l'été dernier, que c'était ces baisers-là qui avaient un goût de grappa, que c'était cet après-midi-là, à l'île d'Elbe, dans mes bras, dans la chambre d'hôtel de l'*Albergo l'Ape Elbana* de Portoferraio, que Marie avait senti un parfum de grappa lui monter à la tête quand je l'avais embrassée, ce goût parfumé et presque liqueux de la grappa, ce goût enfoui dans son passé qu'elle avait oublié mais qui était soudain remonté à la surface au contact de mes lèvres — car mes baisers avaient un goût de grappa, un goût de soleil et de grappa, voilà ce qu'elle m'avait dit ce jour-là à l'île d'Elbe. Elle ne s'était peut-être pas rendu compte tout de suite à quel point la présence de la bouteille de grappa cette nuit dans la chambre l'avait trahie, mais elle avait immédiatement compris en voyant m'emparer que cette bouteille de grappa était le détail tangible à partir duquel je pourrais imaginer ce qu'elle avait vécu, qu'à partir de ce détail, qu'à partir de cette seule bouteille de grappa, je pourrais reconstituer tout ce qui s'était passé cette nuit dans la chambre, comme dans les rêves, où un seul élément tiré de la vie réelle la plus intime peut engendrer un flux d'éléments imaginaires dont la réalité n'est pas moins contestable, et que, disposant désormais d'un repère tangible en amont (la bouteille de grappa) et d'un repère visuel en aval (la sortie du brancard dans la nuit dont j'avais été témoin), j'étais désormais en mesure de combler le vide de ce qui s'était passé cette nuit dans

l'intervalle, et de reconstituer — de reconstruire ou d'inventer —, ce que Marie avait vécu en mon absence. C'était cela, et pas la supposée maladresse de ma phrase, que Marie avait pressenti en m'entendant l'inviter à se servir un verre de grappa — et c'était cela qu'elle n'avait pas supporté.

Marie s'était rassise sur le lit. Elle demeura un long moment silencieuse, pensive, les bras croisés, fixant avec une expression exaspérée mes vêtements mouillés sur la commode, puis elle se releva d'un coup et voulut me faire déplacer le meuble, ma commode, tout de suite, toutes affaires cessantes. Cela n'avait que trop duré, cinq mois qu'elle supportait cette horreur dans sa chambre, on allait la descendre à la cave immédiatement, cela ne pouvait pas attendre une seconde de plus, souffrir le moindre délai supplémentaire. Ce n'était pas une suggestion, c'était un ordre. Elle ne pouvait plus le voir, ce bahut, elle disait "bahut", elle appelait ma commode "bahut", avec un dégoût non dissimulé, le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble semblait s'être étendu au mot lui-même : bahut. Bahut. Elle se dirigea vers le bahut, les cuisses nues dans son tee-shirt blanc beaucoup trop large pour elle qui flottait autour de ses cuisses, et essaya de le soulever, rageusement, d'une main, n'importe comment, mais le meuble n'avait aucune prise, ni sur les côtés, ni aux poignées, de simples renflements décoratifs du bois qu'il était impossible d'agripper fermement. Je m'approchai pour l'aider et, me plaçant à l'autre extrémité, nous soulevâmes le bahut du sol, d'une dizaine de centimètres à peine, difficilement, il était extrêmement lourd, avant de le reposer aussitôt, Marie le lâcha, le laissa carrément retomber, ne fit aucun effort pour le retenir, il s'écrasa violemment par terre, l'angle des pieds heurtant le sol en taillant une encoche dans le parquet. Marie fit un petit bond sur le côté et sursauta, pieds nus, elle perdait patience, elle devenait enragée, elle me dit que je voyais bien qu'on ne pouvait pas le transporter comme ça, qu'il était trop lourd, qu'il fallait le vider, et, ouvrant les tiroirs, elle commença à s'emparer de mes vêtements qu'elle se mit à jeter par terre à grandes brassées en me disant de dégager mes affaires, de virer mon bazar du bahut !

Puis elle ne dit plus rien, elle n'avait plus rien dit. Elle m'avait regardé faire, le regard vide, debout, la tête baissée, avec une impatience à l'arrêt, en suspens. Sa rage était devenue de l'abattement, une tristesse froide, un accablement passif, elle n'avait plus de force, elle renonçait, elle s'en remettait à moi. J'avais essayé de la calmer, de l'apaiser, j'avais terminé de vider entièrement le bahut (je disais bahut moi aussi maintenant, pour lui être agréable), tiroir après tiroir, confectionnant des piles plus ou moins régulières de vêtements sur le parquet, tee-shirts, pulls, chemises, un amas désordonné de sous-vêtements, de gants, d'écharpes, de bonnets, puis d'autres tas, plus petits, épars, disparates, hétérogènes, une ceinture, des cravates affaissées, le vieux maillot de bain rouge à l'élastique distendu, dont la présence touchante et ridicule sur le sol de la chambre m'humiliait. On aurait dit les misérables fringues d'occasion d'un pathétique étal de brocante installé là dans la pénombre de la chambre, et je trouvais qu'il y avait quelque chose de macabre dans cette exposition, comme si les vêtements, quand ils ne sont pas portés, signifient l'absence ou la disparition de celui à qui ils appartiennent. Mais n'était-ce pas de cela dont il était question, de ma disparition, de mon effacement progressif de ces lieux où j'avais vécu plusieurs années, le bahut était vide, son contenu intégralement répandu par terre, et nous allions déménager le dernier meuble qui m'appartenait encore de la chambre de Marie.

J'avais retiré les tiroirs vides du bahut pour l'alléger, je les avais déboîtés et les avais posés à la verticale contre le mur, et nous nous étions mis en route, nous portions le bahut à bout de bras, lentement, même vide il était encore extrêmement lourd, et nous ne parvînmes pas à passer la porte à la première tentative. Nous dûmes le reposer par terre et l'incliner, le soulever, en biais, pour passer l'encadrement de la porte de la chambre et accéder au couloir. Courbés sous le poids du meuble, à petits pas glissés, à peine vêtus l'un et l'autre, les pieds et les jambes nues, Marie dans son large tee-shirt blanc qui lui recouvrait les cuisses et moi en caleçon et en chemise, nous progressions laborieusement sur le parquet grinçant du couloir de notre appartement. Marie ne disait rien, mais elle s'était calmée, elle était silencieuse, appliquée, concentrée sur sa tâche, et,

les deux mains occupées par le bahut, elle soufflait un filet d'air vers le haut par sa bouche pour essayer de retirer une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux. Elle finit par relever la tête pour me prendre à témoin de sa déconvenue (je ne pouvais lui être d'aucun secours, ayant moi aussi les mains prises), et elle m'adressa un timide sourire de connivence, qui illumina ses lèvres et ses pupilles, peut-être le premier sourire qu'elle m'adressait depuis cinq mois. Nos regards se croisèrent un instant par-dessus le bahut et nous nous rendîmes soudain compte de la situation, du ridicule qu'il y avait de transporter ce meuble en pleine nuit dans notre appartement, de le descendre à la cave à quatre heures du matin. Nous nous sourions avec complicité, et nous continuions de progresser dans le couloir, les corps de chaque côté du bahut que nous transportions, à l'unisson, soudés, solidaires, très près l'un de l'autre, comme si nous dansions, entraînés par la dynamique propre du meuble qui, à l'instar d'un chant ou d'une musique, nous imposait son rythme et nous dictait son allure, à moins de deux mètres de distance l'un de l'autre, quasiment enlacés dans la promiscuité intime de la manutention, et il y avait non seulement de la complicité entre nous, mais déjà de la tendresse, et même davantage, un commencement de rapprochement, une attraction qui ne passait encore que par les yeux, mais que nous sentions monter vers nos mains — nos mains empêchées, prises par le bahut, que démangeait déjà l'envie de se porter vers la peau et la chaleur de l'autre —, un attrait invisible, une aimantation, très forte, lourde, puissante, inéluctable, comme si, depuis cinq mois que nous étions séparés, n'avait cessé de travailler en nous l'énergie de l'élan irrésistible qui ne pouvait qu'inévitablement nous jeter dans les bras l'un de l'autre cette nuit. Le choc violent qu'avait subi Marie ne pouvait trouver d'apaisement que dans une étreinte, elle avait un besoin physique irrépressible de réconfort, d'être touchée, serrée, de se sentir aimée pour apaiser les tensions qui l'opprimaient et j'avais le même besoin de réconfort en raison de l'immense inquiétude que j'avais ressentie au sujet de Marie, j'avais le même besoin de la toucher et de l'étreindre depuis que je l'avais rejointe à la fenêtre de la chambre et que j'avais été incapable de la prendre immédiatement dans mes bras pour apaiser ses tourments et essayer de la consoler, son corps serré très fort contre le mien. Nous nous étions arrêtés dans le couloir, nous avons posés le meuble à nos pieds, et nous nous regardions, nous ne disions rien, nous nous étions compris. Il était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais, mais rien ne pourrait être plus précis.

Je ne sais pas si c'est moi qui ai commencé à contourner le meuble pour la rejoindre, à faire prudemment le dernier mètre qui me séparait d'elle, ou si c'est elle qui m'a invité implicitement à la rejoindre en faisant un pas de côté, mais nous nous faisons face maintenant, nous ne bougions plus dans la pénombre du couloir, nous nous regardions en silence avec une infinie gravité dans le regard. Je pensais que nous allions nous embrasser, mais nous ne nous sommes pas embrassés, nos langues ne se sont pas unies, ni nos lèvres ne sont entrées en contact, nous nous sommes seulement frôlés dans l'obscurité, effleurés des joues et caressés du cou, comme des chevaux tremblants, effarouchés et émus. Sans oser nous toucher, le bout des doigts pleins d'égards, de réserve, de douceur et de délicatesse, comme si nous étions trop fragiles, ou si la surface de nos corps était brûlante, ou que le contact de l'autre était interdit, dangereux, déplacé, impensable ou tabou, nous nous caressions simplement de l'extrémité des doigts et du bord des épaules, les yeux égarés et les sens aux aguets, je m'étais approché d'elle pour humer doucement la peau de sa nuque et respirer le parfum du désir qu'elle exhalait. Puis, comme l'eau trop longtemps retenue d'un barrage qui se libère enfin, nous nous étions soudain violemment étreints, nous laissant aller à la retrouvailles des corps, nous enlaçant dans un abandon complet des poitrines et des âmes, serrant mutuellement nos corps fragilisés pour puiser chez l'autre la chaleur, le réconfort et la consolation, les bras soudain multipliés, empressés et imprécis, les mains douces, fiévreuses, tâtonnantes, je lui caressais les épaules, je lui touchais les joues, le front, les tempes, mes mains passaient sur son visage et je ne la quittais pas des yeux — la main et le regard, il n'est jamais question que de cela dans la vie, en amour, en art.

Nous avons fermés les yeux et nous nous enlacions, nous nous serrions éperdument l'un contre l'autre, nous ne savions pas ce que nous faisons, mais nous ne nous

embrassions pas, nous ne pouvions pas nous embrasser, un interdit nous en empêchait, une règle tacite, impérieuse, invisible, trop de choses survenaient en même temps, trop de sentiments, de douleur, d'inquiétude et d'amour, qui se mêlaient dans nos cœurs, il dut y avoir une pause, une respiration pour reprendre notre souffle, et je la vis fugitivement en face de moi dans la pénombre du couloir, qui remettait en place une mèche de ses cheveux. Marie, en face de moi, adossée au mur, cambrée, les cuisses nues dans son tee-shirt blanc, qui me regardait avec défi — il y avait du défi dans son regard, quelque chose de mutin, d'abandonné, de sexuel et de sauvage. Elle se laissa de nouveau glisser contre le mur pour accueillir mon corps contre le sien, je l'avais rejointe, je sentais en transparence sous mes doigts le contact étouffé et comme atténué des poils de son pubis à travers le tissu du tee-shirt. Elle était nue sous son tee-shirt, j'avais passé la main sous le vêtement et je sentais la peau frémissante de son ventre sous mes doigts, nous nous fondions l'un contre l'autre, inconscients de nous-mêmes, j'entendais le souffle gémissant de son désir dans le creux de mon cou, ses cuisses étaient chaudes, je caressais son ventre, et, lorsque je glissai un doigt dans son sexe, je me sentis parcouru d'un frisson de chaleur, d'humidité et de douceur.

Je ne m'en étais pas rendu compte immédiatement, pas tout de suite, ni dans les minutes qui suivirent, mais plus tard, beaucoup plus tard, brusquement, à l'improviste, dans une sorte de panique et de vertige — malgré la difficulté, voire l'impossibilité de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de la vie, m'était advenu dans un enchaînement naturel de faits inéluctables et silencieux, mais qui, dès lors qu'il fallait le formuler explicitement, devenait soudain incompréhensible, ou honteux, comme, peut-être, certains homicides évoqués devant une cour d'assise qui avaient pu sembler s'inscrire dans une réalité plausible quand ils s'étaient produits mais devenaient purement aberrants, indicibles et abstraits, dès lors qu'ils étaient placés dans la lumière implacable des mots — il me vint à l'esprit que c'était la deuxième fois, cette nuit, que j'introduisais mon doigt dans le corps d'une femme.

Cela ne dura qu'un instant, et Marie se déroba avec grâce, elle se défit de mon étreinte et me regarda avec douceur dans la pénombre. Des larmes avaient coulé en silence de ses yeux pendant que je l'étreignais, et elle ne les avait pas retenues, elle ne les avait pas essuyées, des larmes silencieuses, invisibles, des larmes qui n'avaient peut-être même jamais existé pour elle, tant elles avaient glissé le long de ses joues avec le naturel inconscient d'un battements de coeur ou d'une respiration inconsciente. Marie, en face de moi, émouvante, les yeux humides dans la pénombre, Marie, écartelée entre des pulsions contradictoires qui devaient batailler en elle, d'élan passionnel et de retenue mêlés, Marie qui avait eu à la fois, et autant, besoin de s'abandonner à mon étreinte que de la repousser, Marie qui avait eu besoin de se serrer de toutes ses forces contre mon corps pour y puiser le réconfort et qui n'avait pas cherché à résister au désir physique qu'elle avait senti monté en elle quand je l'avais prise dans mes bras, elle avait même eu la trempe de me le signifier ouvertement, du défi dans le regard, elle m'avait aimantée pour que je la caresse et que je la touche entre les jambes — l'éclat inoubliable de ce regard où, une seconde, dans la pénombre, j'ai vu briller dans ses yeux la liberté et la lubricité —, en même temps qu'elle se dégageait presque aussitôt de mon étreinte, qu'elle la dénouait avec pudeur, comme si elle prenait simplement conscience qu'il était impossible de s'aimer maintenant, que ce n'était ni le lieu ni le moment de s'embraser et de s'étreindre. Elle me sourit une nouvelle fois dans la pénombre du couloir, et ne fit aucun commentaire sur ce que nous venions de vivre secrètement ensemble de si intense. Elle ne dit rien, non, elle alla simplement se replacer devant le bahut pour continuer le descendre à la cave (ah, elle avait de la suite dans les idées, mon amour).

Nous étions repartis, nous avons longé le couloir jusqu'à la porte d'entrée et nous étions sortis de l'appartement, nous avons commencé à descendre le bahut dans la cage d'escalier, où la minuterie était cassée, Marie en tee-shirt et moi en caleçon et chemise, les pieds nus sur le bois rugueux de la cage d'escalier. Nous entendions la pluie qui continuait de tomber à l'extérieur, il régnait une odeur de bois moisi et de

renfermé dans les escaliers, l'air était moite, irrespirable, qui n'avait pas dû être renouvelé souvent pendant ces derniers jours de canicule, et nous descendions le meuble avec précaution comme les secouristes avaient dû le faire une heure plus tôt avec le brancard, évitant de heurter la rampe et de racler les murs, Marie menant la marche, silencieuse et distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente, j'apercevais son visage quand nous passions devant les lucarnes qui donnaient sur le puits de lumière de la cour intérieure de l'immeuble. Nous faisons des pauses régulières entre les étages, nous arrêtant un instant dans le noir pour reprendre notre souffle. Au rez-de-chaussée, laissant sur notre droite les multiples empreintes de pas mouillées des secouristes qui traçaient un chemin humide jusqu'à la porte cochère, nous bifurquâmes et prîmes la direction de la cour intérieure, qu'on apercevait au fond du couloir, une petite cour d'immeuble grisâtre sous la pluie dans la nuit, qu'éclairait une veilleuse jaunâtre protégée d'une grille. Nous entrâmes dans la cour et nous dirigeâmes vers le local à poubelle, le bahut entre nous, sentant sous nos pieds nus le contact mouillé du sol de la cour. Nous posâmes le bahut devant la vieille porte en bois bringuebalante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé (ah, putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse). Elle releva la tête, et me sourit timidement entre ses larmes (ses larmes qui avaient à peine séché et se recouvraient maintenant de pluie), me regarda de bas en haut pour se faire pardonner, désarmante en face de moi dans son large tee-shirt qui lui tombait aux cuisses. Nous étions pieds nus sous la pluie à quatre heures du matin, et nous nous sourions tendrement dans la cour de l'immeuble.

De retour dans l'appartement (nous avons laissé le bahut en bas dans le vestibule, où nous l'avons casé contre un mur à côté de la porte cochère, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie, une horreur pareille), Marie alla à la fenêtre, regarda un instant dehors et revint sur ses pas, elle ne tenait plus debout, elle tombait de fatigue, je lui dis qu'elle devrait essayer de dormir quelques heures, et elle se laissa convaincre, épuisée, vacillante, je l'accompagnai jusqu'à son lit et l'aidai à se glisser sous les draps. Il commençait à faire jour dehors, une faible et déprimante lumière grisâtre entrait dans la chambre et recouvrait les piles de mes vêtements abandonnés sur le sol. L'orage s'était calmé et on entendait la pluie qui finissait de dégoutter lentement des toits. J'achevai de m'habiller dans la chambre dans les clartés lugubres du point du jour, remis mon pantalon humide et mes chaussures, et j'allai m'asseoir sur le lit au chevet de Marie pour lui dire au revoir, je lui demandai à voix basse si elle avait encore besoin de quelque chose, et elle me dit oui, de toi. Je fus pris au dépourvu, et ne sus que répondre. Je me penchai vers elle, je regardais son visage endormi dans la pénombre, elle était belle, j'étais ému. Maintenant ? demandai-je à voix basse, et, sans rouvrir les yeux, elle me dit que non, pas maintenant, laisse-moi dormir, dit-elle, et nos lèvres se frôlèrent quand elle releva doucement la tête pour m'embrasser au moment de prendre congé. Déjà, elle s'était endormie, j'entendais son souffle régulier (dégage, dit-elle d'une voix tout endormie).

Lorsque je regagnai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas, je trouvai l'appartement vide, Marie n'était plus là. Le lit était vide, les draps défaits et en désordre dans la lumière grisâtre qui entrait par la fenêtre ouverte, le drap du dessus torsadé, chiffonné, et en boule, qui était tombé par terre. Je m'approchai pour le ramasser et j'aperçus alors au creux du lit, sur le drap restant qui recouvrait le matelas, deux ou trois gouttes de sang séché. Ce n'était pas des taches rondes, rouges et régulières, mais plutôt deux traînées parallèles, une grande et une petite (la petite comme un écho jumeau et amoindri de la plus grande), qui, du fait d'un contact ou d'un frottement, s'était étirées sur le drap sur une longueur de deux ou trois centimètres, la marque déjà presque effacée, les contours passés et diffusés, des traînées qui s'étaient comme fossilisés dans le coton blanc du drap en laissant deux empreintes pâles et brunâtres en forme de petits céphalopodes allongés ou de squelettes de crustacés.

Marie, l'autre Marie, m'avait dit cette nuit, j'avais compris, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement quand nous étions rentrés après le restaurant dans

le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas, mais elle avait gardé sa culotte tout au long de la nuit et je n'avais pas non plus cherché à la lui enlever, j'avais compris sans qu'elle me dise rien, nous nous étions embrassés sur le lit quand nous étions rentrés, nous avions trop chauds, nous transpirions dans le lit trop étroit, l'un et l'autre en sueur, le dos moite qui collait contre les draps, je l'avais caressée dans la lourde obscurité de la nuit qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la pièce, malaxant avec douceur le tissu de la petite culotte en soie bleu pâle qui se distendait et se déformait sous mes caresses, la pluie tombait avec violence par la fenêtre ouverte, et nous nous étreignions à demi nus dans le lit trop étroit, les yeux fermés derrière lesquels j'entendais gronder l'orage comme à l'île d'Elbe, je ne savais plus où j'étais, je ne savais plus avec qui j'étais, ébauchant avec l'une des gestes que je terminerais avec l'autre, tant le répertoire des gestes de l'amour est finalement limité — caresses, humidité, obscurité, douceur — et ce n'est que plus tard que je m'étais rendu compte — pas sur le moment, mais plus tard, et sans y prêter particulièrement attention — qu'il y avait, sur le bout de mon doigt, un peu de sang menstruel.

Et déroulant alors mentalement le fil rouge de ces quelques gouttes de sang qui s'étaient déposées sur mon doigt à ce moment-là, je me rendis compte que ce sang avait accompli une boucle insensée qui partait de Marie et me ramenait à Marie. Ce sang qui, très vite, n'avait plus dû avoir ni couleur ni consistance ni viscosité quelconque, ni même aucune réalité matérielle, tant les divers contacts avaient dû se multiplier avec les tissus et avec ma peau, avec l'air ambiant, avec les draps et avec mes vêtements, chaque contact ayant dû les atténuer un peu plus, les amoindrir et les estomper, et la pluie finir de les diluer complètement, ces quelques particules de sang — qui, si elles n'existaient plus matériellement, gardaient une existence symbolique indélébile — je me rendais compte que je pouvais en refaire mentalement le parcours depuis le corps de Marie où elles avaient pris leur source, et les suivre à la trace tout au long des endroits où je m'étais rendu cette nuit, car j'avais dû les transporter avec moi partout où je m'étais déplacé cette nuit, dans la chambre du deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas quand je m'étais levé pour rejoindre Marie, dans les escaliers de l'immeuble, et bientôt dans la rue, dans Paris, dans la rue Vivienne, dans la rue Croix des Petit Champs, dans l'orage, dans le vent et dans la pluie, comme si l'eau, l'air, et le feu, trois des quatre éléments du cosmos, avaient accompagné la course folle de ces particules de sang invisibles que je les transportais avec moi sur mon doigt en courant dans la nuit pour rejoindre Marie.

Je regardais ces quelques gouttes de sang séché sur mon lit, je savais très bien ce que c'était, mais, dans une sorte de vertige et de confusion mentale, j'associai alors ce sang à Jean-Christophe de Quelquechose, comme si ce sang était son sang, comme s'il y avait, dans mon lit, quelques gouttes du sang de Jean-Christophe de Quelquechose, un sang que Jean-Christophe de Quelquechose avait perdu cette nuit quand il avait eu sa crise cardiaque, un sang qui lui appartenait, un sang masculin — un sang de drame, de violence et de mort — et non pas le sang féminin que c'était, non pas un sang de douceur, de féminité et de vie, mais un sang de désastre, le sang de la mort annoncée de Jean-Christophe de Quelquechose, et, dans un brusque accès de frayeur irrationnelle — ou de lucidité —, je compris alors que si Jean-Christophe de Quelquechose venait à mourir cette nuit, j'allais devoir m'expliquer sur la présence de ce sang sur mes draps, j'allais devoir dire comment il se faisait qu'il y avait du sang humain dans mon lit, ce sang de confusion et de culpabilité, ce sang vertigineux à la fois mort et vivant — ce sang invouable — qui m'avait fait relier Marie à Marie la nuit de la mort de Jean-Christophe de Quelquechose.

Marie me téléphona pour m'apprendre sa mort en fin de matinée. Jean-Baptiste est mort, me dit-elle (et je ne sus que répondre, ayant toujours pensé qu'il s'appelait Jean-Christophe)

Jean-Christophe de Quelquechose était mort. En fait — je le sus quelques jours plus tard en tombant sur l'avis de décès que sa famille avait fait paraître dans *Le Monde* — son nom exact était Jean-Baptiste de Ganay. La nécrologie était brève et sobre. Quelques lignes en petits caractères, pas de détail sur les circonstances de la mort. Le nom des proches. Sa femme, Delphine. Son fils, Olivier. Sa mère, Gisèle. Rien de plus, l'avis tenait lieu de faire part. Il était né en 1960, et cette date me parut soudain très éloignée, enfoncée dans le passé (avec ce 1 et ce 9 étrangement désuets qui rappelaient ces Turbigio ou ces Alma brumeux et irréels qui commençaient jadis les numéros de téléphone parisiens). Je relus les deux millésimes qui bornaient maintenant définitivement la vie achevée de Jean-Christophe de Quelquechose, sa date de naissance et la date de sa mort, et je me rendis compte que c'était là des dates à la fois encore de notre temps, car c'était bien un homme d'aujourd'hui qui était mort, un contemporain dans la force de l'âge, et pourtant déjà démodées, comme périmées de leur vivant, des dates qui avaient mal vieilli, qui n'auraient bientôt plus cours, que le temps ne tarderait pas à recouvrir et qui portaient déjà en elles, comme un poison corrosif dissimulé en leur sein, le germe de leur propre estompement et de leur effacement définitif dans le cours plus vaste du temps.

J'ai longtemps pensé que je n'avais jamais vu Jean-Christophe de Quelquechose en dehors de la nuit de sa mort, quand il était apparu devant moi pendant quelques secondes rue de La Vrillière, non pas des secondes dilatées, ralenties, interminables, mais arrêtées, à jamais figées dans ma mémoire, une image immédiatement complète, cohérente et détaillée, d'un homme que je ne connaissais pas allongé sur une civière, le visage d'un blanc effrayant disparaissait sous un masque à oxygène, surgissant devant moi au sortir de la porte cochère de l'immeuble de la rue de La Vrillière comme une hallucination, une figure de rêve, ou de cauchemar, un spectre spontanément apparu du néant, qu'il paraissait n'avoir quitté qu'un instant, et qui était déjà en route pour y retourner à jamais, l'image s'étant soudain matérialisée devant moi à partir de rien, rien ne l'ayant précédée et rien ne la suivant, comme créée *ex nihilo* de la substance même de la pluie battante qui tombait dans mes yeux dans la nuit et noyait mes pupilles — l'apparition soudaine sous mes yeux, dans l'inquiétude noire et pluvieuse qui m'étreignait le cœur cette nuit-là en raison de l'anxiété que j'éprouvais pour Marie, de cet homme inerte allongé sur un brancard, le poignet cadavérique auquel était fixé une perfusion, qui n'avait déjà presque plus rien d'humain et qui semblait tout entier réduit à ses chaussettes, devenues son blason et ses couleurs, noires, fines, fragiles, en fil d'Ecosse, dont je peux encore aujourd'hui estimer mentalement la texture et l'éclat, la pâleur de leur noir ! Je croyais sur le moment que c'était la première fois que je voyais cet homme, et, même si j'avais pu me rappeler l'avoir déjà vu quelques mois plus tôt à

Tokyo, j'aurais de toute façon eu du mal à le reconnaître sous le masque à oxygène qui lui cachait le visage et lui mangeait les traits. Mais je l'avais déjà vu à Tokyo, je l'avais même vu deux fois à Tokyo, la première, de nuit (dans des circonstances douloureuses dont je n'ai pas envie de parler), et la deuxième fois, deux jours plus tard, également à Tokyo (mais les deux événements ne sont aucunement liés). C'est ce jour-là sans doute que j'ai vu Jean-Christophe de Quelquechose pour la première fois, je l'ai aperçu à l'improviste aux côtés de Marie, non pas au bras de Marie, mais c'était tout comme, ils étaient ensemble, cela m'a sauté aux yeux, un homme plus âgé qu'elle, quarante ans passés, pas loin de cinquante ans, avec beaucoup d'allure, de la classe, élégant, vêtu d'un grand manteau de cachemire, une écharpe sombre, les cheveux clairsemés coiffés en arrière, la carrure large, l'épaule solide, rassurante, sécurisante, sur laquelle on pouvait sans doute comprendre que Marie ait eu besoin de s'appuyer en ces heures de fragilité et de rupture. C'est la seule image qu'il me reste de lui, je revois encore très bien aujourd'hui cette haute silhouette imposante en manteau gris noir aux côtés de Marie. Mais son visage est absent — et le restera à jamais, car je n'ai jamais vu de photo de Jean-Christophe de Quelquechose .

Dans les jours qui suivirent sa mort, je cherchai son nom sur Internet et je fus surpris de trouver de nombreuses occurrences qui le concernaient, lui personnellement, ses ascendants et sa famille. Je pus recouper ces notes avec les quelques informations que Marie m'avait communiquées à son sujet, de rares confessions sur leurs relations, les confidences qu'elle m'avait faites dans les semaines qui avaient suivi l'enterrement, où j'avais recommencé à voir Marie régulièrement. La nuit même de sa mort, Marie m'avait fait part des circonstances dans lesquelles elle avait fait la connaissance de Jean-Christophe de Quelquechose à Tokyo lors du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, et, un après-midi ensoleillé que nous nous promenions ensemble à Paris sur les quais de la Seine quelques jours après les obsèques, elle m'avait raconté leur retour mouvementé du Japon — car, si nous étions partis ensemble avec Marie, c'est avec lui qu'elle était rentrée du Japon (et moi j'étais rentré seul à Paris une semaine plus tard). Pour plusieurs raisons, que l'on peut aisément comprendre, Marie n'avait pas souhaité me parler de Jean-Christophe de Quelquechose dans les jours qui ont suivi sa mort, elle était encore choquée, elle restait réticente à aborder les questions qui le concernaient, mais quelques confidences involontaires lui avaient échappé lors d'un dîner que nous fîmes quelques jours avant son départ pour l'île d'Elbe au début de l'été, des confessions plus intimes qu'elle regretta par la suite de m'avoir faites, des indiscretions sur leurs relations privées, dont je m'étais immédiatement emparées pour les poursuivre en imagination, en grossissant parfois le trait, par jalousie, au risque de m'égarer sur les sentiments réels de Marie. Marie m'avait également fait des aveux sur l'affaire qui avait assombri les derniers mois de la vie de Jean-Christophe de Quelquechose. J'avais complété les détails qui manquaient à son récit et j'avais rempli les zones d'ombres sur les parties les plus troubles des activités de Jean-Christophe de Quelquechose, sans négliger les médisances et les rumeurs, n'hésitant pas à porter crédit à des informations de seconde main, souvent invérifiables, relayées de façon insidieuse et malveillante par une revue qui s'acharnait sur lui, sans preuve ni vérification complémentaire — car, jusqu'à ce jour, rien ne prouvait que Jean-Christophe de Quelquechose n'ait jamais enfreint la légalité sciemment.

Parmi les nombreuses informations que j'avais recueillies lors de mes recherches sur Internet, la moindre n'était pas que je me suis aperçu que Jean-Christophe de Quelquechose était un cousin éloigné du président de la République, ou plus exactement que son père était un cousin par alliance de Pal Sarkozy de Nagy Bosca, le père de Nicolas Sarkozy, qui, après un premier mariage avec Andrée Mallah, la mère de Nicolas Sarkozy, avait épousé en secondes noces Christine de Ganay, une cousine germaine de son père. Je ne sais même pas si Marie en savait quelque chose. En tout cas, elle ne m'en avait rien dit et les journaux n'en avaient pas fait état, je ne sais pas non plus si Jean-Christophe de Quelquechose s'en était jamais ouvert à Marie (et si, d'une façon ou d'une autre, il s'en vantait, ou s'en cachait, ou s'en foutait).

Parfois, à partir d'un simple détail que Marie m'avait confié au sujet de Jean-Christophe de Quelquechose, qui lui avait échappé ou que j'avais surpris, je me laissais aller à échafauder des développements complets, déformant à l'occasion les faits, les transformant ou les exagérant, voire les dramatisant. Je pouvais me tromper sur les intentions de Jean-Christophe de Quelquechose, je pouvais douter de sa sincérité quand il affirmait avoir été abusé par un membre de son entourage. J'étais sans doute capable de prêter foi aux conjectures et d'amplifier les soupçons qui le concernaient. Je ne sais pas jusqu'à quel point il était impliqué personnellement dans l'affaire qui lui était reprochée, et j'ignore si les rumeurs de chantage dont il aurait été victime étaient fondées (mais Marie m'avait quand même fait un soir ce surprenant aveu, qu'elle avait eu le sentiment qu'il lui était arrivé de porter une arme dans les derniers jours de sa vie). Je me trompais peut-être parfois sur Jean-Christophe de Quelquechose, mais jamais je ne me trompais sur Marie, sur les attitudes et le comportement de Marie, je savais comment Marie se comportait en toutes circonstances, comment Marie réagissait, je connaissais Marie d'instinct, j'avais d'elle une connaissance infuse, un savoir inné, l'intelligence absolue : je savais la vérité sur Marie.

Ce qui s'est réellement passé entre Marie et Jean-Christophe de Quelquechose pendant les quelque cinq mois où ils se sont connus dans leur vie — dans cette relation qui se résume en fait, si on fait le décompte méticuleux de toutes les fois où ils se sont vus, à quelques nuits passées ensemble, quatre ou cinq nuits, pas davantage, espacées entre la fin janvier et la fin juin, auxquelles s'ajoutent peut-être un week-end à Rome, un ou deux déjeuners et quelques expositions visitées ensemble —, personne ne pouvait le savoir, et je n'ai jamais prétendu en savoir quelque chose. Je pouvais seulement imaginer les gestes de Marie quand elle se trouvait avec lui, je connaissais les gestes de Marie, la position de ses mains, ce qu'elle faisait de ses cheveux, je savais ses attitudes mieux qu'elle-même ne pourrait jamais en avoir conscience. Je pouvais aussi imaginer son état d'esprit et ses pensées, à partir d'éléments avérés ou déduits, sus ou imaginés, qu'il me suffisait de combiner avec les événements graves et douloureux qu'avait vécus Jean-Christophe de Quelquechose à la fin de sa vie, apportant ainsi au moins quelques éléments de vérité incontestable à la mosaïque incomplète et lézardée, pleine de trous, d'incohérences et de contradictions, qu'étaient pour moi les derniers mois de la vie de Jean-Christophe de Quelquechose.

En vérité, je m'étais mépris dès le début sur Jean-Christophe de Quelquechose. D'abord, je n'ai cessé de l'appeler Jean-Christophe alors qu'il s'appelle (ou *s'appelait*, il faudrait sans doute dire *s'appelait* maintenant qu'il est mort) Jean-Baptiste. Je me soupçonne même de m'être trompé volontairement à ce sujet pour ne pas me priver du plaisir sournois de déformer son nom, non pas que Jean-Baptiste fût plus beau, ou plus élégant, que Jean-Christophe, mais ce n'était tout simplement pas son prénom, et cette simple petite vexation suffisait à mon bonheur (se fût-il appelé Simon, que je l'aurais appelé Pierre, je me connais). Par ailleurs, j'avais toujours pensé que Jean-Christophe de Quelquechose était un homme d'affaires (ce que, en vérité, il n'était pas exactement), et qu'il travaillait dans le milieu de l'art, que c'était un marchand, un courtier d'art international ou un collectionneur, et que c'était par ce biais qu'il avait fait la connaissance de Marie à Tokyo. Or, s'il est vrai qu'il lui arrivait à l'occasion d'acheter des oeuvres d'art (mais plutôt des tableaux anciens, des meubles de style ou des bijoux chez des antiquaires), ce n'était en rien son activité principale. Jean-Christophe de Quelquechose, comme son grand-père, mais surtout son arrière-grand-père, Jean de Ganay, était une personnalité éminente des courses françaises, éleveur, propriétaire de chevaux et membre de la Société d'Encouragement. C'était à ce titre, comme propriétaire, qu'il s'était rendu au Japon fin janvier avec un cheval qui participait au *Tokyo Shimbun Hai*, et ce n'est que par hasard que, se trouvant à Tokyo à ce moment-là, il avait assisté au vernissage de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, où il avait fait la connaissance de Marie et, je le crains, sa conquête, et on peut se demander dans quel ordre, tant cela dut être foudroyant.

Les couleurs de l'écurie de Ganay — casaque jaune, toque verte — avaient été choisies au début du XX^{ème} siècle par l'arrière-grand-père de Jean-Christophe de Quelquechose, qui présida la Société d'Encouragement de 1933 à sa mort. Cette prestigieuse Société, fondée en vue de l'amélioration de l'élevage des races de chevaux en France, avait été créée un siècle plus tôt par Lord Henry Seymour, surnommé Milord l'Arsouille (on ne sait trop d'où lui venait ce plaisant sobriquet, qui évoque la pègre, le faubourg et la canaille, de son passé, de ses pratiques ou de ses mœurs ?), et c'est à elle, la Société d'Encouragement, que l'on doit la modernisation de l'hippodrome de Longchamp, la création des commissaires de course et la mise au point, par prélèvement de salive, des premières techniques, encore rudimentaires, de lutte contre le dopage. Il est d'ailleurs piquant de constater que c'est précisément à un des aïeux de Jean-Christophe de Quelquechose que l'on doit l'instauration des premiers contrôles antidopage dans les courses de chevaux, quand on sait combien les six derniers mois de sa vie ont été empoisonnés par l'affaire Zahir, du nom de ce pur-sang engagé dans la *Tokyo Shimbun Hai*.

Ce n'est d'ailleurs pas tant l'échec du cheval à Tokyo, que les circonstances de cet échec, qui ont dû affecter Jean-Christophe de Quelquechose et miner les derniers mois de sa vie. Les insinuations n'avaient pas tardé dès le retour du cheval en France, et le scandale avait été d'autant plus difficile à affronter qu'il n'avait jamais vraiment éclaté. Officiellement, il n'y avait pas d'affaire Zahir, aucune accusation précise n'avait été portée contre le cheval, mais des rumeurs avaient circulé, qui faisaient état d'analyses suspectes et de substances illicites détectées dans ses urines (on n'avait pas parlé ouvertement d'anabolisants, mais de produits-écran susceptibles de les masquer), et des liens avaient été établis entre l'entraîneur du cheval et un sulfureux vétérinaire espagnol qui gravitait dans le milieu du cyclisme et de l'haltérophilie (où ses compétences vétérinaires devaient naturellement faire merveille). La raison officielle avancée pour expliquer l'échec de Zahir dans la *Tokyo Shimbun Hai*, et la longue série inexplicable de complications et de malaises qui s'en étaient suivis, est qu'il avait été victime d'un abcès dentaire, qui se serait infecté le jour de la course en raison du frottement du mors et avait nécessité une injection d'antibiotiques et d'anti-inflammatoires non stéroïdiens pour lutter contre la fièvre, mais personne ne pouvait croire, de bonne foi, que la tournée en Asie d'un cheval suivi au quotidien par une équipe de vétérinaires spécialisés ait pu s'interrompre du jour au lendemain pour un simple abcès dentaire. Tous les engagements de Zahir avaient été brusquement résiliés sans explication, sa participation à la *Singapour Cup* et à la *Audemars Piguet Queen Elizabeth II* à Hong Kong purement et simplement annulée, Jean-Christophe de Quelquechose avait limogé sur le champ son entraîneur et s'était séparé dans la douleur de toutes les personnes qui avaient accompagné le cheval à Tokyo, tandis que le pur-sang, dès son retour en France, avait été soustrait aux regards et envoyé se mettre au vert dans le haras du Rabey à Quettehou, dans la Manche, propriété de la famille de Ganay, où on ne l'avait plus revu du reste de l'année.

La décision d'exfiltrer discrètement le cheval du Japon avait été prise d'urgence le lundi matin qui a suivi la course, Jean-Christophe de Quelquechose avait annulé tous les engagements de Zahir pour les mois suivants et avait réglé lui-même les modalités du retour du cheval en une dizaine de coups de téléphone, après quoi il avait appelé un commissaire de la JRA, l'organisme des courses japonais, avec qui il était en étroites relations, craignant de nouvelles complications au passage de la douane. Au terme de cette conversation, il avait pris la décision de rentrer le jour même pour accompagner personnellement le cheval en Europe. Il avait alors téléphoné à Marie pour lui proposer de rentrer avec lui à Paris, et, à sa grande surprise, Marie avait accepté l'offre, sans paraître particulièrement surprise. Mais, après le coup de téléphone, Marie s'était sentie submergée par une vague de nostalgie et de tristesse en se rendant compte qu'elle allait rentrer à Paris sans moi alors que nous étions arrivés ensemble au Japon moins de dix jours plus tôt. Elle venait de raccrocher et s'était approchée de la grande baie vitrée de la chambre d'hôtel qui donnait sur le quartier administratif de Shinjuku, et, immobile devant la baie vitrée, pensive, le visage grave, elle regardait la ville qui disparaissait

entièrement sous une brume pluvieuse, les yeux perdus au loin, avec cette mélancolie qui nous étreint quand on se rend compte que le temps a passé, que quelque chose s'achève, et que, chaque fois, un peu plus, nous nous approchons de la fin, de nos amours et de nos vies. La fenêtre était mouillée, barbouillée de gouttes de pluie, qui glissaient lentement sur la vitre en lignes pointillées interrompues, qui s'étaient arrêtées sans raison sur le verre, leur élan brisé net. Marie regardait par la fenêtre et, à l'heure de quitter Tokyo, elle pensait à moi — moi avec qui elle avait rompu ici même, dans cette chambre de ce grand hôtel de Tokyo que nous avons partagée le soir de notre arrivée, cette chambre où nous avons fait l'amour, ce lit où nous nous étions étreints, ce lit défait derrière elle où nous nous étions déchirés et aimés.

Marie aurait voulu ne plus penser à moi, ni maintenant ni jamais, mais elle savait très bien que ce n'était pas possible, je risquais à tout moment de réapparaître dans sa vie — si ce n'est ma personne : de ma présence au moins, elle avait réussi à s'affranchir, ma présence silencieuse et tenace à ses côtés, le poids mort que j'étais devenu pour elle, le morne reproche permanent du regard que je portais sur ses activités, mais mon esprit, mon esprit lui-même, des émanations de mon esprit qui risquaient de surgir à tout moment à l'improviste dans ses pensées, comme malgré elle, de façon subliminale, une soudaine expression immatérielle de ma personnalité, de mes goûts, un détail, ma façon de voir le monde, tel souvenir intime auquel j'étais indissolublement associé, car elle se rendait compte que, même absent, je continuais de vivre dans son esprit et de hanter ses pensées — et où pouvais-je bien être à présent, elle n'en avait aucune idée. Étais-je encore au Japon, ou bien étais-je déjà rentré en Europe, ayant moi aussi avancé mon retour ? Et pourquoi ne lui donnais-je pas de nouvelles ? Pourquoi ne lui avais-je plus donné aucune nouvelle depuis mon retour de Kyoto ? Elle ne le savait pas. Elle ne voulait pas le savoir, compris ? Elle ne voulait plus entendre parler de moi, jamais — et maintenant, basta avec moi.

Lorsque, en milieu d'après-midi, Jean-Christophe de Quelquechose vint chercher Marie à l'hôtel, elle n'était pas prête, la chambre était encore en désordre, le lit défait, les valises ouvertes. Marie était arrivée au Japon avec cent quarante kilos de bagages répartis en diverses malles et cantines, cylindres à photos et cartons à chapeaux, et, si l'intégralité des malles et la plupart des valises ne devaient pas être rapatriées en Europe (car l'exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa se poursuivait encore plusieurs mois), Marie avait quand même réussi l'exploit d'être presque aussi chargée au retour qu'à l'aller, si ce n'est en poids, tout du moins en volume et en nombre de pièces de bagage, accumulant, autour de ses valises, une ribambelle de sacs de toutes tailles, en cuir, en toile ou en papier, rigide, blanc et cartonné, avec deux poignées en plastique chair renforcées, flasque et rempli de bibelots, ou à l'effigie fleurie de roses rouges épanouies du grand magasin Takashiyama, de cadeaux qu'elle avait reçus et de cadeaux qu'elle allait faire, d'achats de soies sauvages et de tissus précieux, d'obis et de babioles, d'emplettes diverses, de lanternes de papier, d'algues, de thé, en boîtes rondes ou en sachets, et même de produits frais, trois barquettes de sashimis de fugu conditionnés sous vide sous un film transparent qu'elle avait conservées dans le minibar de la chambre d'hôtel parmi les canettes de bière et les mignonnettes d'alcool. Jean-Christophe de Quelquechose dut l'appeler deux fois dans la chambre depuis la réception, la pressant, avec tact, de bien vouloir se hâter, insistant sur le fait qu'ils étaient pressés, que le cheval et les voitures attendaient. Marie fut alors animée d'un bref élan de hâte spontanée, se dépêchant et multipliant les gestes brouillons de rangement dans un éphémère accès de panique et de bonne volonté (Marie compensait ses retards de plus d'une heure par une brusque accélération finale dans les derniers mètres qui la faisait toujours arriver en courant dans une hâte ostensible et une précipitation de façade), puis, le naturel revenant au petit trot, elle reprenait le cours indolent de ses préparatifs et acheva de remplir rêveusement ses valises sur le grand lit défait, réunissant nonchalamment les sacs près de la porte d'entrée, sans toutefois rien fermer (Marie ne fermait jamais rien, ni les fenêtres, ni les tiroirs, c'était tuant, même les livres, elle les retournait, ouverts, à côté d'elle sur la table de nuit quand elle interrompait sa lecture). Elle appela la réception pour qu'on vînt chercher ses affaires et s'attarda encore

un instant devant la grande baie vitrée à regarder Tokyo sous la pluie avec mélancolie avant de quitter définitivement la chambre.

Jean-Christophe de Quelquechose était en train de régler d'ultimes questions relatives au transport du cheval quand Marie arriva dans le hall de l'hôtel. Il était assis dans un canapé de la réception en compagnie de quatre hommes équipés d'ordinateurs portables et d'agendas électroniques, quatre Japonais qui lui avaient été envoyés pour remplacer l'équipe de l'entraîneur limogé afin de superviser l'acheminement du cheval vers l'aéroport et veiller au bon déroulement du passage de la douane. Les quatre Japonais étaient identiquement vêtus de blazers bleus à écusson de club ou de cercle privé, et tenaient conciliabules autour de Jean-Christophe de Quelquechose en se transmettaient des formulaires et des certificats qu'ils étudiaient en chuchotant. Le van du pur-sang attendait devant les portes de l'hôtel, on apercevait sa longue silhouette immobile à travers les baies vitrées de la réception, un van en aluminium de près de six mètres de long, qui avait des allures de loge de rock star, avec deux petites lucarnes grillagées et secrètes fermées sur les côtés, la carrosserie rutilante et striée, sur laquelle se réfléchissait avec éclat les lumières dorées de l'entrée de l'hôtel. La porte arrière du van avait été ouverte et le pont abaissé pour renouveler l'air ambiant et laisser le pur-sang respirer, et trois hommes en blouson, hommes de main ou acolytes, montaient la garde à l'entrée du fourgon, en compagnie du chauffeur du van, un vieux Japonais en combinaison de travail grise entrouverte sur une chemise blanche et une cravate rouge, qui fumait une cigarette en surveillant les abords de l'hôtel. Comme l'arrêt semblait se prolonger plus longtemps que prévu, on en avait profité pour abreuver le cheval, un des élégants Japonais en blazer bleu à écusson de club privé s'était rendu discrètement aux toilettes avec un seau métallique, neuf, brillant, griffé d'un blason et d'initiales, on eût dit aux couleurs du van, comme si c'était un de ses accessoires, un élément de sa panoplie, et on l'avait vu retraverser le hall avec son seau pour regagner le van, la démarche raide, cérémonieuse, les mains recouvertes de gants transparents antiseptiques de chirurgien (sans que l'on sût exactement s'il avait été remplir un seau d'eau dans les toilettes de l'hôtel, ou s'il avait été vidé à la poubelle un vieux seau rempli de crottin et de foin compissé afin de rafraîchir la litière du van).

Dès que Jean-Christophe de Quelquechose aperçut Marie dans le hall — elle avançait lentement droit devant elle, le visage absent et les yeux pâles dans la lumière des lustres, des employés de l'hôtel en livrée noire dans son sillage, qui la suivaient avec les deux chariots dorés qui contenait la montagne hétéroclite et disparate de ses bagages —, il interrompit sa petite réunion improvisée et se leva avec empressement pour aller à sa rencontre, la débarrassant avec sollicitude du petit sac en plastique qui contenait les sashimis de fugu qu'elle portait à la main. Il faut y aller tout de suite, nous sommes très pressés, lui dit-il, et Marie ne dit rien, ne répondit rien, elle se laissa entraîner vers la sortie — Marie, les yeux dans le vague, en jupe et bottes noires, son grand manteau en cuir sur un bras, la ceinture déroulée qui traînait n'importe comment par terre. Une limousine de location les attendait devant l'hôtel, et plusieurs employés se pressèrent autour des chariots pour disposer la multitude disparate et colorée des sacs de Marie dans le coffre et sur le siège avant de la voiture, tandis que les quatre Japonais en blazers bleus à écusson de club privé rassemblaient leurs affaires et allaient prendre place dans un étroit minibus garé non loin de là sur le parking de l'hôtel, les portières siglées d'initiales dorées. Il y avait tellement de bagages sur les chariots de Marie que les employés durent aller déposer quelques sacs surnuméraires dans le minibus. Les quatre Japonais, serrés sur leurs sièges exigus, regardaient les bagagistes entreposer les sacs de Marie autour d'eux dans le minibus, on apercevait leurs visages impassibles qui émergeaient d'un désordre toujours croissant de cartons enrubannés et de sachets fleuris derrière les vitres profilées de l'étroit véhicule. Ce devait être des membres d'un club hippique, des avocats ou des juristes, l'un d'eux avait les cheveux teints en roux et une élégante pochette mauve qui dépassait de sa poche poitrine, signe d'un statut peut-être plus artiste, plus bohème (un vétérinaire, peut-être, se plut à imaginer Marie).

Le convoi s'était mis en route et descendait au ralenti la voie d'accès privée de l'hôtel, l'étroit minibus des quatre Japonais menant la marche, suivi de la limousine noire où avaient pris place Marie et Jean-Christophe de Quelquechose, qui précédait l'imposant van en aluminium étincelant, opaque, mystérieux qui peinait à prendre les virages et virait au plus large avec d'infinies précautions. Ils roulèrent sans encombre sur quelques centaines de mètres, le temps de quitter le quartier administratif de Shinjuku, puis, bifurquant dans des ruelles étroites, ils débouchèrent dans une grande avenue, mais, plutôt que de pouvoir prendre enfin leur élan et s'élancer à vive allure vers les voies d'accès qui menaient aux autoroutes de l'aéroport, ils se trouvèrent bloqués dans la circulation, le convoi arrêté dans une grisaille pluvieuse de fin d'après-midi. Ils n'avançaient plus que de quelques mètres, coincés dans les embouteillages. Jean-Christophe de Quelquechose n'avait pas enlevé son manteau, il n'avait même pas retiré son écharpe, une écharpe en laine noire, apparemment douce et légère, avec d'infimes reflets garance qui semblaient se moirer au cœur de la matière dans le mélange de laine moelleuse et de soie noire satinée qui lui donnait son tomber infroissable. Calé au fond de son siège, séparé de Marie par un large accoudoir qui contenait un compartiment réfrigéré dans lequel il avait casé le sachet qui contenait les sashimis de fugu, il ne cessait de téléphoner, s'adressant en anglais à divers interlocuteurs, la cuisse agitée d'un mouvement imperceptible permanent, battant frénétiquement la mesure sur la moquette du bout de sa chaussure, puis, raccrochant — sans toutefois ranger le téléphone, déjà prêt à composer un nouveau numéro —, il adressa un sourire crispé à Marie et lui passa tendrement la main sur son bras dénudé, sans conviction, un peu mécaniquement, la jambe toujours agitée d'une onde de nervosité qu'il ne parvenait pas à contenir. Jean-Christophe de Quelquechose était tendu dans la voiture. Il savait que le bureau des douanes de la zone de fret de Narita fermait à dix-neuf heures et qu'il n'y aurait aucune possibilité de faire varier cet horaire — c'était un horaire inflexible, un horaire Japonais —, il ne fallait pas espérer obtenir un délai supplémentaire, compter sur une dérogation spéciale. En d'autres termes, soit le cheval arrivait avant dix-neuf heures à l'aéroport, et ils pourraient prendre l'avion, soit ils arrivaient en retard et le cheval resterait bloqué aux douanes dans la zone de fret de Narita.

La limousine était immobilisée sur un des ponts suspendus de la baie de Tokyo — plus d'une demi heure déjà qu'ils avaient quitté l'hôtel —, et Marie regardait en silence la ville qu'elle était en train de quitter qui s'étendait au loin derrière les hauts grillages de protection du pont. Marie était arrivée au Japon moins de dix jours plus tôt, et elle était passée au même endroit, sur le même pont suspendu qui dominait la baie de Tokyo, mais en sens inverse, prenant alors la direction de la ville alors qu'elle se dirigeait maintenant vers l'aéroport. Marie se tourna sur son siège et jeta un coup d'oeil derrière elle, mais les signes du passé avaient disparu maintenant, et, dans la lunette arrière embuée de pluie de la limousine, elle apercevait la silhouette monumentale d'un van en aluminium, ses puissants phares allumés sous la pluie dans le jour finissant — le van presque à l'arrêt, majestueux, chancelant sur la chaussée mouillée dans des crissements de pneus et des grincements d'essieux. Elle regardait le van derrière elle à travers la lunette arrière mouillée irisée de lumières de phares dilatées et aveuglantes — ce long véhicule métallique échoué là sur ce pont autoroutier suspendu qui dominait la baie de Tokyo, immobile dans les embouteillages sous la pluie battante, avec ses deux petites lucarnes grillagées et secrètes sur les côtés, derrière lesquelles se devinait la présence vivante, frémissante et chaude, d'un pur-sang invisible.

Jean-Christophe de Quelquechose savait que les papiers du cheval étaient en règle, les certificats de vaccinations à jour, les autorisations de sortie validées, mais il redoutait une dernière complication au passage de la douane, un document imprévu exigé au dernier moment, et, tout en s'ouvrant de ses craintes à Marie (il parlait de tests sérologiques, le test de Coggins, et Marie hochait la tête sans écouter), il composait des numéros sur le cadran de son téléphone. En réalité — et Marie s'en rendit compte à ce moment-là — les personnes avec qui il échangeait ainsi des coups de téléphone en

permanence depuis le départ de l'hôtel n'étaient autres que les quatre Japonais en blazers bleus à écusson de club privé qui se trouvaient dans l'étroit minibus qui les précédait sur l'autoroute. Cela faisait plus d'une heure qu'il conversait ainsi avec eux (non pas avec l'un d'entre eux en particulier, qui eût été leur porte-parole, mais avec les quatre, en alternance, selon la question abordée et les spécialités de chacun, leurs téléphones devant sonner ou vibrer sans cesse dans l'étroit minibus parmi le désordre de sacs fleuris et de cartons à chapeaux de Marie qui encombraient les sièges, et, décrochant à tour de rôle, ils devaient s'évertuer à le rassurer en ne disant jamais non, en acquiesçant toujours, abondant systématiquement dans son sens, par des "yes" ambigus ou oxymores qui ne faisaient que l'alarmer davantage), lui dans la limousine et eux dans le minibus, à quelques mètres de distance, les deux véhicules bloqués l'un derrière l'autre dans les embouteillages, tantôt avançant de quelques mètres dans la nuit, puis freinant sous la pluie, les feux arrières du minibus se saturant alors d'une vague rouge qui pénétrait dans la limousine et allait recouvrir le visage immobile de Marie, son visage triste, pensif, fermé, vaguement réprobateur.

La circulation était devenu fluide, la pluie avait redoublé de violence et s'accompagnait de violentes rafales de vent tourbillonnantes qui balayaient les vitres et agitait de violents soubresauts les parois métalliques du van lancé à pleine vitesse sur l'autoroute. L'aéroport de Narita était en vue, les premiers signes avant-coureurs annonçaient son approche imminente, le Hilton de Narita illuminé sur la gauche, un grands panneau publicitaire lumineux de la compagnie aérienne japonaise ANA qui ruisselait de pluie sur le bord de la route. Le site de l'aéroport était entouré d'une double enceinte métallique grillagée, derrière laquelle s'étendait une vaste zone sombre et mystérieuse parsemée de pistes d'atterrissages et de balises lumineuses, de hangars et de dépôts de kérosène qui se profilaient au loin dans la nuit. Le convoi ralentit à l'approche du contrôle de police et alla prendre position dans une des files de voitures qui attendaient pour passer le barrage. Plusieurs policiers veillaient autour du grand portique comparable à une installation de péage autoroutier, filtraient la circulation, contrôlaient le passage des voitures, certains recouverts d'un imperméable transparent intégral réglait la circulation avec des matraques fluorescentes. Un policier monta rapidement dans le minibus des Japonais pour inspecter les passeports qu'ils avaient préparés à son attention, il ne s'attarda pas, passant dans la rangée en pointant un doigt sur chaque passeport avant de redescendre du véhicule, tandis qu'un autre s'approchait de la limousine. Jean-Christophe de Quelquechose fit descendre la vitre automatique de la portière et lui tendit son passeport dans la nuit, ainsi que le passeport du cheval, car le cheval avait également un document d'identité personnel, officiel, plastifié, infalsifiable (avec photo, date de naissance, pedigree). Le policier ouvrit le passeport de Jean-Christophe de Quelquechose, regarda la photo et le lui rendit, puis il ouvrit le passeport du cheval et se pencha à l'intérieur de la voiture pour examiner un instant plus attentivement le visage de Marie (mais, même dans la pénombre d'une limousine japonaise, il était impossible de prendre Marie pour un cheval), et, Jean-Christophe de Quelquechose, se rendant compte alors du quiproquo, demanda à Marie — Marie, distraite, pas concernée, qui regardait ailleurs —, de bien vouloir présenter son passeport au policier. Mais Marie a toujours été incapable de trouver son passeport quand on le lui demandait, et, sortant brusquement de sa torpeur, comme soudain prise en défaut, le visage anticipant déjà douloureusement la vanité des recherches à venir, elle fut prise d'un brusque accès de frénésie désordonnée, ce curieux mélange de panique et de bonne volonté qui la caractérisait quand elle cherchait quelque chose, se mettant à fouiller son sac à main et à le retourner en tous sens sur ses genoux, sortant des factures, des lettres, son téléphone, faisant tomber ses lunettes de soleil et des cartes de crédit par terre, se tortillant et se soulevant sur place sur le siège de la limousine pour fouiller les poches arrières de sa jupe, de sa veste, de son manteau en cuir qu'elle avait gardé sur ses cuisses, étant sûre qu'elle l'avait avec elle, son passeport, mais ne sachant pas dans quelle poche elle l'avait mis, dans lequel de ses vingt-deux sacs se trouvait son passeport (vingt-deux exactement, sans compter le sachet de sashimi de fugu, dans lequel elle jeta également un coup d'oeil par acquit de conscience, soulevant l'accoudoir et déplaçant les barquettes de fugu au fond du sac au cas où elle l'aurait glissé là à la

réception de l'hôtel). Il fallut descendre de la limousine, l'un et l'autre — Jean-Christophe de Quelquechose gardant son sang-froid, lui disant que ce n'était pas grave d'une voix blanche, consultant sa montre d'un regard noir —, et ouvrir le coffre de la limousine, sortir les sacs et les fouiller sous la pluie, les inspecter à même la chaussée sous l'oeil à la fois glacial et indifférent du policier en uniforme que venaient rejoindre à mesure quelques-uns de ses collègues. Mais le passeport était introuvable. J'ai dû l'oublier à l'hôtel, dit Marie avec insouciance, presque avec entrain, comme si la perspective d'imaginer le pire — d'être là au contrôle de police de Narita et de ne pas avoir son passeport — non seulement apaisait sa nervosité, mais la grisait en lui faisant imaginer dès à présent le comique que la situation aurait rétrospectivement. Cette fantaisie, cette insouciance ravie, presque toujours lumineuse et enchantée, qui faisaient partie des attributs les plus sûrs du charme de Marie — avec son extravagance, sa légèreté, sa distraction, son inattention chronique — étaient évidemment d'autant plus délectables qu'on n'était pas directement concerné ou qu'on les vivait à distance. Jean-Christophe de Quelquechose, dont la galanterie commençait à marquer quelques signes de faiblesse, la saisit fermement par les deux bras et lui demanda de réfléchir où elle avait mis son passeport. Marie suggéra qu'il était peut-être dans la mallette de son ordinateur avec son billet d'avion. Elle sortit la mallette du coffre, l'ouvrit et trouva aussitôt son passeport et son billet d'avion, qu'elle présenta au policier, qui les regarda à peine (le billet d'avion ne l'intéressait pas du tout, et le passeport à peine, ce n'était qu'un simple contrôle de routine à l'entrée du site l'aéroport).

Ils étaient remontés en vitesse dans la limousine, et le convoi s'était dirigé à grande vitesse vers la zone de fret de Narita, en suivant les indications fléchées que donnaient de grands panneaux verts, Cargo Building N° 2, Cargo Building N° 3, ANA Export, Comon Import Warehouse, IACT. Le minibus, suivi de la limousine et du van en aluminium s'étaient éloignés en direction des pistes sur une route abandonnée bordée de bâtiments techniques et s'enfonçaient dans les ténèbres, la route n'était plus éclairée, on apercevait au loin des silhouettes d'avions en train d'être ravitaillés par des camions citerne. Ils s'étaient finalement engagés sur un terre-plein détrempe et parsemé de flaques, les trois véhicules se suivant au ralenti, leurs phares allumés dans la nuit, longeant une enfilade de hangars hors de proportions, garnis de portes immense, certaines ouvertes d'où s'échappaient une lumière verdâtre artificielle, d'autres fermés par des rideaux métalliques descendus jusqu'au sol. Le convoi s'arrêta devant l'entrée du Bloc F, chaque hangar était garni de lettres géantes E, F, G, tracées au pochoir sur les murs en béton, qui délimitaient les différentes zones de fret. Les bureaux des douanes fermaient dans moins de dix minutes, et ils quittèrent les véhicules en laissant les portières ouvertes derrière eux, pénétrèrent dans le hangar, les quatre Japonais en blazers bleus avaient déjà pris le large, les bras chargés de dossiers et de documents officiels. Jean-Christophe de Quelquechose et Marie les suivaient à grandes enjambées dans le hangar, lui en élégant manteau de cachemire et elle en jupe et bottes noires, son manteau en cuir à la main, qu'elle finit par revêtir pour se garder du froid en continuant à avancer dans ce lieu sombre et humide ouvert aux courants d'air. C'était un vaste hangar métallique de plus de deux ou trois mille mètres carrés qui avait des allures de marché abandonné, Halles de Rungis ou marché au poissons de Tsukiji après la fermeture, quand les étals sont déjà fermés et qu'on lave le sol à grande eau au tuyau d'arrosage. La plupart des secteurs se trouvaient délaissés, la lumière éteinte, des bâches sur des entassements de caisses, des étagères vides, des monte-charge à l'arrêt, des caillebotis à l'abandon. Ici et là, quelques chariots élévateurs sillonnaient les allées désertes du long hangar au toit métallique, conduits par des employés gantés et casqués de blanc, vêtu d'une combinaison de travail gris bleu, qui allaient décharger leurs marchandises dans les rares secteurs encore ouverts, îlots d'activité bruyants et lumineux, violemment éclairés de tubes de néons blancs, où des dizaines de silhouettes de manutentionnaires transféraient les caisses vers des élévateurs, certaines high tech, conditionnées sous vide, d'autres en mauvais carton jaune et truffés d'étiquettes, simples cageots mal ficelés qui devaient contenir des produits frais. Au fond du hangar, au cœur d'une zone de comptoir d'enregistrement vides de compagnies aériennes, dont les logos s'étaient sur les murs, KLM Cargo, SAS

Cargo, Lufthansa Cargo, se trouvait le bureau des douanes, petit local vitré où régnait une sinistre lumière verdâtre d'aquarium dont on aurait pas changé l'eau depuis plusieurs semaines.

Marie et Jean-Christophe de Quelquechose apercevaient les quatre Japonais en blazers bleus derrière le comptoir en grande conversation avec les douaniers, à qui ils présentaient des certificats, sortant des documents officiels de chemises plastifiées et les leur tendant dans la lumière crépusculaire de la cabine vitrée. Il y avait une dizaine de douaniers présents dans les bureaux, mais l'un d'eux seulement — qui n'était pas intervenu tout de suite, mais avait fini par se lever pour s'occuper personnellement de leur cas cas — s'occupait plus particulièrement d'eux (les autres continuant à travailler derrière leurs ordinateurs). C'était le supérieur hiérarchique sans doute, le visage blême, le teint maladif, émacié, vêtu d'un uniforme bleu un peu passé, comme décoloré, un masuku sur la bouche, ce masque de gaze blanche qui couvre le bas du visage pour se préserver des microbes, et une casquette officielle sur la tête, avec un insigne argenté des douanes sur la visière. Il était en train de prendre connaissance d'un document que lui avaient remis les Japonais quand, relevant les yeux, il aperçut Jean-Christophe de Quelquechose dans son champ de vision. Il le regarda avec attention à travers la vitre — et brusquement, il s'interrompit, fit le tour du comptoir, sortit de la cabine et s'avança vers lui dans le hangar, le document à la main. *I am sorry*, lui dit-il à travers le masque (et il ajouta une phrase en anglais dont le sens ne passa pas à travers la fine épaisseur de gaze qui recouvrait sa bouche). Ce fut un des quatre Japonais qui retraduisit aussitôt à Jean-Christophe de Quelque chose en un anglais intelligible ce qu'il venait d'essayer d'expliquer en un anglais chuintant, à savoir que le douanier lui présentait ses excuses, qu'il regrettait de devoir les faire attendre dans ce hangar et qu'il essaierait de limiter au possible les délais d'embarquement du cheval. Jean-Christophe de Quelquechose considéra le douanier avec incrédulité, se rendant compte qu'il ressortait de ces périphrases doublement traduites que le passage de la douane du pur-sang, qu'il avait tant craint, et qu'une seconde plus tôt, il croyait encore compromis, venait ainsi d'être réglé entre deux portes, à la dérobee, dans ce hangar humide.

Tout le monde était ressorti du hangar et on s'était réparti par petits groupes autour des véhicules, le chauffeur de la limousine en gants blancs abritant Jean-Christophe de Quelquechose et Marie de la pluie à la porte du hangar sous un grand parapluie bleu nuit. Le douanier était resté avec eux pour attendre la stalle de voyage spéciale du cheval et procéder à l'embarquement de l'animal. Le chauffeur du van avait déjà ouvert la porte du fourgon et avait descendu le pont métallique sous la pluie, et les trois hommes de mains ou acolytes s'étaient immédiatement positionnés autour des entrées du van. Deux avaient de vagues allures de yakusas ou de petites frappes japonaises, avec des blousons noirs cintrés garnis de doublures orange, le troisième, très gros, un corps énorme, entièrement chauve, la nuque épaisse, la peau comme de la corne, était peut-être tout aussi Japonais, mais n'aurait dépareillé nulle part, à Moscou comme à New-York, comme garde du corps d'un concert de rock, avec ses minuscules yeux bridés internationaux passe-partout dans le monde. Apparemment, ces trois-là n'étaient affectés qu'à la sécurité du cheval, n'avaient même pas l'autorisation de le toucher, devant simplement empêcher quiconque d'en approcher, eux y compris. Ils n'apportèrent d'ailleurs aucune aide à personne, se contentant d'imposer leur présence dissuasive à la porte du fourgon en veillant sur les alentours du van. La stalle de voyage n'était pas encore arrivée, mais deux des quatre Japonais en blazers bleus à écusson de club privé étaient montés dans le van pour préparer le cheval à l'embarquement, essayer de l'apaiser, tâcher de le calmer, lui caresser l'encolure pour tenter de se faire accepter et le laisser s'accoutumer à leur présence. Car depuis le limogeage le matin même, non seulement de l'entraîneur, mais de tout l'entourage du pur sang, y compris son premier garçon de voyage — ce qui, rétrospectivement, avait été une erreur, même Jean-Christophe de Quelquechose avait dû en convenir —, le cheval n'avait plus de lad. Il n'avait plus son lad personnel, le lad de confiance qui l'accompagnait à l'étranger depuis sa naissance, celui qui avait toujours voyagé avec lui, qui le nourrissait

pendant les déplacements et le conduisait au rond de présentation les jours de courses, celui — le seul — auquel il était habitué.

La stalle de voyage du cheval, caisson étanche, très haut, métallique et strié que traversait obliquement un autocollant jaune orangé aux couleurs de la Lufthansa, fit alors son apparition sur le parking du hangar, trônant sur une remorque plate, telle une statue de procession, tractée par un petit véhicule électrique qui l'emportait dans son sillage. Le véhicule tracteur contourna les différentes voitures garées le long des entrepôts et alla s'immobiliser devant le minibus à l'entrée du hangar, guidé par le chef d'escale de la Lufthansa, en costume de ville gris clair et chemise blanche ouverte sous un immense imperméable ciré noir. Il portait un badge sur le revers de la veste et était armé d'un énorme talkie-walkie. Deux techniciens descendirent de la cabine et se hissèrent sur la remorque pour décadénasser les ouvertures et mettre en place un pont métallique pour permettre au cheval d'accéder à la stalle. Marie observait les opérations de chargement à distance, s'étant éloignée de la limousine pour aller se mettre l'abri de la pluie sous l'étroit auvent du hangar. Les portes étaient ouvertes, du van et de la stalle, les deux ponts métalliques descendus, mais le cheval se faisait toujours attendre, encore invisible dans les profondeurs du van, sur lequel tout les regards étaient maintenant fixés. De sa présence ne témoignaient encore que de brefs hennissements étouffés, et une odeur de cheval, une forte odeur de cheval, de foin et de crottin, qui se mêlait à l'odeur de la pluie et du kérosène.

Alors, lentement, apparut la croupe du pur-sang — sa croupe noire, luisante, rebondie —, à reculons, les sabots arrière cherchant leurs appuis sur le pont, battant bruyamment sur le métal et trépignant sur place, très nerveux, faisant un écart sur le côté, et repartant en avant. Il ne portait pour tout harnachement qu'un licol et une longe, une courte couverture en luxueux velours pourpre sur le dos, et les membres finement enveloppés de bandages protecteurs et de guêtres de transports fermés par des velcros, les glomes et les tendons momifiés de bandelettes pour éviter les coups ou les blessures. C'était cinq cent kilos de nervosité, d'irritabilité et de fureur qui venait d'apparaître dans la nuit. Le pelage noir et lustré, la musculature apparente, il descendait à reculons, les deux Japonais en blazers bleus à écusson de club privé collés contre son corps à la hauteur de l'épaule pour essayer de le contenir, s'agrippant à la longe, le tirant et le retenant. Le cheval ne se laissait pas faire, rétif, tournait la tête pour se dégager, s'ébrouait, se débattait de l'encolure. Sa puissance physique était impressionnante, il émanait de lui une énergie animale brutale et électrique. Les deux Japonais semblaient dépassés par les événements, ils perdaient pied, leur blazers remontés, les cravates en bataille, ils lançaient, le visage apeuré, de vaines injonctions dans le vide pour qu'on leur vint en aide, on sentait leur nervosité et leur émotivité, leurs mains et leurs visages tremblaient. Immobile sur le pont, le pur-sang ne bougeait plus maintenant, n'avancait plus, ne reculait plus, malgré les efforts des deux Japonais qui tiraient sur la corde sans parvenir à le faire bouger. Le chef d'escale de la Lufthansa, son talkie walkie à la main, s'était approché du van, et personne ne bougeait plus, ni le cheval, arrêté à mi-pont — immobile, furieux, impérial — ni les spectateurs, fascinés par la force brute de cet étalon immobile, ses muscles, longs et puissants, saillants, tendus, qui contrastaient avec le tracé gracieux des pattes, la finesse des paturons, minces, étroits, délicats comme des poignets de femme.

Le cheval, après un bref surplace inquiétant, fit encore vivement deux ou trois pas à reculons, avec fougue et brutalité, tournoyant soudain sur lui-même en entraînant à sa suite les deux Japonais qui dégringolèrent du pont en sautant sur le macadam pour le suivre. Instinctivement chacun s'était éloigné du trajet du cheval, tous ceux qui n'étaient pas directement concernés par le transfert reculèrent vers le hangar, Jean-Christophe de Quelquechose se plaça devant Marie pour la protéger de son corps, retrouvant instinctivement des manières d'homme du monde. Les deux Japonais collés contre le corps du cheval, plaqués sous son épaule, cherchait à freiner sa progression, à le ralentir, mais étaient emportés par sa puissance, entraînés par son énergie, et ne pouvaient qu'accompagner le mouvement, trottinant à côté de lui en se contentant

d'essayer d'infléchir sa direction pour le diriger vers la stalle de voyage. La stalle était ouverte en haut de la remorque et l'attendait, les deux techniciens prêts à refermer les portes aussitôt derrière lui, mais le cheval se cabra au pied du pont, recula et fit demi-tour, repassa avec impétuosité devant Marie et Jean-Christophe de Quelquechose. Les Japonais se bornaient à circonscrire son rayonnement en le retenant par la longe, le pur sang leur échappait, tournait sur lui-même dans des déhanchements de croupe et des claquements de sabots, des frémissements spontanés couraient le long de sa crinière comme des ondes visibles de tension et de nervosité. Il divaguait sous la pluie entre les divers véhicules garés devant le hangar, passa dans le faisceau des phares restés allumés d'un véhicule technique, et prit brusquement la direction du hangar, obligeant les spectateurs à reculer et à se réfugier en vague à l'intérieur du bâtiment.

Des tubes de néons blancs couraient tout au long de l'étroit auvent du hangar, et la pluie continuait de tomber à verse dans la nuit, oblique, presque horizontale sous les rafales de vent. Le tonnerre grondait au loin, et des éclairs, de temps à autre, déchiraient le ciel au-dessus des pistes invisibles. Les deux Japonais avaient réussi à reprendre le contrôle du cheval, ils l'avaient fait pivoter en le guidant fermement par la boucle du licol et étaient repartis à zéro, ils étaient revenus jusqu'au van et s'étaient engagés vers les profondeurs du parking pour lui faire prendre la direction de la stalle en contournant les voitures au plus large. Le cheval avançait maintenant au pas sous la pluie, loin des lumières des entrepôts, dans la pénombre pluvieuse du parking, les deux Japonais du même côté de lui, qui l'escortaient dans la nuit dans leurs blazers bleus à écusson de club privé détrempés par la pluie. Le pur-sang suivait, apparemment docile, secoué par instants de brusques et imprévisibles impulsions de la tête. L'orage s'était rapproché, et le tonnerre gronda, la foudre tomba brusquement derrière les hangars dans un grondement en cascade terrifiant, et le pur-sang se braqua et pivota, les oreilles couchées, la bouche ouverte, les dents et les gencives soudain découvertes dans la nuit, recula en emportant les deux Japonais qui tournoyaient derrière lui, fit un écart et s'enfuit.

Le pur-sang s'était enfui dans la nuit, d'abord freiné, arrêté, dans son élan, empêtré par un des Japonais qui n'avait pas lâché la longe, et qui sembla ne jamais devoir la lâcher, comme s'il se l'était enroulé autour du bras, ou nouée autour du poignet, qu'il ne pouvait pas s'en défaire, ou qu'il ne pouvait pas imaginer la lâcher, devant trouver simplement inimaginable de la lâcher et de laisser échapper ce cheval dont il avait la responsabilité, et qui s'y agrippait de toutes ses forces, déjà à terre, tombé sur le sol à la renverse, encore à genoux, s'étant redressé et tirant, essayant d'enrouler la corde autour de sa taille, résistant encore, mais bientôt projeté à plat ventre sur le bitume, et ne lâchant toujours pas, rebondissant plusieurs fois dans des flaques d'eau et des éclaboussures de sang dans une image terrifiante de skieur nautique en perdition, ne pouvant plus se redresser, ballotté, soulevé, écrasé sur le sol, encore traîné sur une dizaine de mètres avant de laisser le cheval s'échapper. Zahir fuyait au galop dans la nuit, libre et furieux, déjà loin et à peine visible. Il avait pris instinctivement la direction des zones les plus enténébrées de l'aéroport, quittant les profondeurs du parking et traversant la route d'accès peu éclairée pour s'élancer vers les pistes. Plusieurs témoins de la scène avaient perçu le danger, et, tandis que quelques-uns se jetaient sur le parking pour aller porter secours aux deux Japonais blessés — l'un s'était déjà relevé et boitait, revenait sur ses pas dans la lumière des phares, l'autre ne bougeait plus, avait perdu connaissance, sa nuque baignait sur le bitume dans une flaque de pluie noire et luisante, le visage ensanglanté, le blazer déchiré, la chemise arrachée, sortie du pantalon —, d'autres téléphonaient, avertissaient les autorités aéroportuaires, on courait et montait dans les voitures, on organisait la poursuite, les portières claquaient et les voitures faisaient marche arrière pour démarrer sur les chapeaux de roue, le chauffeur du van — le van trop lourd, trop difficile à manœuvrer — s'était engouffré dans le minibus avec du matériel et des cordes, une grande corde de chanvre enroulée sur elle-même qu'il tenait à la main comme un lasso compact, trois véhicules s'étaient déjà lancées dans la nuit à la poursuite du cheval et fonçaient droit devant eux à travers l'immense parking du hangar, les phares allumés dans la pluie battante, zigzagant dans les flaques et manquant se

télescoper, le chef d'escale de la Lufthansa au volant de son petit véhicule technique, Marie seule dans la limousine que conduisait le chauffeur ganté de blanc, et les autres, tous les autres — y compris Jean-Christophe de Quelquechose qui avait pris les choses en mains et qui donnait des ordres —, acolytes ou gardes du corps, le chauffeur du van, des douaniers, tous ceux qui n'étaient pas restés pour porter secours aux blessés, avaient pris place dans l'étroit minibus Subaru, entassés sur les trois rangées de sièges parmi les sacs et les bagages de Marie.

Zahir, en arabe, veut dire visible, le nom vient de Borges, et de plus loin encore, du mythe, de la légende, de l'Orient, le Zahir, dans la nouvelle éponyme de *L'Aleph*, est cet être qui a la terrible vertu de ne jamais pouvoir être oublié dès lors qu'on l'a aperçu une seule fois. Il n'y avait plus trace de Zahir sur le parking, il s'était dissous dans la nuit, il s'était évaporé, fondu noir sur noir dans les ténèbres, la nuit présentait son obscurité habituelle, comme si le cheval était parvenu à s'introduire dans sa substance et que la matière de la nuit l'avait instantanément digéré. Les voitures fonçaient à toute vitesse vers l'horizon, les vitres fouettées par la pluie, les carrosseries tressautant sous les à-coups du revêtement. Arrivés au bout de l'immense parking, butant sur un petit accotement qui ne donnait sur rien — sur des pelouses sombres et détremées, sur des pistes à perte de vue — ils durent se rendre à l'évidence, Zahir avait disparu. Au loin, des sirènes de secours se faisaient entendre dans la nuit, une ambulance rejoignait le hangar pour prendre soin du Japonais blessé et des camions de pompiers se mettaient en position le long des pistes pour dresser des barrages, les procédures de décollage et d'atterrissage avaient été immédiatement interrompues, les autorités de l'aéroport ne pouvant prendre le risque de laisser des avions atterrir tant qu'il y aurait un pur-sang en liberté dans l'enceinte de Narita. Les poursuivants durent procéder différemment, abandonner le premier élan de précipitation pour chercher plus patiemment, plus méthodiquement, le cheval dans la nuit. Ils roulaient à faible allure sur une petite route peu éclairée en bordure des pistes et restaient silencieux dans les voitures, surveillaient les alentours. Ils ouvraient l'oeil à la vitre, à l'affût d'un mouvement à l'horizon, d'une ombre dans les ténèbres, d'un déplacement d'air, un simple souffle, une haleine, l'oreille tendue sur les sièges dans la pénombre des habitacles, les conducteurs aux aguets au volant, à l'écoute d'un bruit venu des pistes qui trahirait la présence du cheval, un hennissement, un ébrouement, une brève cavalcade de sabots sur le bitume. Il n'y avait aucun endroit où se cacher sur les surfaces parfaitement planes de l'aéroport, aucun obstacle, ni arbres ni taillis, l'horizon était parfaitement dégagé. Au bout de la route, ils contournèrent une barrière fermée et s'engagèrent lentement sur les pistes, toujours au ralenti, toujours silencieux, sondant la nuit autour d'eux, scrutant l'obscurité de leurs regards aigus, quand, soudain, surgi de nulle part, avec la même soudaineté qu'il avait disparu, le corps puissant et noir de Zahir s'incarna dans la lumière des phares, à la fois en plein galop et arrêté, affolé, les yeux terrorisés, le pelage noir et mouillé, comme s'il ressortait à l'instant de la la nuit où il était parvenu à se dissoudre.

Alors, à la seconde, les trois véhicules accélèrent à fond de et se jetèrent à sa poursuite, ils étaient à cent mètres de lui, le cheval au galop les précédait dans la nuit, la crinière au vent, éperdu, le mouvement des pattes accélérées dans un sprint désespéré, les sabots battant furieusement sur le bitume. Ils ne le perdaient plus de vue dans la lumière des phares, ils l'avaient en ligne de mire, restaient collés à sa silhouette affolée, sinuante et flexueuse, tournant à gauche quand il tournait à gauche, bifurquant avec lui, les trois voitures fonçant côte à côte sur l'immense tarmac désert pour l'empêcher de faire demi tour et de leur échapper, essayant de resserrer chaque fois un peu plus les rêts de leur filet, s'organisant de voiture à voiture, Jean-Christophe de Quelquechose dirigeant les opérations depuis le minibus, donnant des ordres au chauffeur devant lui, communiquant avec le chef d'escale de la Luftanhasa et également avec le chauffeur de la limousine via le téléphone de Marie — il avait téléphoné à Marie dans la limousine, le portable de Marie avait sonné dans son sac et elle avait entendu sa voix dans le noir, sans bonjour ni préliminaires, la voix précise, calme, autoritaire, qui demandait à Marie de transmettre les consignes au chauffeur, et Marie faisait scrupuleusement le relais, le portable à l'oreille, elle écoutait docilement les instructions et

les répétait aussitôt en anglais au chauffeur —, de manière à ce que les trois véhicules avancent de front pour couper toute retraite à l'animal, Jean-Christophe de Quelquechose coordonnant la poursuite depuis le siège avant du minibus, réglant les distances entre les véhicules, procédant à de minuscules ajustements de détail pour corriger les trajectoires, enjoignant aux voitures de diriger toujours leurs phares droit sur le cheval en fuite, de sorte que le cheval se sente poursuivi par une ligne de lumière mobile et aveuglante, effrayante, éblouissante comme une ligne de feu, qui gagnait implacablement du terrain sur lui.

Ils étaient sur le point de le rejoindre quand le cheval fit un brusque tête-à-queue, en toupie sur le tarmac, son corps se torsadant dans un tourbillon de muscles et de pluie, et, sans transition, il se mit à galoper face aux voitures dans la lumière des phares, les yeux fous, sauvages, hallucinés, la crinière échevelée hérissée d'éclaboussures de pluie. Il galopait vers les voitures, prenait de la vitesse sur les pistes de Narita comme s'il se préparait à franchir l'obstacle de la ligne de véhicules en mouvement qui lui fonçaient dessus et à quitter le sol, à s'envoler dans le ciel, Pégase aux ailes déployées disparaissant dans les ténèbres pour aller rejoindre les éclairs. Dès qu'il le vit faire volte face, Jean-Christophe de Quelquechose avait perçu le danger, et l'ordre avait fusé, immédiatement communiqué aux autres véhicules, de se mettre à klaxonner, tous ensemble, de lui foncer dessus en klaxonnant. Ils se fonçaient mutuellement dessus, le cheval fonçant sur les voitures pour essayer de traverser leur ligne en mouvement et les voitures lui fonçant dessus pour l'effrayer et le forcer à battre en retraite. Le bras de fer tourna in extremis à l'avantage des voitures dans un concert de klaxons épouvantable, trois hurlements combinés d'avertisseurs sonores entremêlés qui se mouvaient de front dans la nuit, et le cheval, freinant, dérapant sur la piste mouillée, trébuchant face aux voitures, se relevant aussitôt, paniqué, s'enfuit en catastrophe sur le côté, galopa droit devant lui sans reprendre haleine jusqu'aux limites ultimes de l'aéroport. Là, il se trouva bloqué par les barrières métalliques grillagées de l'enceinte de sécurité de l'aéroport. Il les longea au galop sur quelques mètres, toujours poursuivi par les lumières des phares qui avançaient sur lui, puis il ralentit, il se mit au trot, indécis, s'arrêta devant un parking où des centaines de bus de la JAL étaient entassés dans l'obscurité. Des éclairs déchiraient le ciel de temps à autre, qui jetaient une fugitive lumière blanche sur le toit des autocars stationnés côte à côte derrière le grillage. Les voitures arrivaient lentement, cernèrent le cheval et se mirent en position en arc de cercle à trente mètres de lui environ, les phares toujours dirigés vers sa silhouette immobile. Les portières s'ouvrirent, et les hommes sortirent sur la piste sans se préoccuper de la pluie battante et de l'orage qui grondait. Ils continuèrent la poursuite à pied, s'avançaient de front en direction du cheval. Les hommes avançaient lentement vers lui, un des acolytes se penchant vers le sol et ramassant ce qu'il trouvait pour lui lancer des gravillons, des saletés, du vide, pour le refouler contre les barrières et le tenir à distance, ou simplement conjurer sa propre peur, jusqu'à ce que Jean-Christophe de Quelquechose l'aperçût et lui dît sèchement de cesser. *Don't ! Stop it !* Il donna l'ordre à tout le monde de s'arrêter, et de se taire, de ne plus bouger. Plus un mouvement, plus un geste. Le cheval s'était arrêté, acculé contre le grillage, sans possibilité de fuite ou de repli, et il les regardait.

Alors Jean-Christophe de Quelquechose s'avança seul vers lui, les mains nues. Le cheval ne bougeait pas et le regardait venir, immobile, haletant, essoufflé, ses flancs se soulevant et s'abaissant à chaque respiration. Jean-Christophe de Quelquechose avançait vers lui sous la pluie dans son grand manteau de cachemire, les mains vides, sans rien pour le maîtrise, sans corde ni longe ni courroie, sans rien pour le capturer, le contenir ou l'attacher. Calme, disait-il, calme, Zahir, calme, répétait-il à voix basse sur le même ton monocorde. Il n'était plus qu'à quelques mètres du cheval, et il demeurait sur ses gardes, tant il se dégageait encore du pur-sang acculé contre le grillage des ondes sulfureuses, une énergie incontrôlable d'animal épouvanté. Le cheval continuait de le regarder venir, immobile, des sons rauques et inquiétants sortaient de sa gorge. Son pelage était misérable, mouillé, collé de pluie et de transpiration crasseuse, dans lequel étaient venus s'incruster de minuscules particules de boue, des saletés, des gravillons et des éclats de bitume. Il avait dû glisser plusieurs fois sur les pistes, car il était blessé,

son genou était écorché, il avait une plaie ouverte au membre antérieur droit. Jean-Christophe de Quelquechose était presque arrivé à sa hauteur. Il avançait toujours, il ne le quittait pas des yeux, et lui présentait ses mains, ses mains levées devant lui dans la nuit, ouvertes, comme pour lui signifier qu'il n'avait pas d'arme, pas même de liens, de cordes, rien, les mains nues, le regard intense et les mains nues — la main et le regard —, sans oublier la voix, la voix humaine, sa voix, calme, chaude, enveloppante, envoûtante, séductrice, captivante, qu'il modulait, dont il jouait de l'inflexion pour l'amadouer. Calme, disait-il, calme, Zahir, calme. Il n'était plus qu'à quelques centimètres du contact de l'épiderme du pur sang, mais il ne le toucha pas tout de suite, il laissa le cheval observer ses mains, ses deux longues mains blanches immobiles sous les yeux du cheval, laissa au cheval tout le temps de les observer, et le cheval regardait ses mains, les reniflait, les naseaux humides collés aux doigts, dociles et humain, il avait peut-être reconnu une odeur, peut-être l'odeur de Jean-Christophe de Quelquechose lui était-elle familière. Il ne tressaillit même pas quand Jean-Christophe de Quelquechose posa la main sur sa peau, et le caressa avec beaucoup de lenteur et de délicatesse comme s'il caressait une femme. Le cheval se laissait faire, semblait aimé être touché ainsi par ses mains à la fois fermes et tendres qui devaient lui communiquer une sensation de chaleur dans le corps et un sentiment de calme et d'apaisement après les minutes d'effarement et de terreur qu'il venait de vivre. Jean-Christophe de Quelquechose avait approché sa tête de la joue du cheval et lui parlait à l'oreille, il l'apaisait de sa voix douce, il lui tapotait doucement la tête, lui frottait le pourtour des yeux. Voilà, disait-il, voilà, très bien, Zahir, très bien. Il lui parlait en français, il avait toujours parlé en français à ses chevaux, la langue de l'amour — et de la perfidie, aussi, parfois, son ombre vénéneuse —, car les caresses de Jean-Christophe de Quelquechose n'étaient pas sincères, tout du moins pas sans arrière-pensées, la persuasion de son regard et la douceur de ses mains n'étaient pas loyales, il préparait la suite, il songeait déjà, tout en le caressant, au mauvais tour qu'il allait lui jouer, il n'aurait pas pu sinon, il n'aurait pas pu réussir son geste avec autant d'adresse, de vitesse et de grâce, il n'aurait pas pu l'exécuter avec une telle précision, s'il ne l'avait entièrement décomposé mentalement avant de l'accomplir, comme un tour de magie, ou de passe-passe, une veronica de torero : en une fois, il arracha l'écharpe qu'il avait autour du cou, la souleva en l'air — un instant, l'écharpe noire moirée de reflets rouges tournoya immobile à la verticale dans la nuit — et, faisant passer l'écharpe autour de l'encolure du cheval, il lui noua l'étoffe autour des yeux, il lui banda les yeux pour l'aveugler. Il serra pour ne pas laisser passer de jour comme dans un jeu de colin-maillard, et noua fermement les deux pans de l'écharpe aux montants du licol. Le cheval fit un pas en arrière vers la barrière, les yeux bandés, et s'immobilisa, vaincu. Aussitôt, de la foule des spectateurs interdits qui n'avaient pas bougé, surgit le chauffeur du van, qui courut les rejoindre avec la longue corde de chanvre enroulée comme un lasso, s'agenouilla au pied du cheval et lui passa la corde autour d'une des pattes, la noua, puis, se relevant, il tira sur la corde pour forcer le cheval à maintenir son membre fléchi à la hauteur du genou. Ainsi entravé par la corde, titubant sur trois pattes, et ne voyant plus rien, Zahir n'opposa plus de résistance. Alors seulement, Jean-Christophe de Quelquechose ramassa la longe qui traînait par terre à ses pieds sur le sol mouillé, et il revint calmement vers les voitures, tenant Zahir en laisse, comme un grand chien noir disproportionné (sage, claudiquant sur trois pattes, les yeux bandés).

Il régnait la plus grande confusion devant le hangar de la zone de fret de l'aéroport de Narita quand Jean-Christophe de Quelquechose et Marie le rejoignirent en limousine. Des gyrophares bleus et blancs tournaient dans la nuit devant l'entrée du bloc F, et des dizaines de personnes en gilets autoréfléchissants se pressaient à l'entrée des hangars, des pompiers casqués, des douaniers et des policiers en uniforme qui avaient établi un périmètre de sécurité à l'aide de cônes rouges luminescents devant les ambulances et les camions de pompiers garés le long du van métallique. Ils ne trouvèrent personne pour les guider en descendant de la limousine, il n'y avait aucun membre du personnel de l'aéroport ou de la compagnie aérienne auprès de qui se renseigner. Le chef d'escale de la Lufthansa était resté sur les pistes avec le cheval et avait demandé qu'on lui envoie la stalle de voyage à l'endroit où on avait rattrapé Zahir pour procéder de là-bas à l'embarquement du pur-sang. Au bout d'un moment, un bus de service de l'aéroport vint prendre position lentement devant le hangar. Toutes les lumières étaient éteintes à l'intérieur de la navette, des dizaines de rangées de sièges vides se profilaient dans l'obscurité à travers les portes ouvertes, et le sol, revêtu d'un vieux tapis noir caoutchouteux, était parsemé de traces de pluie et d'humidité.

Jean-Christophe de Quelquechose et Marie commencèrent à charger leurs bagages à l'intérieur de la navette, allant et venant sous la pluie avec leurs sacs et leurs valises, qu'ils déposaient en vrac sur la plate-forme du bus. Marie ouvrit la portière de la limousine et passa le corps à l'intérieur pour soulever le couvercle de l'accoudoir et s'emparer du petit sachet de sashimi fugu. Elle revint en courant, sauta à bord du bus tandis que les portes se refermaient, et le bus se mit en route, s'éloigna sur le parking. La navette avait pris la direction des pistes, se dirigeait à faible allure dans la nuit vers les profondeurs de l'aéroport. Il régnait une profonde obscurité à l'intérieur du bus, qui faisait ressortir les reliefs de la nuit à l'extérieur, les pistes au loin sous la pluie, innombrables, certaines disparaissant complètement dans les ténèbres, d'autres balisées d'un collier de feux blancs répartis à intervalles réguliers. Ils passèrent une petite route peu éclairée qu'ils avaient déjà traversé pendant qu'ils poursuivaient le cheval, continuèrent toujours plus avant dans la nuit.

Pendant la poursuite, Marie avait découvert un aspect inconnu de la personnalité de Jean-Christophe de Quelquechose, elle avait été impressionnée par son courage physique et la manière dont il s'était imposé dans l'action, comment il avait pris les choses en mains et avait donné des ordres à tout le monde, et à elle y compris (or, on ne donne pas d'ordre à Marie — au mieux, on l'incite, au pire, on lui suggère). La navette roula encore une dizaine de minutes sur les pistes et s'arrêta sous la pluie, les portes automatiques s'ouvrirent dans la nuit pluvieuse et venteuse. De nouveau, ils se

mirent à transférer les bagages, à les entasser rapidement sur le tarmac, les vingt deux sacs de Marie, sa grande valise Samsonite et le petit trolley blanc grège de chez Muji, une besace en raphia à double ouverture zippée, un grand sac polochon en cuir naturel que fermait une corde ajustée enserrée dans des oeilletons, trois sacs de voyage pleins à craquer, et aucun fermés naturellement, Marie ne fermait jamais rien, des enchevêtrements de pulls en dépassaient encore, débordant d'affaires jetées à la dernière minute, une trousse de toilette au milieu de vêtements chiffonnés (la trousse de toilette elle-même laissée entrouverte, de laquelle s'échappait encore un manche de brosse à dent et un pinceau à blush), la mallette de l'ordinateur de Marie, son sac à main noir affaissé, un vanity case, sans compter quelques achats récents, trois ou quatre élégants sacs en papier vernis, les poignées en plastique chair, provenant de boutiques de mode de Tokyo. A peine le dernier sac fut-il posé sur le tarmac, que le chauffeur du bus, qui les observait dans le rétroviseur, fit claquer sèchement les portes automatiques de la navette derrière eux, et le bus s'éloigna sur les pistes, les laissant seuls sous la pluie, parmi le tas désordonné des bagages de Marie.

Devant eux, dans la nuit, immense, bombé et hors de proportion, se dressait la silhouette géante d'un Boeing 747 Cargo de la Lufthansa. Il n'y avait aucune passerelle pour y accéder, nulle échelle pour monter à bord, toutes les issues de l'avion étaient fermées, condamnées, aussi bien la porte principale que les nombreuses portes des soutes à l'arrière de l'appareil. La carlingue lisse et luisante dégoulinait sous la pluie battante. Ils n'avaient pas fait un pas depuis que la navette les avait laissés sur le tarmac, intimidés par les proportions démesurées de l'appareil qui se dressait devant eux, près de dix mètres de haut, soixante-dix mètres de long et au moins soixante mètres d'envergure, avec ses deux ailes immenses qui enveloppaient d'ombres noires et inquiétantes les parties du sol qu'elles recouvraient. Le tarmac était plus sec sous l'avion, grisâtre, bitumeux, parsemé de coulées d'huile et de traînées humides qui sentaient le kérosène. L'avion semblait être sur le point de quitter son aire de stationnement, les diverses attelles et gros tuyaux de caoutchouc qui avaient servi à son ravitaillement en kérosène et au chargement du fret s'étaient éloignés, quelques véhicules techniques demeuraient sur les pistes autour de lui, plates-formes élévatrices à l'arrêt, groupes électrogènes, camions serveurs et fourgonnettes d'entretien, comme autant de minuscules satellites nourriciers du géant immobile. On devinait une faible lumière dans la cabine de pilotage, derrière l'étroit pare-brise convexe du cockpit, mince fente bridée qui s'ouvrait au sommet de la tête incurvée du Boeing 747. Les pilotes devaient être en train d'étudier la route et de relire des cartes à la lueur d'une veilleuse, attendant les instructions de la tour de contrôle dans la pénombre de l'habitacle où luisaient des centaines de voyants lumineux. Marie fit un pas en avant, et agita les bras pour essayer d'attirer l'attention de l'équipage. Elle se tenait debout face au Boeing 747 à la manière des placeurs qui aident les avions à se garer sur les parkings et faisait des grands gestes des bras en direction du cockpit, en criant "il y a quelqu'un ?" dans la nuit à l'adresse des pilotes avec de plus en plus d'entrain, gagnée par la gaieté et une irrépressible bonne humeur, dans le pétrin mais heureuse, se sentant soudain merveilleusement bien là sous la pluie, coincée avec ses sacs à l'extérieur de l'avion, et elle se mit à courir les bras écartés autour de ses bagages, qui, malgré leur amoncellement désordonné, qui ruisselait de pluie sur le tarmac, présentaient une remarquable homogénéité de tons et de couleurs : un camaïeu de beige, de grège, de sable, d'écru et de cuir.

Marie avait fini par s'asseoir sur la piste sur sa grosse valise Samsonite, et elle attendait sous la pluie, aux pieds de l'avion immobile. Jean-Christophe de Quelquechose s'était éloigné pour téléphoner, il marchait lentement sur le tarmac dans son grand manteau en cachemire, une main dans la poche et le portable à l'oreille, jetant lui aussi un coup d'oeil en direction de la cabine de pilotage pour essayer d'attirer l'attention des pilotes, non pas ostensiblement, en faisant des grands signes comme Marie, mais de façon plus détournée, en se montrant ouvertement sur la piste, s'arrangeant pour placer son corps dans le champ de vision des occupants de l'avion. Il n'obtint pas plus de résultat que Marie. Marie l'invita à s'asseoir à côté d'elle sur sa

valise, et ouvrit sur ses genoux le petit sachet de sashimi de fugu. Elle sortit une barquette, déchira avec soin le film de plastique et observa attentivement les six fines lamelles de poisson à la chair blanche et argentée réparties au fond de la barquette. Elle défit le petit bouchon du minuscule flacon de soja qui l'accompagnait et nappa les six tranches de poisson de quelques gouttes foncées, denses, brunâtres comme du sang, qui ne tardèrent pas à se diluer et à se décolorer sous la pluie. Jean-Christophe de Quelquechose, qui la regardait faire avec attention, lui demanda si le fugu, c'était ce poisson dont les viscères, ou les ovaires, contenaient du poison. Oui, un poison très violent, dit Marie en continuant à répartir rêveusement la sauce au soja sur le poisson. Et tu es sûre que c'est sans risque, lui dit-il. Non, ce n'est pas sans risque, lui dit-elle en souriant (avec elle, rien n'était sans risque), et, saisissant une fine lamelle de poisson, elle le déposa tendrement sur la langue de Jean-Christophe de Quelquechose, le lui offrit comme un baiser. Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (*corpus fugi*, pour le mithridatiser), goûtant une lamelle à son tour, se régaland et glissant ses doigts légèrement collants dans sa bouche pour les humecter délicatement, mangeant là le fugu sous la pluie, assis côte à côte sur la valise, au pied du Boeing 747 Cargo de la Lufthansa.

La stalle de voyage du cheval fit alors pour la deuxième fois sa théâtrale apparition dans la nuit, tel un coup de théâtre à chaque fois un peu plus émoussé, et ils levèrent à peine les yeux pour la regarder arriver lentement au loin sur sa remorque, escortée du petit véhicule technique du chef d'escale de la Lufthansa. Le chef d'escale de la Lufthansa descendit de voiture, et traversa les pistes en se hâtant vers eux sous la pluie dans son grand imperméable noir ouvert qui flottait dans le vent, son talkie-walkie à la main. Il s'était arrêté, essoufflé, et les regardait (ils ne s'étaient pas levés de la valise, ils avaient simplement interrompu leur casse croûte). Il commença à leur présenter ses excuses, il était confus que personne n'ait été là pour les accueillir dans l'avion, en raison d'un problème de communication avec l'équipage. Marie attira un de ses sacs avec son pied pour prendre un paquet de mouchoirs en papier, sortit un mouchoir et entreprit de se sécher les doigts en l'écoutant. Le chef d'escale de la Lufthansa n'avait pas fini ses explications qu'une porte, lentement, s'ouvrit à l'avant de l'appareil. Un steward en uniforme apparut au-dessus du vide, sa silhouette se découpant dans l'embrasure de la porte, qui guettait l'arrivée d'une passerelle dans la nuit. Dès que la passerelle fut installée, Jean-Christophe de Quelquechose et Marie commencèrent à monter leurs bagages. Ils réunirent les derniers sacs, et ils étaient en train de rejoindre l'avion en escaladant la passerelle, quand ils aperçurent à côté d'eux dans la nuit la stalle métallique du cheval en apesanteur dans l'air le long de la carlingue du Boeing 747, le caisson étanche — avec le pur-sang vivant à l'intérieur —, qui montait lentement sur une plate-forme horizontale commandée par un chariot élévateur. Arrivé à la hauteur de la soute, la plate-forme, après un à-coup brutal qui fit trembler la stalle, fut poussée horizontalement par le bras articulé du robot dans l'ouverture noire et béante de la soute et la stalle disparut dans le ventre de l'avion.

Jean-Christophe de Quelquechose et Marie étaient trempés quand ils accédèrent à l'avion. Ils empruntèrent le petit escalier intérieur, raide et en colimaçon, qui menait au pont supérieur du Boeing 747 où quelques sièges étaient réservés aux accompagnateurs de marchandises de valeur (en général, le premier garçon de voyage pour le cas des chevaux de courses). Seules deux personnes se trouvaient là, déjà installées dans l'avion désert, un Japonais et un Européen, peut-être un Allemand (qui avait retiré son pantalon de flanelle grise qui pendait sur un cintre à côté de lui, et qui lisait le journal en pantalon de jogging confortablement calé au fond de son siège, les pieds en chaussettes dans des mules blanches d'hôtel ou de compagnie aérienne). Jean-Christophe de Quelquechose et Marie inclinèrent la tête pour le saluer rapidement quand il releva les yeux vers eux, et ils répartirent leurs sacs dans les coffres à bagage, retirèrent leurs manteaux mouillés, que le steward vint réceptionner pour les ranger dans une penderie encastrée. Le steward leur demanda de bien vouloir prendre place immédiatement et d'attacher leurs ceintures, car le départ était imminent.

Après avoir quitté son aire de stationnement, Le Boeing 747 Cargo avait roulé longtemps dans la nuit pour rejoindre la piste de décollage, les hublots étaient inondés de pluie, ruisselaient d'une fine pellicule d'eau incessante. Les lumières avaient été réduites dans la cabine calfeutrée et silencieuse du pont supérieur, et, à part les quelques voyants lumineux situés au-dessus des sièges, seules d'inquiétantes lueurs d'éclairs traversaient parfois la pénombre au dessus des têtes immobiles des deux autres passagers qui voyageaient avec eux, les lueurs des éclairs presque immédiatement suivies de terribles grondements de tonnerre, qui ne laissaient pas le temps à Marie d'évaluer mentalement la distance supposée qui les séparait de l'orage. Arrivé en bout de piste, l'avion resta encore immobilisé une vingtaine de minutes, attendant sans doute l'autorisation de décoller de la tour de contrôle. Puis, après une nouvelle attente, le commandant de bord expliqua en anglais dans les hauts-parleurs de l'avion que les conditions météorologiques devraient permettre leur décollage pour Francfort dans une quinzaine de minutes, et, moins de dix minutes plus tard, cette simple annonce, brève, sèche, dans les crachotements des hauts parleurs, *take off, two minutes*. L'avion se mit alors en mouvement, son immense masse inerte prenant progressivement de la vitesse sur la piste, des lignes de lumière filaient de plus en plus vite dans la nuit aux hublots noyés de pluie. De violentes rafales de vent déportaient l'avion sur la piste, qui faisaient trembler la carlingue, et, lorsqu'il s'aracha du sol, il fut immédiatement chahuté dans les airs, peinant à trouver son assise et à se stabiliser. Il prenait de l'altitude à la force des réacteurs et continuait d'être secoué dans les turbulences, prenant de plein fouet des masses d'air hostiles et tourbillonnantes. Des torrents de pluie s'abattaient sur le fuselage, et des éclairs blancs, électriques et zébrés, étaient visibles dans la nuit à travers les hublots.

Les turbulences n'avaient pas cessé, et les passagers étaient fortement secoués dans la cabine, Marie se tenait aux accoudoirs, attachée sur son siège. Ce n'est qu'une demi-heure après le décollage que les conditions atmosphériques devinrent plus calmes, si ce n'est parfaitement paisibles, et les lumières des plafonniers revinrent dans la cabine. Jean Christophe *de Quelque chose* se leva et se mit à fouiller au-dessus de lui dans le coffre à bagages parmi les sacs de Marie pour reprendre la trousse de premiers soins que lui avait remise le Japonais. Il demanda à Marie si elle voulait l'accompagner dans les soutes, et ils allèrent trouver le steward, qu'ils descendirent l'escalier intérieur avec eux pour rejoindre le pont principal. Il se munit d'une lampe de poche, composa un code d'accès sur un cadran à touches et ils passèrent la porte métallique qui donnait accès aux soutes. Là, dans un espace désert, sombre et légèrement inquiétant, qui avait des allures de vaste entrepôt réfrigéré, le bourdonnement continu des

réacteurs se faisait entendre avec une force démultipliée. Les parois métalliques tremblaient, et le sol était froid, nu, avec des rails qui couraient sur un revêtement rudimentaire couvert d'une pluie résiduelle consécutive au chargement du fret. Il n'y avait presque pas de lumière dans les soutes, seules de fantomatiques veilleuses verdâtres étaient allumées ici et là au plafond. Il progressaient lentement dans la pénombre, longèrent des piles éparses de palettes entreposées contre les parois, des grandes caisses en bois, élégantes, qui pouvaient contenir des œuvres d'art, des caisses bleues et mauves identiquement siglées de l'appellation mystérieuse *Nisshoi Iwai Japan*, puis un ensemble homogène de douze palettes de fret recouvertes d'une bâche translucide qui contenait chacune cinquante photocopieuses de bureau, emballées individuellement sous vide dans un fort plastique transparent. La stalle du cheval se trouvait à l'avant de la soute, isolée dans une zone sombre qui devait correspondre au nez du Boeing. Le steward regarda Jean-Christophe de Quelquechose déverrouiller le battant inférieur de la porte de la stalle et, s'assurant que tout se passait bien, il leur laissa la lampe de poche, et s'éloigna dans la pénombre pour regagner le pont supérieur.

Jean-Christophe de Quelquechose s'était glissé dans le box et longea le corps du cheval dans la pénombre, le dos collé aux parois pour ne pas s'exposer aux ruades. Il contourna ainsi précautionneusement les flancs du cheval, sa trousse de premiers soins à la main, qu'il posa sur le bord de la mangeoire. Il demanda à Marie, qui était restée à la porte de la stalle et l'éclairait avec la lampe de poche, si elle voulait le rejoindre, il lui assura que cela ne présentait aucun risque, le cheval était attaché et calme, il semblait prostré, comme assommé par un puissant sédatif. Il retourna accueillir Marie à la porte du box, elle dut se baisser à mi-corps pour passer la porte guillotine et ils avancèrent ensemble en titubant dans la paille sèche et craquante de la litière de la stalle. Jean-Christophe de Quelquechose caressa le cheval pour l'apaiser et se pencha sur sa blessure, qu'il se mit à examiner attentivement à la lueur de la lampe de poche. Il avait quelques connaissances vétérinaire, il lui était déjà arrivé de soigner lui-même ses chevaux, même s'il n'avait plus eu l'occasion de pratiquer en personne depuis longtemps. Le genou était ouvert, la peau déchirée, qui s'était retroussée en petits lambeaux crénelés et déchiquetés autour de la plaie noirâtre et sanguinolente. Jean-Christophe de Quelquechose commença par ôter quelques poils collés autour de la blessure, puis, ouvrant la trousse de premiers soins, il examina son contenu avec attention, sortit un étui à lunettes de la poche de sa veste, et mit ses lunettes — c'était la première fois que Marie lui voyait mettre des lunettes — pour lire l'étiquette du flacon des laboratoires Schein Inc, Povidon Topical Solution, Povidone-Iodone 10% qui contenait une longue notice en anglais en caractères minuscules, qu'il parcourut du regard en la tenant très près de ses yeux en étant parfois déséquilibré par une secousse de l'avion. Oui, c'est ça, de la teinture d'iode, très bien, dit-il, on pourra en ajouter quelques gouttes, et il expliqua à Marie qu'il fallait rincer la plaie avec de l'eau salée. Il chercha mais ne trouva pas de soluté physiologique dans la trousse et dit que du sel ferait l'affaire, du sel, du simple sel. Marie lui dit en souriant qu'elle n'avait pas de sel (j'ai encore un peu de soja, si tu veux, dit-elle), et, se proposant de remonter en chercher, elle ressortit de la stalle avec la lampe de poche. Resté seul dans le noir, Jean-Christophe de Quelquechose, après avoir rangé la trousse et caressé l'encolure du cheval pour le mettre en confiance, trouva une bassine et la remplit d'eau au robinet d'un bidon, la stalle était sommaire, mais bien équipé, qui comptait des réserves de fourrage et de paille, de l'eau, plusieurs bidons de cinq litres, et divers ustensiles, boucles, courroies, seaux, récipients et bassines.

Marie revint quelques minutes plus tard avec quatre sachets de sel que lui avait trouvés le steward, de ces minuscules sachets de sel et poivre assortis qui agrémentent les plateaux repas dans les avions, quatre en tout (dont un était de poivre, malheureuse, Jean-Christophe de Quelquechose s'en aperçut à temps, et ne l'ouvrit même pas, le posa par terre dans la paille), il déversa les contenus des petits sachets de sel dans la bassine pleine d'eau, à laquelle il ajouta quelques gouttes du flacon de solution antiseptique, jusqu'à ce que le mélange, qu'il touillait délicatement du bout des doigts, atteignît une couleur de thé oolong très léger, avec quelques linéaments plus

foncés, comme des veines sinueuses de couleur réglisse qui stagnaient en suspension entre deux eaux (en tout cas, c'est très joli, dit Marie, je ne sais pas si c'est efficace).

L'avion traversa alors une nouvelle zone de turbulences, la trousse de premiers soins glissa par terre dans la paille, les bidons s'entrechoquaient sur le sol, et l'eau dansait en clapotant dans la bassine, qui finit par déborder du récipient et se répandre dans le fourrage de la litière. Jean-Christophe de Quelquechose se releva et s'approcha du cheval en titubant, la bassine à la main, dans laquelle l'eau ne cessait de se balancer, commença à nettoyer la blessure du cheval, frottant les chairs meurtries en détachant les dernières impuretés collées autour de la plaie, où quelques graviers, poussières et autres corps étrangers demeuraient incrustés dans les tissus lésés. Le cheval, les yeux absents, se laissait faire, paraissait insensible, comme anesthésié. Il recula simplement une fois brutalement, tirant et distendant la longe, faisant courir une onde d'affolement dans la stalle en prouvant qu'il pouvait toujours être dangereux. L'avion était de plus en plus secoué maintenant, la situation devenait critique dans la stalle, Marie s'agrippait au dos de Jean-Christophe de Quelquechose, se retenait d'une main au bord de la mangeoire pour éviter d'être projetée contre le cheval, et, dans les hauts parleurs, se faisaient entendre de pressantes et répétées annonces d'urgence dont ne leur parvenaient que des échos étouffés et lointains, auxquels ils ne comprenaient rien, devinant simplement qu'on leur demandait de regagner leurs places et d'attacher leurs ceintures. Le cheval était de plus en plus agité, il trépignait sur place, il reculait, tirait en avant et en arrière sur la longe pour se détacher, au risque d'arracher l'anneau de la mangeoire. Il ne se laissait plus faire, il se débattait dans le box, se mit à hennir et à se cabrer pour chercher à se libérer. Marie prit peur, et ils quittèrent la stalle sans attendre.

Ils avaient quitté la stalle précipitamment, dans un mouvement de fuite, d'abandon et de panique, Jean-Christophe de Quelquechose avait encore la bassine à la main, presque vide, renversée, et la lampe de poche était tombée par terre dans la bousculade, allumée dans la paille, ils ne l'avaient même pas ramassée, ils avaient longé les parois le plus vite possible, sans s'arrêter, sans revenir sur leur pas, tendre le bras et la ramasser, ils avaient laissé la lampe de poche derrière eux, allumée dans la paille, le faisceau oblique entre les pattes du cheval, et ils s'étaient jetés au dehors de la stalle sans réfléchir. Ils s'étaient brusquement retrouvés dans le froid humide des soutes, où le grondement inquiétant des réacteurs n'était pas amorti comme dans les cabines de passagers par une coque de plastique qui en atténuait l'intensité. Le cheval continuait de s'agiter dans la stalle, il avançait et reculait sur place, il marcha sur la lampe de poche et l'écrasa sous son sabot, la pulvérisa comme une noix dans un bruit de verre brisé, en mouchant d'un coup sa lumière. La stalle se retrouva complètement dans le noir, emplies de la silhouette noire du pur sang, mobile, inquiétante, agitée. Ils ne savaient où aller dans les soutes désertes, où se réfugier, à quoi s'accrocher et où se retenir, ils ne trouvaient plus la porte dans l'obscurité, ils erraient côte à côte dans le noir parmi des palettes de fret à la recherche d'un refuge ou d'un abri. Le fuselage tremblait sous leurs yeux, les parois concaves, sombres et métalliques, parcourues d'humidité résiduelle et de gouttes de condensation, et ils sentaient physiquement les vibrations du métal, ses oscillations, ses trépidations, sous la pression des masses d'air et de vent déchaînées qui devaient venir à la rencontre de l'avion, sachant que de l'autre côté de la paroi, à un mètre d'eux à peine, on entraînait dans la nuit.

Ils ne bougeaient plus dans les profondeurs de la soute, debout côte à côte dans le noir, les yeux affolés, mobiles, cherchant la porte des soutes des yeux, mais ne la trouvant pas, et ils entendaient Zahir geindre dans la stalle, qui émettait des sons rauques et plaintifs. Ils devinaient son box dans le noir, même pas à une dizaine de mètres d'eux — dix mètres qui leur semblaient des kilomètres maintenant infranchissables —, la porte restée ouverte dans l'obscurité, par laquelle on apercevait la croupe agitée du cheval dans la pénombre, la queue secouée de balancements convulsifs. Le cheval souffrait, ils l'entendaient gémir et le voyaient haleter et chercher sa respiration dans sa stalle, quand la porte des soutes s'ouvrit brusquement devant eux, laissant entrer de la lumière, puis un faisceau longiligne de lampe de poche qui cherchait

dans le noir, qui fouillait l'obscurité et se posa sur eux, puis, il y eut un appel ou un cri, en anglais ou en allemand, de reproche ou de surprise, une phrase, comme un ordre, à la fois affolée et comminatoire, une voix d'homme invisible derrière le faisceau aveuglant de la torche électrique dirigée sur eux, et ils se dirigèrent vers la porte en vacillant de droite à gauche sur le sol métallique, guidés par lumière de la lampe de poche, qui les précédait, les escortait, leur faisait un chemin de lumière, dans les secousses ininterrompues de l'avion, et ils sortirent des soutes. La porte, lourdement, se referma derrière eux dans un claquement.

Zahir était seul. Il avait entendu la porte claquer derrière lui, les présences familières s'étaient éloignées et il était resté seul, abandonné de tous dans le noir, le montant de la stalle pour seul horizon, où pendaient dans la pénombre des boucles et des courroies qui s'agitaient dans son champ de vision au gré des secousses de l'avion qui lui demeuraient incompréhensibles. Il ne connaissait pas cette stalle, il ne l'avait jamais vue avant qu'on ne le forçât à y monter quelques heures plus tôt, les yeux bandés, la patte entravée dans une corde, comme un prisonnier assujéti. Il était dans le noir, ne sachant pas où il était ni combien de temps il resterait prisonnier de ce caisson aveugle dont il avait les parois pour seul horizon. La stalle était constamment agitée de secousses, et Zahir se sentait impuissant, il avait mal au coeur, il suait sur place, épuisé, tenant à peine debout, il transpirait, il bavait, la salive s'écoulait de sa bouche, il ne cherchait même pas à la retenir, une mousse blanchâtre dégoulinait lentement de ses mâchoires. Son coeur, qui était monté à près de deux cents pulsations minute au moment du décollage, continuait de battre très vite, alors qu'il était au repos à présent, qu'il se contenait de se maintenir en équilibrer, de se replacer, de se repositionner dans la stalle après chaque cahot de l'avion, appuyant sur les postérieurs pour conjurer les secousses, dont il ne pouvait ni prédire la venue ni déduire l'origine.

Zahir n'avait d'autre état de conscience que la certitude d'être là dans le noir, il devait se savoir présent dans la stalle, il avait cette certitude animale, silencieuse, tacite, infaillible, d'être là, sa présence lui était aussi incompréhensible qu'indéniable, il ne pouvait ni la comprendre ni l'expliquer ni la justifier — ce qu'il faisait là, il n'en avait aucune idée — mais il se savait là dans l'obscurité de la stalle, dans cet état de mal être, d'inquiétude et de doute, son horizon borné de toutes parts de ténèbres bruyantes et effrayantes. Il était prostré, les yeux ouverts, les naseaux dilatés, il grattait misérablement le sol, il faisait un trou, régulier, inutile, dans la paille, de la pointe du sabot. Il avait mal au coeur, il se sentait barbouillé. Il ne mangeait pas, il ne buvait pas, il ne faisait rien, il souffrait, une souffrance vague, légère, écoeurante, et pas même une souffrance, un simple mal être, une douleur plane, immobile, illimitée. Ce qu'il y avait au-delà de la stalle lui était inconnu, le ciel, la nuit, le vent et l'univers. Son pouvoir d'imagination se bornait aux parois qu'il avait devant lui, son esprit butait sur elles et rebondissait pour revenir aux nébulosités de sa propre conscience.

Zahir était autant dans la réalité que dans l'imaginaire, dans cet avion en vol que dans la perception qu'il avait du monde, limitée aux confins de sa stalle, Zahir était dans les brumes d'une conscience, ou d'un rêve, inconnu, sombre, agité, fuyant et constamment en cours comme le cours même du temps, où les images étaient des instants de la pensée et les turbulences du ciel des fulgurances de la langue, et, si dans la réalité, les chevaux ne vomissent pas, ne peuvent pas vomir, leur organisme ne leur permet pas, même quand ils ont mal au coeur, même quand leur estomac est contracté et surchargé de nourriture et de liquide, il leur est physiquement impossible de vomir, les muscles circulatoires qui relient l'estomac à l'oesophage leur en empêche, Zahir, cette nuit, titubant sans force dans sa stalle, tombant à genoux dans la paille, sa pitoyable crinière plaquée sur la tête, les poils emmêlés, torsadés, enduits d'une mauvaise sueur sèche, les mâchoires molles, la langue pâteuse, mastiquant dans le vide, secrétant une salive aigre, suant, transpirant, se sentant mal, essayant de se redresser dans le box, faisant un pas de côté sur ses jambes flageollantes, et perdant de nouveau l'équilibre, à deux doigts de s'effondrer sans connaissance dans le box, retombant lentement sur ses genoux, s'affaissant, les antérieurs ployés, la poitrine oppressée, l'estomac

douloureux, distendu par les fermentations, sentant les aliments lui monter le long du ventre et refluer vers le larynx, des sueurs froides qui noyaient maintenant ses tempes et éprouvant soudain cette proximité concrète, physique, avec la mort, que l'on éprouve quand on va vomir, cette affreuse salive avant-courrière qui remonte dans la bouche et annonce l'imminence des vomissements, quand les viscères se contractent et que les aliments affluent dans la gorge et commencent à remonter dans la bouche, Zahir, reniant l'espèce, indifférent à sa nature, traître à sa condition, Zahir se mit à vomir dans la nuit à dix mille mètres d'altitude.

Le jour de la course, déjà, Zahir s'était senti mal. Devant sa nervosité inhabituelle, son entraîneur avait décidé de lui faire porter un bonnet de course, qui se découpait comme un masque noir en tissu aïrelite ajusté sur sa tête, les oreilles dégagées, des coquilles en plastique fermant son regard sur les côtés. Le pur-sang, agité, le regard obstrué, la tête et l'encolure perpétuellement en mouvement pour essayer d'élargir son champ de vision borné, défilait sous une pluie fine dans le rond de présentation de l'hippodrome de Tokyo. Une foule nombreuse se pressait autour des barrières du paddock, où les chevaux défilaient au pas dans un crachin grisâtre, des couvertures sur le dos, menés en longe par des lads en costumes. Zahir, noir, puissant, très fébrile, multipliait les incartades, faisait de brusques écarts dans l'allée, dansait un instant sur place dans des claquements de sabots impétueux, rattrapé par son lad de confiance, qui ne l'avait jamais vu dans cet état et lui caressait fermement le museau pour l'apaiser. Sur un grand panneau d'affichage, semblable aux tableaux d'arrivée électronique des aéroports, des milliers d'indications chiffrées en perpétuel changement indiquaient les fluctuations des cotes des chevaux au départ, et leurs noms mystérieux, en katakanas sibyllins, émergeaient en lettres lumineuses du brouillard pluvieux qui recouvrait l'hippodrome. C'était la première fois que Marie se rendait sur un champ de course, et, si elle ne prêtait qu'une attention distraite aux pur-sang qui défilaient dans le rond, peu intéressée à évaluer leurs aptitudes ou leurs chances pour la course, elle était fascinée par l'ambiance qui régnait autour d'elle dans le paddock à quelques minutes du départ du *Tokyo Shimbu Hai*. Elle se tenait là sur la pelouse en compagnie de Jean-Christophe de Quelquechose dans le carré réservé aux propriétaires, parmi une faune hétéroclite d'hommes en costumes et de jockeys en tenue, d'entraîneurs et de turfistes, des jumelles en bandouillère, mélange de silhouettes occidentales et japonaises, les jockeys disséminés au cœur de petits groupes, le pantalon blanc moulant et la cravache à la main, qui échangeaient quelques mots avant la course avec les propriétaires, dans un bouquet de chapeaux et de parapluies transparents, vert d'eau et bleu pastel, qui s'estompaient dans les vapeurs humides qui enveloppaient le paddock.

Marie s'ennuyait dans la brume. Elle observait les tenues des jockeys en rêvassant, leurs bigarrures et leurs couleurs, regardait pensivement autour d'elle dans le rond de

présentation en imaginant une collection de haute couture qui reprendrait les motifs géométriques des casaques, combinerait des arrangements de cercles et de losanges, de crois, d'étoiles, d'épaulettes et de brandebourgs, une pléthore de pois, de rayures, de chevrons, de bretelles, de tresses et de parements, où, sur des rouges Magenta ou de Solferino, elle oserait des manches cerise et mandarine, des toques coquelicot, des dos ventre de biche, jouant de la framboise, de la jonquille, de la paille, du maïs, du lilas, de la capucine et du chaudron, sur des bases de soies simples ou mélangés, des taffetas et des tussors, pour finir par lancer une harde de modèles sur le podium, qui galoperait, crinière au vent, dans toutes les nuances de la robe des chevaux : alezan, noir, rouan, bai, palomino, agouti, champagne et isabelle.

Marie regardait les pur-sang défilier dans la bruine, s'attardant sur leurs croupes musclées et rebondies, le crin velouté, lisse et luisant, brumisé de pluie fine. Elle demanda à Jean-Christophe de Quelquechose si, dans toutes les langues, on parlait de la robe des chevaux. Est-ce que c'était le même mot en anglais pour désigner la couleur de leur crin ? *A dress* ? Et Jean-Christophe de Quelquechose lui apprit qu'en anglais c'était *coat*, un manteau (à cause du climat : en France, les chevaux peuvent se contenter d'une robe, en Angleterre, ils ont besoin d'un manteau).

Jean-Christophe de Quelquechose et Marie étaient arrivés au *Tokyo Racecourse* en début d'après-midi. Ils avaient suivi les premières courses dans les loges réservés aux propriétaires au sommet des tribunes. Là, dans des salons privés où était dressé un buffet, de large baies vitrés panoramiques surplombaient les pistes et offraient une vue dégagée sur le champ de course. Un épais brouillard bouchait l'horizon et faisait disparaître les confins de l'hippodrome dans des lambeaux de brume hésitante et déchirée. Marie, égarée, un verre à la main, regardait les courses debout derrière la baie vitrée, suivant distraitement des yeux un peloton irréel de pur-sang qui glissaient immobiles dans le brouillard le long des haies de la ligne opposée. Jean-Christophe de Quelquechose venait parfois la chercher et ils passaient ensemble la porte-fenêtre coulissante qui donnait sur les tribunes de plein-air pour suivre l'arrivée, et, d'un coup, alors, dans l'air humide et tremblant, leur montait aux oreilles les échos de la clameur des quatre-vingt mille personnes présentes dans l'hippodrome qui encourageaient les chevaux à l'entrée de la dernière ligne droite dans une vague de hurlements et d'encouragements frénétiques qui allaient crescendo, en faisant frissonner la foule d'une vague d'agitation et de bras tendus et saccadés, le tumulte ne retombant qu'une fois la ligne d'arrivée franchie. Les propriétaires regagnaient alors leurs salons privés, s'attardaient dans les loges sur lesquelles veillait une phéthrore d'hôtesse d'accueil en uniforme qui s'inclinaient sur leur passage, et revivaient la course sur un des multiples écrans du circuit de télévision interne qui rediffusait la course en boucle.

La parade des chevaux se terminait dans le rond de présentation. Sans qu'aucun signal, ordre ou sonnerie, n'eut retentit, les jockeys prirent congé des propriétaires pour rejoindre leur monture. Ici et là, attendant le passage de leur cheval, marchant un instant à côté d'eux dans l'allée, ils montaient en selle d'un seul mouvement, souple, léger, enveloppant, et la ronde se poursuivait, les jockeys à présent en selle, toujours conduits en main par un ou deux lads en costume. Marie suivait des yeux le jockey irlandais qui montait Zahir, qui portait les couleurs de l'écurie de Ganay (casaque jaune, toque verte), les jambes libres le long du cheval, les bottes pas encore casées dans les étriers, qui était en train d'ajuster la lanière de son casque rembourré. Les chevaux avaient commencé à sortir du paddock et prenaient la direction des stalles de départ en entamant un léger galop d'échauffement sur la piste, les jockeys dressés sur les étriers, en suspension au-dessus de la selle.

Déjà, les propriétaires quittaient le paddock. Jean-Christophe de Quelquechose et Marie se pressaient dans la foule pour rejoindre le bâtiment des tribunes et regagner leurs loges. Ils entrèrent dans le vaste hall du rez-de-chaussée et traversèrent à grands pas la salle des guichets enfumée, parmi des visages durs, des blousons courts, des silhouettes affairées, dans des salissures d'humidité et de pluie, des tickets de paris

périmés traînant par terre, au milieu de barquettes usagées, de journaux de course japonais chiffonnés ouverts sur des photos pleines pages de jockeys aux couleurs délavées que barraient de grands titres à la verticale en hiraganas et en kanjis. Des centaines de parieurs faisaient encore la queue aux multiples guichets, attendant leur tour en jetant un coup d'oeil sur les écrans des moniteurs qui donnaient les dernières cotes des partants, consultant le programme et cochant le nom d'un cheval. Certains, assis par terre, déchaussés et en costume, la cravate dénouée, mangeaient un riz gluant avec des baguettes sans quitter l'écran des yeux, leurs chaussures alignées devant eux, en sirotant du thé oolong dans des petites bouteilles en plastique. Il y avait un brouhaha continu dans la salle, une odeur de pluie et de tabac humide, qui se mêlait à des relents de sauce et de soja. Jean-Christophe de Quelquechose et Marie avaient rejoint un escalier roulant qui menait au deuxième étage, puis ils prirent un autre escalator pour rejoindre le troisième niveau, poursuivis par d'incessantes annonces en japonais qui résonnaient dans les haut-parleurs de l'hippodrome. Aux étages supérieurs, les espaces étaient moins enfumés, plus lumineux, la foule était plus clairsemée dans les coursives. Un réseau de couloirs et d'escalators se répondait comme dans une galerie marchande d'aéroport, dans un dédale superposé de ponts intérieurs et de passerelles en verre, de restaurants, de cafés, et de petites boutiques qui proposaient des souvenirs hippiques. Au septième étage, un dernier escalator privé menait aux salons particuliers des officiels et des propriétaires. L'entrée, réservée, était protégée par un tourniquet métallique à trois bras sur lequel veillait deux hôtesses d'accueil en uniforme bleu et blanc. Il fallait un passe pour le franchir, et, Jean-Christophe de Quelquechose fit glisser une carte magnétique dans le tourniquet pour entrer avec Marie. Ils se laissaient monter lentement sur l'étroit escalator privé qui menait aux salons VIP de l'hippodrome, côte à côte sur les marches, jetant un coup d'oeil sur l'animation qui régnait en contrebas, quand Marie, de façon incompréhensible, m'aperçut dans la foule.

Elle ne fit aucun mouvement, n'esquissa aucun geste, elle demeurait immobile sur l'escalator, son coeur avait cessé de battre. Il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait de moi, il y avait assez peu d'Occidentaux dans l'enceinte de l'hippodrome. Elle me voyait à une vingtaine de mètres d'elle, elle avait reconnu ma silhouette, là, debout, légèrement de profil dans mon grand manteau gris noir, une barquette de tako-yaki à la main, que je mangeais avec des baguettes debout dans une allée. Les tako-yaki, fumants dans la barquette, étaient recouverts d'une couche de pelures de daikon finement rapé en minces copeaux bouclés brunâtres, que la chaleur animait et semblait rendre vivants.

L'escalator continuait de monter lentement, et Marie se laissait emporter, demeurait paralysée sur les marches, ne me quittant pas des yeux, incapable de parler, de bouger. Elle était persuadée que je l'avais aperçue maintenant, elle m'avait vu relever un instant distraitement les yeux vers l'escalier roulant, et nos regards s'étaient croisés, moi aussi je l'avais reconnue instantanément, mais je n'avais pas bouger, j'étais resté sur place, interdit, la barquette de tako-yaki à la main, qui m'encombrait, qui m'empêtrait, qui me faisait honte à présent et dont je cherchais aussitôt à me débarrasser dans une poubelle avoisinante. Nous nous regardions à vingt mètres de distance, les yeux dans les yeux, dans l'impossibilité de se parler, de se rejoindre et de s'étreindre, malgré le formidable élan secret qui nous poussait l'un vers l'autre. J'avais fait un pas en avant vers l'escalator, comme groggy, incapable de dire un mot, de lui adresser la parole à distance, et je m'étais avancé jusqu'au tourniquet avec cette dérisoire barquette de tako-yaki toujours à la main, comprenant la situation d'instinct sans même devoir m'adresser aux hôtesses, sachant très bien que je ne pourrais pas passer le tourniquet, et je continuais de regarder Marie dans les yeux, Marie qui s'éloignait de moi, à la fois immobile et en mouvement sur les marches de l'escalator, comme prisonnière d'un soudain engourdissement du réel, d'un appesantissement du monde, Marie, paralysée, incapable d'aller dans le sens contraire de la marche et de revenir vers moi, de braver les convenances pour redescendre l'escalier roulant à contresens de profil en se tenant à la rampe mobile, de lutter contre la marche inexorable de l'escalator pour revenir sur ses pas et courir me rejoindre sous les yeux effarés des hôtesses d'accueil. Marie,

qui s'éloignait, immobile, de la détresse dans les yeux, une écharpe rouge autour du cou.

Je n'aurais sans doute jamais dû me trouver là, la probabilité que je me rende aux courses à Tokyo ce jour-là était très faible (j'étais tombé par hasard le matin sur un article du *Japan Times* qui annonçait la réunion et j'avais pris au pied levé la décision de m'y rendre), et la probabilité que Marie y soit aussi, et que nous nous croisions par hasard dans la foule présente dans l'hippodrome était quasiment nulle. Nous n'aurions jamais dû être là ni l'un ni l'autre, et je me trouvais soudain en présence de Marie accompagnée d'un homme, un homme que je n'avais jamais vu, en élégant manteau de cachemire — son manteau gris noir comme un double atténué de mon propre manteau —, pas même à son bras, mais implicitement avec lui, violemment avec lui, cette infime distance qui les séparait était plus violente encore que s'ils s'étaient touchés, mais ils ne se touchaient pas, ils se frôlaient simplement de l'épaule, gardant un simple contact invisible entre eux, un minuscule écart de vide qui demeurerait entre les manches de leurs manteaux sur les marches de l'escalator, mais elle était indubitablement avec lui, et partant, elle n'était pas avec moi. Je voyais bien que je n'étais pas là, que je ne l'accompagnais pas, que c'est un autre qui l'accompagnait — peu importe qu'elle fût accompagnée ou non, c'est mon absence que la présence de cet homme révélait. Je regardais Marie, et c'était une image saisissante de mon absence que j'avais sous les yeux. Je voyais que je n'étais pas à ses côtés, et c'était comme si je me rendais soudain compte visuellement que, depuis quelques jours, j'avais disparu de la vie de Marie. Depuis que j'avais quitté le grand hôtel de Shinjuku où nous résidions ensemble depuis notre arrivée au Japon pour me rendre à Kyoto et prendre à mon retour une chambre dans un petit hôtel de Shinagawa, je n'étais plus là, j'étais absent, j'avais disparu. Marie continuait à vivre indépendamment de moi, Marie vivait en mon absence — et d'autant plus intensément, sans doute, que je pensais à elle sans arrêt en imaginant en permanence ce qu'elle était en train de faire.

Je voyais Marie s'éloigner de moi au rythme lent de l'escalator qui montait, je ne pouvais pas la retenir, je ne pouvais pas l'atteindre, j'étais bloqué au pied de l'escalator, et elle ne pouvait pas me rejoindre, elle restait immobile, elle ne m'adressait pas la parole, elle ne me faisait aucun signe, le visage perdu, triste, qui s'éloignait de moi au rythme de l'escalator qui montait. Marie, immobile, son écharpe rouge autour du cou, à côté de cet homme que je ne connaissais. Je les regardais s'éloigner avec le sentiment qu'ils étaient en train de passer de l'autre côté, dans un au-delà de l'amour et de la vie, dont les lourdes portes capitonnées qu'on devinait en haut de l'escalator s'ouvraient sur des profondeurs noires, lointaines et rougeoyantes. L'escalator montait dans la brume et les menait vers ces territoires mystérieux auxquels je n'avais pas accès, l'escalier roulant était le vecteur de leur passage, un Styx vertical — marches striées, rampe en caoutchouc noir — qui les emportait irrémédiablement au pays de l'Hadès. Marie ne bougeait pas, les yeux voilés, fixes, absents, elle se laissait emporter par l'escalator, impuissante, triste et passive, et moi ne la quittant pas des yeux, contournant l'escalator et marchant à côté d'elle pour maintenir constante la distance qui nous séparait, mais la sentant s'éloigner vers les hauteurs, continuant de la suivre des yeux pour ne pas la laisser disparaître de ma vue, sentant qu'elle était en train de m'échapper à jamais, mais ne tentant rien non plus, ne cherchant pas à passer en force l'obstacle du tourniquet pour aller l'arracher à son destin. Je croyais alors que c'était la dernière fois que je la voyais, je regardais Marie s'éloigner lentement sur l'escalator, comme si je voyais notre amour se défaire sous nos yeux, et j'avais envie de la serrer dans mes bras pour un dernier adieu. J'eus, à l'instant, la certitude que, si elle disparaissait maintenant de ma vue, si elle passait le seuil de ces lourdes portes capitonnées qui s'ouvraient sur une pénombre tamisée de néons rouges, ce serait la dernière fois que je la verrais, qu'elle mourrait. Marie, arrivée en haut, quitta l'escalator et s'engagea dans les salons privés de l'hippodrome — sans se retourner, sans un regard pour moi —, et je la vis disparaître de ma vue, mais j'ignorais alors que mon affreux pressentiment, s'il allait bien se vérifier cinq mois plus tard, ne concernerait pas Marie, mais l'homme qui l'accompagnait.

Au début de l'été, dans les semaines qui suivirent la mort de Jean-Christophe de Quelquechose, Marie se rendit à l'île d'Elbe. Son père était mort un an plus tôt, et rien n'avait bougé dans la maison de l'île d'Elbe depuis l'été dernier, elle n'y était retournée ni à Noël ni à Pâques. En revenant à la Rivercina cette année, elle avait trouvé une maison abandonnée, sombre et silencieuse, qui sentait la poussière, le bois tiède et le renfermé. Elle dut prendre des décisions douloureuses, débarrasser la chambre son père, vider son bureau et classer ses papiers. Elle avait regardé des vieilles photos dans son bureau, elle avait jeté un coup d'oeil ému sur des documents qui lui avaient appartenu, des lettres, des notes de travail, elle avait vidé la grande armoire en chêne qui sentait la naphthaline dans la chambre du premier étage, elle avait touché les pull-overs, avait enfoui son visage dans la laine pour retrouver furtivement l'odeur de son père. Elle l'avait fait avec résolution, en pleurant à peine, pratiquement à sec, les larmes allaient se mêler aux moisissures et aux acariens dans son nez, et une poussière humide mouillait ses sinus et ses narines. Ses yeux étaient rougis et picotaient comme si elle avait de l'asthme, et elle reniflait doucement, en laissant couler sur ses joues cette humeur salée, transparente et légère.

Marie avait décidé d'occuper la chambre de son père au premier étage. Elle avait ouvert les deux fenêtres pour faire un courant d'air, elle avait balayé et lavé par terre à grande eau dans la belle lumière matinale de juillet qui se reflétait sur le sol mouillé qui sentait le détergeant corrodant et parfumé. Elle avait changé les draps pour mettre une paire de vieux draps blancs repassés qu'elle aimait, en coton rêche, rustique et rugueux, elle avait entassé les affaires de son père dans des caisses et des valises qu'elle avait entreposées dans le couloir de l'étage. Elle avait apporté des tissus de Paris pour remplacer les vieux rideaux et le couvre-lit de son père, plusieurs assortiments de bleu et de vert, les couleurs de la Rivercina, la turquoise et le pastel, l'azur et le vert d'eau, l'ultramarin et l'olivier, comme autant de combinaisons possibles des armoiries apocryphes de la maison de Montalte à l'île d'Elbe (avec la salamandre comme animal héraldique, avait un jour décrété son père en lézardant au soleil de la terrasse). Marie était montée sur une chaise pour fixer les rideaux aux gros anneaux de bois le long de la tringle, elle avait commencé à ranger ses affaires dans la grande armoire en chêne, avait pris possession des lieux, et, dès la première nuit, elle avait dormi dans la chambre de son père.

Le lendemain, Marie s'était réveillée tôt, dans une pâle lumière bleue qui passait à travers les rideaux. Le jour était à peine levé, et elle était descendue pieds nus au rez-de-chaussée. Elle avait déambulé dans la maison endormie, était passé devant la bibliothèque silencieuse, et elle était sortie sur la terrasse, pieds nus dans la faible lumière de l'aube, les cuisses nues que recouvraient un large tee-shirt blanc. L'air du matin était frais, qu'elle sentait vivifiant contre son visage et ses cuisses, elle avait contourné la maison et elle s'était rendue dans le petit jardin qu'elle n'avait pas encore eu le temps de visiter. C'était le petit jardin de son père, protégée par une grille rouillée peinte en bleue, qui grinça quand elle la poussa pour entrer. Le jardin, baigné d'une douce lumière encore grise, était envahi d'épineux et de lianes enchevêtrés qui recouvraient la végétation comme un camouflage superficiel et sauvage. Deux vieux transats en bois étaient pliés par terre contre le mur, et le chèvrefeuille montait le long de la façade en s'accrochant aux anfractuosités des pierres irrégulières. Dans les pots en terre cuite où son père cultivait des plantes aromatiques, le thym, la sauge et le romarin, ne subsistait qu'une croûte de terre grisâtre, desséchée et lézardée, seul un pied de basilic, comme échappé des pots, avait survécu, en pleine terre, parmi des ronces et de jeunes pousses de palmiers vivaces qui jetaient ici et là de petites gerbes végétales vertes et drues aux angles du jardin. Il ne restait rien des plants de tomates de son père — les dernières tomates de son père qu'elle avait mangées l'année dernière en pleurant seule

dans la cuisine —, seulement quelques tuteurs étiques, tordus, fichés en ligne irrégulière. Marie s'approcha de la muraillette, s'agenouilla dans la terre et reconnut là, entortillé à une tige de roseau sec qui servait d'échalas, un petit bout de ficelle élimée et bleuâtre décomposée par la pluie dont son père se servait pour attacher les plants de tomate qu'elle avait déjà remarqué l'année dernière. Elle défit délicatement le noeud qui retenait le fragment de ficelle effilé au tuteur, le regarda un instant et le noua avec émotion autour de son poignet.

Marie était retournée faire sa toilette et s'habiller dans la maison, elle s'était préparé un thé, qu'elle avait bu debout dans un grand bol sur la terrasse, puis elle avait été inspecter la remise à la recherche d'outils. Elle fit son choix dans le désordre des étagères du débarras, déplaça une brouette et revint au jardin avec une pioche et un râteau, un sécateur aux poignées jaunes qui dépassait comme un peigne de la poche arrière de son pantalon. Elle s'était mise au travail dans le jardin, elle avait sectionné les lianes, avait taillé dans les ronces à grands coup de râteau. Elle portait un vieux chapeau de paille de son père, un jeans, une chemise blanche et des tongs à la con avec une marguerite qui s'épanouissait à la commissure des gros orteils. A l'emplacement des anciens plants de tomates de son père, elle avait nettoyé la terre à la main, avait déraciné les mauvaises herbes, arraché les cardères à foulons et les chardons, elle avait redressé une clôture affaissée. Elle s'était hissée sur la pointe des pieds et avait dévié de longues lianes de chèvrefeuille en prenant soin de ne pas briser les sarments, qu'elle avait détournées de la façade pour les faire grimper le long d'un treillage d'espaliers en bois verts. Puis, elle avait arrosé, pensive, progressant lentement le long de la clôture en traînant derrière elle le tuyau jaune entortillé qui rampait dans son sillage comme un serpent domestiqué. Puis, elle allait éteindre le robinet dissimulé sous une dalle de pierre du jardin. L'enclos à chevaux, en contrebas de la propriété, était abandonné, Marie avait passé la barrière et descendait des terrasses autrefois cultivées et maintenant délaissées, le sol était bosselé, rocailleux, accidenté, où l'herbe avait poussé par touffes irrégulières entre des pans de murets écroulés et en ruines. Elle avait marché une centaine de mètres jusqu'à un promontoire naturel, où elle s'était arrêtée en face de la mer, qui s'étendait en contrebas, bleue, plane, immobile, que mouvait à peine une houle imperceptible qui la ridait par moments de frissonnements indécélables. Le ciel rejoignait la mer à l'horizon, et les deux bleus se fondaient l'un dans l'autre, le bleu plus soutenu de la mer et celui, plus pâle, comme mouillé de blanc, du ciel légèrement brumeux. Il n'y avait pas un bruit autour de Marie, le silence de la nature, quelques imperceptibles gazouillis d'oiseaux, un vol de papillon, une brise infime qui infléchissait avec langueur les herbes hautes de la propriété.

L'année dernière, Marie avait pris deux décisions avant de quitter la Rivercina, la première était de revendre la voiture neuve de son père, le gros pick-up gris métallisé, qu'il avait acheté quelques mois avant sa mort, et de garder plutôt l'ancienne voiture, la vieille camionnette break à plateau découvert, à jamais débâchée et poussiéreuse, avec son immatriculation à demi effacée, attendrissante, hiéroglyphique (lettres oranges, et chiffres blancs illisibles sur fond noir), qui commençait encore par le Li antédiluvien de Livourne, une antiquité dont elle pouvait peut-être encore payer l'assurance en lires, avec un vieux carnet de chèques de la Cassa dei Risorgimento. La seconde était de laisser les trois chevaux de son père en pension au club hippique de La Guardia qui se trouvait à quelques kilomètres de la Rivercina. Déjà du vivant de son père, c'était Peppino, le responsable du club hippique (un voisin et ami, à qui le père de Marie donnait affectueusement du *Zio*), qui se chargeait des soins vétérinaires à apporter aux chevaux, passant au moins une fois par mois à la Rivercina pour inspecter leur pelage et s'assurer qu'il n'y avait ni desquamation ni dépilation, examiner l'intérieur de leurs oreilles de son oeil éclairé, pour contrôler qu'ils n'avaient pas de parasites, de tiques ou de teignes, leur ouvrant la bouche dans l'enclos pour vérifier leur denture et leur râpant lui-même les surdents le cas échéant, le vieux Maurizio se contentant de veiller à ce que les chevaux aient toujours à boire et le père de Marie leur portant à l'occasion un seau d'avoine pour améliorer leur ordinaire. Il entrait dans l'enclos avec son seau en s'adressant aux chevaux en italien (*ciao, ragazzi*, leur disait-il, et il leur claquait

affectueusement l'encolure du plat de la main dans des ébrouements de crinière qui faisaient s'envoler des essaims de mouches dans l'enclos).

Marie s'était prise d'affection pour Nocciola, une jument aux grands yeux doux, à l'encolure lisse et soyeuse couleur noisette, qu'elle avait montée pour la première fois l'année dernière le jour de l'enterrement de son père, quand elle avait escorté le corbillard à cheval sur les routes de l'île d'Elbe pour accompagner le cercueil au cimetière. Cette année, elle avait retrouvé Nocciola au club hippique au début du mois de juillet, et elle avait eu envie de la monter. Elle la montait au pas, tournant lentement dans le manège, hiératique sur sa selle dans sa chemise blanche et son pantalon de cheval, sous la surveillance passive de la fille de Peppino, une adolescente morose assise à califourchon sur la barrière, un *telefonino* à l'oreille, qui parlait d'une voix traînante en faisant à l'occasion des gestes excédés de sa main recourbée. Le club hippique était constitué d'un ensemble épars de maisonnettes en pierre qui s'étendait dans une sorte de clairière qui s'ouvrait au fond d'une piste poussiéreuse, avec une bâtisse de pierre pour la réception et l'accueil, une remise pour les selles, les harnachements, les étriers, des cabanons pour stocker le fourrage, et des écuries sommaires, le toit en tôle et la structure en bois, renforcée de planches cloutées, où les chevaux passaient la nuit à l'abri. Les portes étaient à claire-voie, et, quand les chevaux s'y trouvaient, on apercevait de l'extérieur leurs crinières sombres qui se mouvaient dans la pénombre et leurs pattes immobiles dans le box, comme si le bas et le haut appartenaient à deux animaux distincts. Le manège était à la fois clos par de jolies barrières blanches, et complètement ouvert sur la nature environnante, le regard, quand on était à cheval, s'élevait par-delà les bosquets de chênes verts et d'oliviers sauvages et montait jusqu'au sommet pelé de la colline, où la végétation avait été mangée par le vent et les incendies successifs. Très vite, Marie n'avait plus eu besoin de personne pour monter Nocciola, elle sellait la jument elle-même en arrivant au club hippique et la menait au manège, montait en selle et faisait un tour de l'enclos au pas, puis, frappant résolument les flancs de la jument, elle la mettait au trot, et, au bout d'une semaine, au galop. Elle galopait dans la poussière, faisant et refaisant le tour du manège librement, le galop ayant sur elle l'effet inattendu de la faire à la fois rire et pousser de hauts cris de protestation enchantée. Emportée par le cheval au galop, elle ne pouvait se retenir de rire, dépossédée de tout pouvoir de contrôle sur la jument, ne pouvant ni l'arrêter ni cesser de rire, secouée sur la selle, elle riait aux éclats, chahutée, s'accrochant à la bride, manquant tomber de cheval de rire, se remettant d'aplomb et s'agrippant au pommeau en s'abandonnant tout entière, insouciante et heureuse, à ce rire exponentiel affolé et ravi dont les modulations aiguës et suraiguës allaient se dissiper dans les tourbillons de poussière ocre et sableuse que la jument laissait dans son sillage.

Au retour du club hippique, Marie passait voir Maurizio dans la ferme qu'il occupait en contrebas de la propriété. Elle avait trouvé Maurizio vieilli cette année quand il était venu l'accueillir, avec son sourire affectueux, ses jambes maigres qui flottaient dans un pantalon de coutil bleu trop large (il est vrai que cela faisait déjà plusieurs années qu'il avait plus de quatre-vingt ans), et elle revenait de chez lui avec un panier d'osier plein de tomates fraîches, d'oignons, d'aubergines et de basilic. Elle déjeunait seule d'une salade et d'un fruit sur la terrasse ombrée de la maison, allait parfois manger un plat de pâtes dans un petit restaurant de Casa Ronciglione. Avant le dîner, elle repassait plus d'une heure au jardin, elle avait racheté des plants de tomates, des sachets de graines pour faire des semis, et, dans les pots en terre cuite, pointaient de nouveau de jeunes pousses de basilic et de roquette, qui parsemaient d'un tapis vert et tendre de végétation naissante la surface noire et humide du terreau. Marie s'était confectionné une minuscule cabanne en planches et en canisses, un abri pour ranger ses outils. Le soir, elle montait dans la chambre de son père, avec un bouquet de fleurs du maquis qu'elle avait composé dans la cuisine avec le raffinement inné dont elle avait toujours fait preuve pour assembler les couleurs et les tissus — sans forcer la nouveauté, sans chercher la création, hésitant même, en ouvrant le placard, entre un broc en émail et la vieille carafe à eau finalement retenue —, un seul geste, simple, naturel, pour réunir dans la carafe l'évidence et l'impossible (la simplicité du grand art), trois brins de fenouils sauvages

cueillis sur le bord de la route, deux branches de jeunes eucalyptus détachées d'un arbre du jardin, et un sarment de bougainvilliers aux sublimes fleurs pourpres cardinalices à trois bractées qu'elle avait volé en hommage à son père à la terrasse d'une propriété du bord de mer. Elle déposait le bouquet sur le marbre veiné d'un meuble de la chambre et se déshabillait pour la nuit, passait un de ces vieux tee-shirt dont elle avait le secret, blanc ou pêche, ou grisouille (sans forme, douillet, tiède et odoriférant, pour lesquels elle éprouvait une vague tendresse complice et sentimentale). Elle fermait avec soin les jolis rideaux bleus et verts de la chambre de son père devenue la sienne, et, allumant sur la table de nuit la nouvelle lampe Tolomeo trouvée dans un magasin de design de Portoferraio, elle se couchait dans le grand lit de son père et lisait, avant de s'endormir, quelques lignes de Borges qu'elle suçait délicieusement en pensées comme de somptueux caramels mous.

Le matin, Marie se lavait parfois les cheveux dans le petit jardin en rentrant de la plage, debout contre le grillage, en maillot de bain noir une pièce, les pieds dans la terre ou hissés sur un caillebotis bleu, les cheveux moussant d'une écume de shampooing blanc aux exhalaisons de vanille qu'elle lissait du bout des doigts sous le jet d'eau tiède du tuyau d'arrosage. Elle se penchait pour refermer le robinet et s'enroulait les cheveux dans une grande serviette blanche, après les avoir longuement égoutter une dernière fois la nuque baissée vers le sol, et regagnait la maison, ses tongs presque aux pieds, seulement à demi enfilées, qui glissaient sur le sol en raclant les dalles. Elle descendait l'une après l'autre les bretelles de son maillot de bain, faisait glisser le maillot le long de ses hanches et de ses cuisses, et l'abandonnait là en plan sur le sol de la cuisine, montait les escaliers toute nue, enturbannée de blanc, ses tongs aux pieds, des marguerites entre les orteils, le corps emperlé de gouttelettes qui brillaient au soleil et dégoulaient dans son sillage sur les marches.

Un matin de la fin du mois d'août, après s'être lavé les cheveux de bonne heure dans le petit jardin, Marie s'était rasé les jambes sous la douche, elle avait fait glisser avec soin un petit rasoir jetable le long de l'échancrure de son maillot. Elle s'était habillée et coiffée avec soin dans sa chambre, elle s'était passé un dernier trait de rouge à lèvres devant le miroir avant de sortir, qu'elle avait aussitôt tamisé en appuyant délicatement sa bouche sur le versant moelleux d'un rouleau de papier hygiénique fleuri de roses pâles qu'elle avait reposé sur le marbre du meuble en laissant sur le rouleau l'empreinte rouge de ses lèvres en forme de baiser. Elle s'examina un instant en pied dans le miroir de la grande armoire en chêne à double battant de la chambre ensoleillée. Elle n'avait pas l'habitude de se voir dans ce miroir, c'était plutôt le miroir de son père, c'est lui qui s'en était servi quotidiennement pendant près de vingt ans, et, approchant lentement son visage de l'armoire, elle surprit alors une fugitive ressemblance physique entre elle et son père, comme si le miroir, ayant imprimé jour après jour l'image de son père, avait gardé en mémoire comme une image dormante de son père que la présence de Marie dans la chambre avait suffi à réactiver en faisant réapparaître son père dans le miroir, non pas vivant, en pied, à côté d'elle, mais en superposition sur elle. Elle mesura alors, en se regardant dans la glace et en voyant son père apparaître en filigrane, à quel point son père s'était perpétué en elle, en lui transmettant, non seulement ses biens, la maison de l'île d'Elbe et maintenant sa chambre, mais son caractère et son allure, et jusqu'aux traits de son visage.

Marie avait quitté la propriété dans la vieille camionnette break débâchée de son père pour se rendre à Portoferraio, et elle roulait tranquillement sur les routes en lacets de l'île d'Elbe, la mer bleu, immobile, en contrebas, un air chaud entrant dans la voiture par les fenêtres ouvertes. A quelques kilomètres de Portoferraio, Marie avait bifurqué sur la gauche vers une petite route qui montait en serpentant à flanc de colline vers les hauteurs. Elle avait passé une bergerie abandonnée, avait roulé encore quelques kilomètres jusqu'à un hameau où, dans un tournant escarpé, se dressait le mur d'enceinte du cimetière où était enterré son père. Elle avait garé la voiture sur le bas-côté, et avait continué à pied, en cueillant des fleurs au passage sur le bord de la route, des mauves,

de la bourrache. Elle avait poussé la grille du cimetière et avait traversé une allée de gravillons mal entretenue où avaient poussé des touffes éparses d'herbes interstitielles qui s'épanouissaient entre les tombes. Elle avait contourné un grand caveau de marbre noir et s'était arrêtée devant la tombe de son père. Là, elle s'était recueillie, debout, immobile dans le silence, peinant à se représenter que ce qui fut son père se trouvait davantage sous la pierre de cette tombe que dans son esprit, où il n'avait jamais cessé de vivre, ses quelques pauvres fleurs pitoyables à la main, disgracieuses, mal assorties, attendrissantes. Elle avait déposé le bouquet sur la pierre grisâtre de la tombe de son père, et elle était repartie sans se retourner, elle était remontée dans la vieille camionnette break débâchée et elle avait démarré aussitôt, les yeux dans le vague.

Marie roulait en direction de Portoferraio sans penser à rien. Elle était entrée dans la ville et avait roulé à vive allure jusqu'au port dans la vieille camionnette break débâchée qui tressautait dans les ornières et les dénivelés de la route, le pare-brise brumeux, que voilait une épaisse couche de poussière mouchetée de fientes séchées et de gouttes de résine transparentes, durcies, incrustées dans le verre, qui avaient coulé du pin sous lequel elle avait passé l'hiver. Marie avait suivi les quais déserts du port au ralenti et s'était arrêtée au bord de l'eau, elle avait laissé la voiture là en plan au bout du quai, non loin du petit édifice des bureaux de la capitainerie. Elle était descendue de la camionnette et s'était éloignée en rembarant d'un geste désinvolte et agacé de la main un officiel du port qui lui faisait une remarque. Elle avait passé une barrière et avait traversé la rue pour aller prendre un expresso au comptoir d'un des nombreux cafés ouverts sur l'esplanade qui faisait face au port. Elle buvait tranquillement son café, il était presque midi, elle était en beauté, elle portait un pantalon blanc et chemisier rose, et elle guettait le mouvement des navires dans le port. Au bout d'une vingtaine de minutes, le bateau en provenance de Piombino avait fait son entrée dans le port, et j'étais là, sur le navire, debout sur le pont à observer les dernières manoeuvres d'accostage.

C'était la première fois que je revenais à l'île d'Elbe depuis l'été dernier, j'y revenais presque un an jour pour après la mort du père de Marie, et j'avais voyagé dans le même bateau de la Toremar qui relie Piombino à Portoferraio qu'un an plus tôt, quand j'étais rentré de Chine pour venir assister aux obsèques de son père. Dès le départ du navire à Piombino, j'avais été me réfugier dans un des salons couverts de l'entrepont inférieur déserté des autres passagers, et j'avais rêvassé dans l'ombre lourde et chaude d'un robuste siège aux accoudoirs métalliques, tirant comme l'année dernière le petit rideau bleu fripé contre le hublot pour m'isoler dans la pénombre. Je m'étais assoupi, bercé par les ronronnements du moteur, et j'avais laissé les rêveries émerger à ma conscience, laissant progressivement revenir à moi les événements troublants de la nuit caniculaire où Jean-Christophe de Quelquechose était mort à Paris en juin dernier, sans chercher à reconstituer précisément les événements de la nuit ou à me rappeler de son déroulement exact par un effort délibéré de la mémoire. J'en revivais simplement des bribes en pensées dans mon demi-sommeil, laissant affleurer quelques conjectures à ma conscience — hypothèses et images —, en faisant appel à des zones différentes de mon cerveau, selon que j'avais recours à la déduction et au raisonnement pour élaborer des hypothèses, ou que, pour invoquer des images, j'en appelais à la vision, au rêve et à la mémoire.

Aux quelques éléments avérés et vérifiables de cette nuit de juin caniculaire, j'ajoutais de pures fantaisies tirés de souvenirs de ma vie récente ou d'un passé plus lointain, que j'intégrais librement aux événements de la nuit, combinant dans mon demi-sommeil des faits imaginaires à des lieux véritables, peuplant de souvenirs anciens l'appartement de la rue de La Vrillière où j'avais vécu avec Marie pendant plus de cinq ans, et dans lequel je pouvais encore me déplacer mentalement à loisir, entrer et sortir des pièces, ouvrir la fenêtre et découvrir une vue nocturne des murs d'enceinte de la Banque de France baignant dans la lumière jaune d'un réverbère parisien, alors que je me trouvais calé dans le fauteuil d'un navire silencieux qui croisait sur une mer d'huile entre la côte italienne et les rivages de l'île d'Elbe.

Je savais qu'il y avait une réalité objective des faits, telle que la vie s'était déroulée dans la nuit du 20 au 21 juin, mais que cette réalité me resterait toujours étrangère, je pourrais seulement tourner autour, l'aborder sous différents angles, la contourner et revenir à l'assaut, mais je buterais toujours dessus, comme si cette réalité de ce qui avait été la vie même m'était par essence inatteignable, enfouie dans la gangue à jamais impénétrable de son passé révolu. J'aurais beau la reconstruire en images mentales qui auraient la précision diabolique du rêve, j'aurais beau l'ensevelir de mots maniaques qui auraient une puissance d'évocation hallucinante, je savais que je n'atteindrais jamais ce qui avait été la vie même, mais il m'apparut que je pouvais peut-être essayer de construire à ses côtés une autre réalité, qui serait comme l'ombre portée de cette réalité qui avait été la vie même, s'en inspirerait et la transcenderait, pour atteindre une vérité nouvelle, qui ne se soucierait ni de vraisemblance ni de véracité, et ne viserait qu'à la quintessence du réel, sa moelle sensible, vivante et visuelle, une vérité proche du rêve, de l'invention et du mensonge, la vérité idéale.

Vers la fin de la traversée, tandis que le navire commençait à s'approcher des rivages de l'île d'Elbe, mes pensées avaient glissé vers une autre nuit d'orage, dont Marie m'avait fait le récit, la nuit de son retour mouvementé en avion du Japon. Je n'avais pas été présent cette nuit-là, mais je voyais les événements se dérouler à l'identique derrière mes yeux fermés, avec les principaux protagonistes qui se matérialisaient et s'incarnaient physiquement dans ma conscience, sans nom et sans visage, ce n'était ni des inventions ni des chimères, mais des personnes réelles qui avaient vécu dans la réalité ce que je les voyais vivre dans mon esprit. bercé par le bruit hypnotique des moteurs du bateau, ils évoluaient en silence dans mon esprit, et, même si j'étais moi-même absent des scènes qui se déroulaient derrière mes yeux fermés, si je n'en étais pas partie prenante, même si je n'apparaissais pas physiquement parmi les autres figures, je me savais intimement présent, non seulement en tant que source unique de l'invocation et regard extérieur, mais au sein même de chacun des personnages, avec qui des liens secrets m'unissaient, des liens enfouis, privés, invouables — car j'étais autant moi-même que chacun d'eux. Même si je demeurais éveillé sur mon siège, c'était le mystère irréductible du rêve qui était en train d'agir et de jouer en moi, qui permet à la conscience endormie de construire des images extraordinairement élaborées et codées qui s'agencent dans une succession de séquences apparemment disposées au hasard, avec des ellipses vertigineuses, des lieux qui s'évanouissent et plusieurs personnages de notre vie qui fusionnent, se superposent et se transforment, et qui, malgré cette incohérence radicale, parvient à raviver en nous des souvenirs, des désirs et de la peur, et à susciter, comme rarement dans la vie même, avec une telle intensité, la terreur et l'amour.

La connaissance très imparfaite que j'avais du déroulement de la nuit du retour de Marie du Japon, les nombreuses zones d'ombre qui demeuraient dans ma connaissance des événements, ne me handicapaient nullement, au contraire, ils m'obligeaient à un plus grand effort d'imagination pour les recréer mentalement, alors que si je les avais vraiment vécus, je m'en serais simplement souvenu. Je n'avais pas été présent cette nuit-là, mais j'avais accompagné mentalement Marie à l'aéroport et je m'étais projeté en pensées dans le ciel à dix mille mètres d'altitude, avec la même intensité émotionnelle que si j'avais été là, comme dans une représentation qui serait advenue sans moi, non pas de laquelle j'aurais été absent, mais à laquelle seuls mes sens exacerbés auraient participé, comme dans les rêves, où chaque figure n'est qu'une émanation de soi-même, recrée à travers le prisme de notre subjectivité, irradiée de notre sensibilité, de notre intelligence et de nos fantasmes — il n'y a jamais de troisième personne dans les rêves, on peut songer à *L'Île des Anamorphoses*, cette nouvelle où un écrivain borgésien invente la troisième personne en littérature, et, où, au terme d'un long processus de dépérissement solipsiste, déprimé et vaincu, il finit par renoncer à son invention et se remet à écrire à la première personne.

Je fus un des premiers à pouvoir quitter le navire quand le bateau accosta à Portoferraio. Marie m'attendait sur le quai, elle me regardait descendre la passerelle avec

mon sac de voyage, immobile, avec quelque chose de grave, de beau et de voilé dans le regard. Je la rejoignis sur le quai, nous étions face à face, indécis, émus, embarrassés, ne sachant que nous dire et si nous devions nous embrasser, et je m'étais contenté de lui effleurer affectueusement l'épaule en silence, laissant glisser, s'effondrer, ma main sur son bras nu, premier effleurement de nos peaux depuis deux mois. C'était Marie qui m'avait proposé de la rejoindre à l'île d'Elbe, mais cela n'impliquait sans doute aucune modification de notre relation. Nous étions toujours séparés, mais la situation était nouvelle, inédite, ambiguë, nous étions de nouveau ensemble et nous n'étions plus ensemble. Nos rapports avaient à être redéfinis, reconstruits, réinventés, et, si l'amour avait été présent dès la seconde où nous nous étions revus, dès le premier regard que nous avons échangé, nos corps — mes bras, mes mains que j'avais sentis aimantés vers elle — s'étaient bien gardés de confirmer l'aveu implicite que nos yeux avaient laissé échapper.

En arrivant à la Rivercina, j'étais pâle et sans force. J'avais été malade dans la voiture, je m'étais senti barbouillé dès que la route avait commencé à tourner, et Marie avait dû s'arrêter sur un promontoire qui surplombait la mer, où j'avais repris ma respiration, les mains sur les genoux, le regard fixe, le front en sueur (quel séducteur, j'avais dû lui manquer), tandis que Marie était partie cueillir du fenouil dans la nature en obéissant à la nécessité impérieuse d'un instinct, le même type d'impulsion qui pousse les chevaux à se mettre immédiatement à brouter quand on s'arrête au bord de la route. Elle était descendue de quelques mètres dans le maquis et cheminait avec insouciance à flanc de colline en composant son bouquet, croquant au passage une tige de fenouil sauvage entre ses lèvres. Je l'avais dans mon champ de vision, et j'imaginai avec délices la saveur fraîche que devait avoir le fenouil entre ses lèvres. Le front en sueur, j'essayais de vomir sur le promontoire, laissant échapper de longs filets de salive élastique et transparente qui tombaient de ma bouche et se déposaient dans le gravier poussiéreux. Je me sentais d'autant plus gauche et démuné, que je me rendais compte que je n'avais pas trouvé ma place auprès de Marie depuis mon arrivée, n'étant plus exactement celui que j'avais été pour elle pendant sept ans — son amour —, et ne voulant être rien d'autre. Mais, puisque Marie ne m'accordait pas d'emblée ce statut d'amoureux auquel j'aspirais, sans pour autant me signifier qu'elle me le refusait — nous étions dans la plus parfaite ambiguïté sentimentale —, il me fallait au moins faire bonne figure, et quand elle me rejoignit pour venir aux nouvelles, malgré mon teint pâle et ma poitrine fragile, je fis l'effort d'esquisser un sourire, avec la timidité conquérante qui me caractérise.

Aussi curieux que cela puisse paraître, je plaisais à Marie, je lui avais toujours plu. D'ailleurs, je m'étais aperçu que je plaisais, non pas aux femmes en général (et pas davantage aux hommes d'ailleurs, qui ne voyaient pas très bien ce que les femmes me trouvaient), mais à chaque femme en particulier, chacune croyant être la seule, par sa perspicacité singulière, son regard pénétrant, son intuition et sa clairvoyance féminines, à repérer en moi des qualités qu'elles imaginaient être les seules à pouvoir détecter tant il semblait évident que je ne payais pas de mine. Chacune était en fait persuadée que ces qualités secrètes et invisibles qu'elles avaient décelées en moi échappaient à tout autre qu'elle-même, alors qu'elles étaient en réalité très nombreuses à être ainsi les seules à apprécier mes qualités dissimulées et à tomber sous le charme (mon charme, qui, il est vrai, à force de finesse, de nuances et de subtilités, avait fini par devenir de plus en plus au terne — en quoi il se mariait assez bien avec mon humour éteint). Un soir, à l'île d'Elbe, à la fin d'un dîner sur la terrasse, après m'avoir longuement considéré dans la lumière vacillante d'une bougie, Marie m'avait dit : "En fait, tu es très beau, mais ça ne se voit pas"

Les premières années, quand nous venions à la Rivercina, son père nous faisait dormir dans la chambre de Marie au rez-de-chaussée, puis nous avons occupé la petite maison qu'il avait retapée pour elle en contrebas de la propriété, et j'étais curieux de savoir où Marie me logerait cette année. Lorsque nous entrâmes dans la maison, je remarquai tout de suite la présence troublante et sensuelle de son maillot de bain noir

affaissé et humide sur le carrelage de la cuisine. Marie me précédait dans la maison, je marchais derrière elle sur le parquet grinçant, nous traversions des pièces sombres et encaustiquées, passâmes devant le bureau de son père qui avait été entièrement vidé, les volets étaient fermés, j'aperçus furtivement à travers la porte ouverte un amas de caisses en carton empilées dans l'ombre sur la table de travail. Marie m'avait guidé ainsi naturellement jusqu'à sa chambre. Le grand lit était fait, imposant, qui occupait les trois-quarts de la pièce, et je pensais encore à ce moment-là, un peu surpris mais m'en réjouissant, et en éprouvant même une sorte de soulagement, que Marie me proposait de partager sa chambre. Je posai mon sac de voyage sur le lit. Il n'y avait ni vêtement ni valise dans la pièce, ce qui me parut étrange (et aurait peut-être dû me mettre la puce à l'oreille), pas de serviettes de bain en boule froissées sur le sol, de tiroirs laissés ouverts débordant de vêtements, de sèche-cheveux abandonné par terre encore branché à la prise de courant. Non, la chambre était parfaitement en ordre, les rideaux ouverts, soigneusement attachés par un noeud aux deux extrémités de la fenêtre, deux serviettes éponge étaient pliées sur la chaise, comme dans une chambre d'ami, et je fus incapable de mettre le doigt sur ce qui n'allait pas dans la chambre (l'absence du désordre de Marie, qui, pourtant, sautait aux yeux), avant que Marie ne me dise qu'elle ne dormait plus ici, qu'elle s'était installée à l'étage dans la chambre de son père.

En fin d'après midi, nous avons repris la voiture pour aller nous baigner dans une petite crique que nous connaissions. Il n'y avait pas de plage dans les parages de la Rivercina, dans cette région sauvage du nord-est de l'île, où culminait un Monte Strega et où une crique avait été baptisée Cala dell'Inferno. La végétation était sèche et terreuse en cette fin de mois d'août, des éboulis de pierres et des cailloux épars parsemaient la terre poussiéreuse du mauvais chemin escarpé bordé de touffes grisâtres d'arbustes desséchés que nous descendions parmi les asphodèles et le genêt. La crique, qu'on devinait en contrebas, s'étendait dans le silence de l'après-midi, un silence immobile de soleil et de vibrations d'insectes. Un infime clapotement agitait la mer, immobile, transparente, et trois sortes de bleu se mêlaient à sa surface, du plus cristallin, des eaux limpides en bordure du rivage, au plus soutenu, des zones foncées irrégulières qui s'insinuaient dans la mer comme des veines dans le marbre, des traînées sirupeuses de bleu intense, qui témoignaient de la présence de fonds marins rocheux.

Marie, en maillot de bain noir, se promenait au bord de l'eau. Elle avait ramassé une pierre et se penchait pour décoller quelques arapèdes collés aux rochers, qu'elle portait à sa bouche et mangeait crues, en continuant à se promener sur le rivage, suçant la coquille vide et la rejetant au loin dans la mer d'un geste nonchalant et arrondi du bras. Elle récoltait des bigorneaux dans les anfractuosités déchiquetées des rochers, qu'elle ne mangeait pas tout de suite, les gardant dans la conque ouverte de sa main. Elle continuait, pensive, s'accroupissait en face d'un rocher à demi immergé couvert d'algues, de mousse et de lichens verdâtres, de concrétions de coquilles de balanes crénelées, et, avec ses mains, les doigts recourbés, en s'aidant d'une pierre effilée, détachait quelques moules, noires, minuscules, où quelques filaments tressés brunâtres et coriaces restaient fixés à la coquille hermétiquement fermée. Elle revenait vers moi et déposait son butin à mes pieds, ouvrant ses mains et laissant glisser au ralenti une cascabelle de moules et de bigorneaux mouillés qui s'entrechoquaient le long de mes orteils, qui essayaient vainement de les esquiver en pianotant dans le vide. Puis, posant une main sur le rocher et survolant mon corps pour s'emparer de mon tee-shirt et de quelques chaussures, elle érigea un vague enclos pour empêcher les coquillages de s'enfuir, une réserve naturelle, un vivier de *vongole* apocryphes qui agrémenteraient nos spaghetti.

Marie était retournée sur le rivage. Debout, rêveuse, les pieds dans l'eau et les mains sur les hanches, elle observait une anémone de mer, qui flottait mollement à ses pieds entre deux eaux, à peine submergée, ses tentacules déployés qui se laissaient onduler dans le ressac comme les prolongements d'une chevelure flottante et transparente. Puis, Marie était entrée résolument dans l'eau, les deux bras écartés, se grandissant

pour ne pas laisser le fil des flots atteindre ses aisselles et poussant de brefs cris de protestation qui allaient crescendo pour souligner la différence thermique entre son corps et la mer, avant de se laisser tomber joyeusement en arrière dans l'eau et de se mouiller les cheveux sur place, sans encore nager. Elle barbota ainsi quelque temps, et me demanda de lui apporter son masque. Je la rejoignis dans l'eau, et Marie se mit à rincer son masque à côté de moi, elle crachait dedans consciencieusement et le repassait sous l'eau pour nettoyer la vitre. Elle l'ajusta autour de ses yeux et mit la tête sous l'eau pour jeter un coup d'oeil sur les fonds marins. Il y a plein d'oursins, me dit-elle, enjouée, d'une voix nasale, pincée par le masque, et, partant dans la mer à la brasse, elle se fit soudain basculer entièrement à la verticale dans l'eau, ses jambes s'agitant un instant anarchiquement dans le vide avant de s'enfouir avec élégance dans les ondes. Elle avait complètement disparu sous l'eau, seule un bouillonnement silencieux de petites bulles témoignait encore de sa présence sous-marine affairée dans les parages. N'ayant pas d'ustensile, petit couteau ou fourchette, elle devait avoir du mal à détacher les oursins des surfaces rocheuses où ils étaient fixés et mit beaucoup de temps avant de réparaître, émergeant d'un coup, hors d'haleine et me cherchant des yeux, le masque de travers, soufflant de l'eau par le tuba, tel un jet d'eau vertical de baleine, avec, dans les mains, trois beaux oursins mauves dégoulinant, les piquants encore mobiles recouverts de minuscules particules minérales ou végétales, des fragments d'algue et de petits cailloux, des débris de pierres colorées, des brisures de coquillage. Elle regagna aussitôt le rivage à pied, marchant dans l'eau en se déhanchant contre l'onde, poussant la mer à la force de ses cuisses, et, s'emparant d'une grosse pierre, elle ouvrit les trois oursins sur les rochers, sommairement, brisant les tests globuleux à coup de pierre, l'un après l'autre, allongea le bras au loin en direction de la mer pour retourner les coquilles au-dessus de l'eau et les secouer énergiquement pour se débarrasser des déchets. Elle détacha les lamelles orangées avec le revers de son doigt et les dégusta d'abord elle-même avec cet imperceptible mouvement de vrille de l'index pour le porter à sa bouche, m'en proposa quand je vins la rejoindre sur les rochers, me donnant la becquée, j'ouvrais la bouche et je les mangeais avec délices, assis à côté d'elle les jambes allongées au soleil, en me régaland autant de son doigt, mouillé, iodé et légèrement salé, que des fraîches et délicieuses lamelles d'oursin couleur corail qui fondaient dans ma bouche.

Nous étions partis nager. La mer était immobile, transparente et limpide, que nos brasses silencieuses troublaient à peine. Nous écartions lentement les bras dans des scintillements argentés de soleil qui se dispersaient devant nous à la surface de l'eau. Marie s'éloignait parfois vers le large de son très beau mouvement de crawl, lent, régulier, décomposé, les bras montant vers le ciel et plongeant dans la mer avec comme un léger contretemps, puis elle revenait vers moi et restait un instant en suspension à ma hauteur, comme en apesanteur dans l'eau, nous nous frôlions des jambes dans la mer sans prendre garde, je lui avais caressé négligemment l'épaule en détachant tendrement quelques algues qui étaient restées collées à ses cheveux. Je sentais qu'une complicité ancienne était en train de renaître entre nous, rien n'était explicitement formulé, mais, plus d'une fois, nos mains s'étaient effleurées, nos regards radieux s'étaient croisés dans l'eau, s'étaient unis et enlacés, elle s'approchait et s'éloignait de moi, elle riait et elle disparaissait sous l'eau, elle était insaisissable. Elle s'était de nouveau éloignée, et je faisais la planche en l'attendant, battant doucement les pieds devant moi dans l'eau, et je me sentais envahi par un curieux mélange de timidité qui ne me déplaisait pas, et d'émotion très douce. J'avais envie de prendre la main de Marie dans l'eau, de serrer mon corps contre le sien dans la mer. Elle revint vers moi en nageant lentement la brasse, le masque relevé sur le front, ce qui lui donnait maintenant une allure charmante de motocycliste égarée dans la mer, ses pommettes étaient mouillées, elle semblait heureuse, épanouie, et elle me souriait, mutine, les yeux brillants dans le soleil, comme si elle venait de me jouer un mauvais tour, elle nagea jusqu'à ma hauteur, et je m'aperçus qu'elle avait son maillot de bain roulé dans sa main droite.

Je nageais à côté de Marie, et je suivais des yeux la ligne fluctuante de son décolleté

qui évoluait au diapason du fil de l'eau, tantôt très strict et pudique, un ras du cou qui lui remontait jusqu'au menton, et parfois très plongeant, affolant et audacieux, qui descendait jusqu'à son nombril quand elle faisait quelques mètres sur le dos, le ventre et le pubis mouillés, les seins alanguis qui émergeaient du léger ressac de l'eau qui stagnait sur son corps, en les faisant entrer et sortir de la mer. Je nageais très près de Marie, recherchant la complicité de son corps dans la mer, laissant traîner un regard rêveur sur le maillot de bain noir qu'elle avait à la main qui était comme l'étendard de sa nudité, le parapluie hissé en l'air pour m'indiquer le chemin que je suivais aveuglément, et elle ne semblait pas fuir ma présence, elle me dit que c'était très beau sous l'eau et me demanda si je voulais le masque. Je m'empressai d'accepter avec malice (très beau, eh bien, on va voir ça), et elle se mit à m'éclabousser dans l'eau avec des rires de protestation ravis quand je lui décrivis l'usage que je comptais faire du masque pour explorer à fond certaines grottes sous marine secrètes de sa physionomie. Pour la peine, elle garda le masque, qu'elle remit autour de ses yeux, à présent nue et masquée, infiniment désirable dans l'eau, et, comme, lui souriant toujours, je m'approchais d'elle et m'apprêtais à la prendre dans mes bras, je la sentis se blottir contre mon épaule dans la proximité enveloppante de l'eau, le regard toujours tourné vers les profondeurs, s'abandonner à mon étreinte en même temps que glisser contre ma peau mouillée en apercevant sous l'eau la nacre miroitante d'une oreille de Sainte Lucie, et, s'échappant d'entre mes bras comme une anguille, basculant aussitôt dans les flots vers le scintillement entr'aperçu, ses fesses émergèrent de l'eau et elle me présenta, avant de disparaître, le *Noli me tangere* le plus éloquent qui se pût concevoir.

Marie avait remis son maillot avant de sortir de l'eau, l'avait enfilé en se contorsionnant dans cinquante centimètres d'eau sur le bord du rivage, et nous nous faisons sécher sur des rochers noirs très lisses polis par les marées qui s'avançaient dans la mer à mi eau comme des dos de rhinocéros à moitié immergés. Marie avait descendu les bretelles de son maillot et l'avait roulé jusqu'à son ventre. Des gouttelettes parsemaient son corps, que le soleil asséchait peu à peu en laissant sur sa peau d'infimes marques de sel quasiment invisibles à l'oeil nu, dont j'imaginai la saveur saline sur ma langue. Au bout d'un moment, à voix basse, pensive, les yeux fermés, rompant le silence que ne troublait qu'un bruit de clapotement des vagues qui venait mourir au bas des rochers, Marie me dit : "Tu sais, je n'étais pas sa maîtresse". Elle ne dit pas de qui, mais j'avais très bien compris, et je lui sus gré de ne pas l'avoir nommé (moi-même, d'ailleurs, je préférerais ne plus me souvenir de son nom). Marie était allongée sur le dos, les yeux toujours fermés, un genou légèrement relevé sur le rocher, et elle caressait lentement la pierre chaude du plat de la main. Le silence était revenu, à peine troublé par le murmure de l'eau et des stridulations de cigale qui se faisaient entendre au loin dans la nature. Que voulait-elle dire en me disant qu'elle n'était pas sa maîtresse ? Qu'elle n'avait pas eu de relations sexuelles avec lui ? C'était peu probable, pour ne pas dire impossible, même si on pouvait naturellement imaginer que leurs relations n'aient pas été stricto sensu sexuelles, au sens le plus casuiste, ou clintonien, du terme, qui voudrait qu'il n'y ait pas de relations sexuelles s'il n'y a pas de pénétration sexuelle — ce qui exclut quand même de la jurisprudence Clinton le cunnilingus, la fellation et le souple et savoureux soixante-neuf (bref, de quoi s'amuser malgré tout sans pour autant devenir amants), mais je doute que c'était cela qu'elle voulait me dire. Marie paraissait grave, elle avait l'air émue, et le ton qu'elle avait employé avait eu la solennité douloureuse d'une confession, d'une confidence, ou d'un aveu implicite. Je me demandais en effet pourquoi elle s'était crue obligée de me dire maintenant qu'elle n'était pas sa maîtresse (ce qui ne voulait d'ailleurs pas dire qu'elle ne l'avait pas été, le temps qu'elle avait employé — l'imparfait — était suffisamment ambigu pour permettre un tel petit mensonge par omission). Peut-être avait-elle simplement voulu me faire savoir qu'elle ne s'était jamais sentie liée à lui, qu'elle avait toujours eu le sentiment d'être parfaitement libre, et qu'elle ne pouvait en aucun cas être considérée comme la maîtresse d'un homme marié, que c'était en quelque sorte le mot "maîtresse", avec ses connotations sociales plus que ses réalités privées, qu'elle récusait, niant qu'on pût lui appliquer le mot, à défaut de la réalité qu'il recouvrait. Peut-être estimait-elle également qu'il n'y avait pas lieu de le lui appliquer en raison du caractère très éphémère de leur liaison,

qui n'avait jamais eu le temps de s'installer dans la durée. Ou bien était-ce qu'elle ne l'aimait pas ? Avait-elle voulu me dire que, dans le fond, elle ne l'aimait pas, que, certes, il lui avait plu, qu'il était tombé au bon moment, qu'elle avait aimé sa gentillesse, qu'elle avait apprécié sa prévenance, sa galanterie, son efficacité, et que la vie, avec lui, était facile, confortable et rassurante, mais que c'est un autre — un pire — qu'elle aimait.

Nous avons passé une semaine ensemble à la Rivercina avec Marie, multipliant les jeux d'approches invisibles et secrets, nous croisant au rez-de-chaussée de la maison avec des serviettes de bain sur l'épaule et des sourires dans les yeux, entrelaçant nos trajectoires dans les jardins de la propriété, ne nous éloignant un instant l'un de l'autre que pour mieux se retrouver sur la terrasse, conservant au fil des jours des distances de plus en plus ténues entre nos corps, des intervalles minuscules qui tendaient à s'amenuiser d'heure en heure, à se réduire inexorablement pour finir par se combler. Nous nous touchions familièrement le bras pour ponctuer un propos plus vif ou mettre de la conviction dans une phrase, nous nous frôlions dans la pénombre sur la terrasse en débarrassant la table à la lueur de la bougie, et nos ombres ne s'esquivaient pas dans la nuit, insistant au contraire, recherchant ces effleurements fortuits et prolongeant les contacts fugaces comme un chat qui se frotte à une jambe. Parfois, le soir, dans la cuisine, tandis que nous préparions à manger, et que, une cuillère en bois à la main, je surveillais la sauce tomate qui mijotait sur le vieux réchaud à gaz, elle venait dans mon dos, et je sentais alors fugitivement son corps contre le mien, son bras qui me frôlait pour rajouter du thym et de la sauge du jardin dans la casserole, et ses doigts sur ma joue, qui tâtaient ma barbe naissante et la taquinaient en me reprochant de ne pas m'être rasé. Je n'avais plus cherché à prendre la main de Marie comme le premier jour dans la mer, je la prenais tout simplement, si les circonstances s'y prêtaient, avec légèreté et sans faire de manière, pour la retirer de ma joue, par exemple, et je songeais que le même geste de prendre la main pouvait avoir une signification bien différente selon qu'il était effectué dans le déroulement ordinaire de la vie, avec simplicité et sans cérémonie, ou qu'on l'accompagnait d'une intention et d'un regard, d'une soudaine gravité, qu'on le ralentissait pour le souligner et le mettre en valeur, comme je le fis alors ce soir-là dans la cuisine, pris d'une subite impulsion, sans n'avoir rien prémédité, rien prévu et ne sachant où cela nous mènerait, tendant la main vers elle dans la cuisine et la regardant dans les yeux — la main et le regard —, soudain troublé, intimidé, je me tenais dos au réchaud, et je lui offrais la main sans un mot. Elle ne portait qu'une large chemise blanche humide qui tombait sur ses cuisses et elle avait ses vieilles tongs aux pieds, dont une des marguerites était abîmée, qui avait du se tordre dans un sentier et qui semblait avoir été effeuillée entre ses orteils par une main rêveuse ou amoureuse, un peu, beaucoup, passionnément. Marie devint songeuse, une ombre de gravité traversa son regard, et elle me prit la main, se laissa glisser contre mon corps, et nous restâmes un instant enlacés dans la cuisine, avec, comme fond sonore, le bruit délicieux de la sauce tomate qui bouillonnait à gros feu sur le réchaud à gaz.

Ce fut un simple instant de tendresse isolé, un geste sans suite ni conséquence immédiate, mais je me rendais compte que nous n'avions jamais été aussi unis que depuis que nous étions séparés.

Après le dîner, je regagnais ma chambre, j'ouvrais la fenêtre pour laisser entrer les rares souffles d'air intermittents qui parcouraient les nuits chaudes et immobiles. Je m'étendais sur le lit, et je demeurais allongé dans le noir sans bouger, je n'allumais pas de lumière pour ne pas attirer les moustiques. Dès la première nuit que j'avais passé dans cette chambre à la Rivercina, la présence de Marie à l'étage supérieur m'avait hanté, je la savais présente au-dessus de moi, je l'entendais évoluer dans sa chambre et je savais ce qu'elle faisait, je pouvais suivre ses évolutions dans la pièce en temps réel, j'entendais les craquements de ses pas sur le parquet, et je savais qu'elle allait de son lit à la grande armoire en chêne, j'entendais le grincement imperceptible du battant de l'armoire qu'elle ouvrait et je devinais qu'elle choisissait un tee-shirt pour la nuit, j'aurais pu dire lequel, je connaissais sa couleur, son odeur et sa texture. Parfois, les bruits de pas sur le plancher s'éloignaient au-dessus de moi pour faire place à des bruits d'eau dans la salle de bain contiguë, bruits de robinets grinçants qui s'ouvraient et se fermaient

dans des souffrances de tuyauterie, puis les pas regagnaient la chambre, légers et sautillants, et j'entendais Marie entrer dans son lit — et, fermant alors les yeux dans le noir pour me concentrer davantage, je l'entendais lire, j'entendais Marie lire, je n'entendais pas le bruit des pages qu'elle tournait, non, cela n'avait rien de physique ou de matériel, j'entendais le silence qui s'ouvrait alors dans son esprit pour accueillir le monde du livre qu'elle était en train de lire.

Je ne sais si ces incursions répétées dans l'esprit de Marie participaient de l'amour que j'éprouvais pour elle. Mais, la nuit, je l'entendais dormir, je l'entendais rêver. Je n'entendais pas les petits gémissements ou infimes grognements qu'elle laissait échapper dans son sommeil, pas plus que les violentes tempêtes de draps qu'il lui arrivait de déchaîner vers trois heures du matin, quand, tirant de toutes ses forces sur un pan de drap bloqué dans quelque interstice de la literie ou sous ma jambe quand nous dormions ensemble, elle s'enroulait brusquement dans le drap pour se tourner sur le côté, mais j'entendais le murmure de ses rêves à l'étage supérieur, j'entendais le murmure continu des rêves qui coulait dans l'esprit de Marie. Ou bien était-ce dans mon propre esprit qu'était en train de se tisser la trame des rêves que Marie était en train de faire, comme si, à force de penser à elle, à force d'invoquer sa présence au dessus de moi dans la nuit, à force de vivre sa vie par procuration, j'en étais venu à imaginer que je rêvais ses rêves.

Je connaissais les silences de la maison, ses craquements nocturnes, les brusques reprises du réfrigérateur pendant la nuit, que suivait un dégradé de hoquet exténué, qui annonçait le retour apaisé d'un ronronnement plus régulier dans le sombre silence de la nuit. Le matin, réveillé aux aurores, je demeurais dans le lit à écouter les premiers gazouillis imperceptibles des oiseaux, si légers que leurs modulations fluides et aquatiques se fondaient dans le silence environnant des jardins de la Rivercina. La maison était parfaitement tranquille, endormie, nous étions seuls avec Marie dans cette grande maison déserte, dormant à des étages différents, les autres pièces étaient inoccupées, ou vides, le bureau de son père rangé, les caisses en passe d'être déménagées. Il n'y avait pas un bruit dans la maison, Marie ne bougeait pas un cil, elle dormait en silence au-dessus de moi, je l'entendais dormir, et cette distance qui nous séparait, cet étage qu'il y avait entre nous était comme un infime empêchement, un obstacle subtil, l'aiguillon qui me la rendait encore plus désirable. Ne pouvant la toucher, tendre la main vers elle au réveil et lui caresser doucement le bras, il me fallait imaginer sa présence à l'étage supérieur, et la faire vivre dans mon esprit étendue dans son lit, les yeux fermés et la bouche entrouverte, sa poitrine immobile, qui se soulevait et se gonflait, régulière, au rythme apaisé de ses respirations, une jambe sous les draps, et l'autre, nue, en travers, qui dépassait à l'extérieur, le creux du drap douillettement blotti dans sa main entre ses cuisses.

Un jour, que nous avons été nous baigner avec Marie, j'avais trouvé un air étrange, inhabituel, à notre petite crique en arrivant au bord de l'eau, sans qu'il me fût possible de déterminer en quoi elle était différente des autres jours. Je m'étais assis sur les rochers, et, observant Marie qui se promenait déjà sur le rivage, je finis par me rendre compte que le bleu avait disparu du paysage, qu'il n'y avait plus de bleu dans la nature. On eût dit qu'il avait été entièrement effacé, que, à l'aide de quelque logiciel de retouche d'image qui permet d'enlever une seule couleur sans toucher au reste de la gamme chromatique, le bleu éclatant du ciel et de la mer, le bleu qui était l'identité même de la Rivercina, son emblème et une de ses couleurs — ce bleu intense endémique de la Méditerranée —, le bleu éternel s'était volatilisé. Il semblait avoir été retiré, comme aspiré de l'intérieur, de tous les éléments qu'il baignait d'ordinaire avec tant d'abondance et de générosité, la mer, toujours bleue et transparente, le ciel, uniformément bleu de jour en jour. Tout n'était que brumes de chaleur et blanc saturé de lumière. La mer était grise, qui s'étendait sous un ciel blanc voilé. Il faisait lourd, l'atmosphère était étouffante, on percevait la nervosité des insectes qui venaient se coller à la peau. L'eau clapotait à peine, opaque, légèrement inquiétante, d'un gris de plomb, ou de lave, comme dans un bassin artificiel au voisinage d'une centrale nucléaire, et la crique entière, la mer, le ciel, les rochers, semblaient baigner dans une atmosphère de fin du monde. Nous nous étions trempés dans cette mer peu engageante, chaude et huileuse, qui nous rafraîchissait à peine, restant l'un derrière l'autre car Marie avait aperçu des méduses et nageait devant moi, me traçait le chemin dans l'eau pour les éviter, tout en se retournant pour me signaler du doigt leurs emplacements respectifs avec une jubilation évidente (plus près nous étions du danger, plus son doigt s'agitait fébrilement, et ses gestes se multipliaient à son plus grand bonheur). À peine sortions-nous de l'eau, que nous avions déjà trop chaud, on se sentait visqueux, et, encore mouillés, on ne pensait qu'à se rebaigner. Il y a des jours ainsi, à la fin de l'été, qui restent confinés du matin au soir dans cette chaleur lourde et statique, inexorable, qui enveloppe les corps et engourdit l'esprit. Nous demeurions assis dans l'eau, les jambes allongées dans les galets, recherchant la fraîcheur d'une brise inexistante. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas d'air, rien, pas la plus légère brise pour faire onduler un jonc — comme si le vent se réservait, gardait ses forces, les accumulait en silence, les rassemblait et retenait son souffle pour la tempête qu'il déclencherait dans la nuit.

Le ciel, d'abord, parut s'éclaircir, des brises marines vinrent rafraîchir nos visages, mais le soleil resta voilé, et des nuages sombres s'accumulèrent à l'horizon. La surface de la mer commença à s'agiter de frissons, les premiers friselis d'écume apparurent au large, et de courtes rafales de vent, tournoyantes, isolées, intermittentes, faisaient ployer les buissons de ciste derrière nous dans le sentier et soulevait un coin de notre serviette sur les rochers. Le ciel s'était rapidement obscurci au-dessus de la crique, et le grand à-pic rocheux qui longeait la côte, avec ses arêtes verticales et ses versants torturés, me parut soudain tomber dans la mer comme une robe de Marie, avec des plissés noirs déchiquetés par les intempéries, des feuilletés rocheux écorchés par le vent et façonnés par les marées, des drapés minéraux tourmentés par les tempêtes, des bouillonnés de roche qui traînaient dans la mer comme les pans abandonnés d'une robe trop longue craquelée et chiffonnée. J'imaginai une collection de robes en roches volcaniques, couleur lave ou magma, cendrées, des gris sombres et des noirs, qui marierait les ténèbres du basalte aux roches métamorphiques, mêlerait les granites et les porphyres, les ophiolites, les cipolins et les calcaires, le vert unique de la serpentine à des parures de schistes bruns, incrustées de fins cristaux de feldspath, de paillettes de mica et de veines d'obsidienne.

Marie surgit dans ma chambre vers quatre heures du matin, elle ouvrit brutalement la porte et entra, elle était pieds nus, en tee-shirt blanc, confuse, agitée, elle s'avança jusqu'à mon lit et me dit de me lever, que le feu était aux portes de la propriété, qu'il y avait de la fumée dans le jardin et qu'elle avait aperçu des flammèches. J'enfilai un pantalon et la suivis sur la terrasse, nous errions dans la nuit dans une vague odeur de feu et une légère atmosphère de fumée invisible. De terribles bourrasques de vent, qui avaient déjà renversé quelques chaises en métal noir autour de la table où nous prenions les repas, s'engouffraient par intermittence sur la terrasse par le corridor naturel de l'allée principal et faisait s'envoler des nuages de poussière dans lesquels tourbillonnaient des feuilles mortes. La toile des transats, maltraitée par le vent, se soulevaient et s'abaissaient dans des claquements de draps cinglants. Marie, pieds nus, courrait à droite et à gauche, elle s'était rendue dans la remise et commençait à fixer les lourds battants amovibles des volets sur les fenêtres du rez-de-chaussée, les clouait sommairement avec un marteau, vérifiait de la main la solidité des mises en place, tandis que je courrais fermer les petits robinets des deux grandes bouteilles de gaz du jardin. Je fis le tour de la maison en cherchant à déterminer d'où venait le feu, mais je ne voyais rien, la nuit était noire et venteuse, impénétrable, les arbres de l'allée principale qui s'enfonçait dans les ténèbres ployaient à l'unisson sous les rafales dans des torsions de branches récalcitrantes et de lourdes turbulences de feuilles, et je rejoignis Marie dans le petit jardin, je l'aidai à dérouler le tuyau d'arrosage, à l'allonger, à le distendre pour le déployer sur la terrasse et le tirer jusqu'aux fenêtres afin de pouvoir défendre la maison. J'étais retourné dans le jardin pour soulever la dalle et ouvrir le robinet à fond, qui se mit à fuir en gerbes verticales sous la pression de l'eau, je communiquais avec Marie à distance en criant, qui voulait toujours davantage de débit, et je revins vers elle. Marie s'était mise en position sur la terrasse, les genoux fléchis, le tuyau à la main, et elle arrosait à plein jet la façade dans la nuit, pieds nus et en tee-shirt, elle avait commencé à faire le tour de la maison en continuant à l'asperger, s'attardant sur le bois des volets, passant de l'autre côté en emportant le long tuyau jaune entortillé dans son sillage, qu'elle attirait parfois à elle par brusques à-coups si elle sentait une résistance, ou si des coudes bloquant l'arrivée d'eau venaient à se former le long du caoutchouc. Le jet était puissant, qui montait jusqu'au toit, et la façade ruisselait sous l'averse, de longs filets d'eau s'écoulaient sur le crépi, le bois marron des volets, vieilli, écaillé et mouillé, brillait dans la nuit.

La fumée se faisait de plus en plus sentir sur la terrasse et commençait à devenir visible dans l'atmosphère, encore légère, impalpables, quelques volutes portées par le vent erraient en suspension dans l'air, qui ne semblait pas avoir de rapport direct avec le feu, qui restait encore une abstraction lointaine. Il était possible qu'il se rapprochât de la propriété, il était possible aussi que le vent le portât dans une autre direction, nous ne savions rien, nous n'avions même pas la moindre idée d'où il se trouvait, ce qui fait que je ressentis une véritable terreur, inimaginable, indescriptible, quand, d'un coup, le feu passa la crête dans un bruit d'explosion, avec un effet de souffle immédiat, qui libéra une énorme quantité d'énergie que je sentis se propager jusque sur la terrasse, et ce fut immédiatement, non pas les quelques flammes isolées surgissant des buissons au fond du jardin que j'avais imaginées, mais une ligne de feu d'une cinquantaine de mètres de long, vivante, dynamique et crénelée, qui se mit à briller dans la nuit au sommet de la colline, dans un scintillement de flammes rouges, jaunes, oranges et cuivre, que surmontaient des bouillonnements de fumée noire tourbillonnantes et agressives qui montaient vers le ciel. Même si plus de deux cents, voire trois cents mètres, nous séparaient du feu, nous avons immédiatement senti sa chaleur et sa lumière, sa puissance, son grondement et sa vitesse, car, passé le léger temps d'observation qu'il semblait avoir marqué au sommet de la crête, il s'était déjà mis à descendre la colline en grondant vers la propriété, et, ensemble, sans se concerter, abandonnant le tuyau d'arrosage sur la terrasse, sans même aller éteindre le robinet, laissant le tuyau là, par

terre, enroulé, affaissé, qui continuait à écouler son jet sur le sol, nous avons fui vers la voiture. Nous étions juste repassés dans la maison prendre les clés de la voiture, Marie avait eu le temps d'enfiler ses vieilles tongs au vol, nous avons fermé les lumières et la porte en toute hâte, et nous nous étions mis à courir dans l'allée centrale, Marie vêtue d'un simple tee-shirt et de ses tongs tordues, qui la retardaient davantage qu'elles ne l'aidaient à courir, et moi en pantalon de toile, torse nu et chaussé d'espadrilles. Marie avait pris place au volant de la vieille camionnette et elle avait aussitôt démarré, elle avait foncé droit devant elle, nous secouant et bringuebalant sur nos sièges, n'évitant pas les ornières, accélérant encore en dégageant des nuages de poussière de toutes parts sur la vieille piste cahoteuse qui menait à la route principale. On apercevait devant nous la ligne plâtreuse et fantomatique de la piste dans les phares de la voiture, que bordait un maquis tourmenté qui ondulait sous le vent qui plaquait les arbustes sur notre passage.

Le vent continuait de secouer la camionnette, faisait trembler les vitres et les portières, et il me semblait que certaines rafales, plus puissantes que les autres, nous déportaient vers le bas-côtés. Nous n'avions pas dit un mot tant que nous n'avions pas quitté la piste, nous évitions de nous retourner de crainte de voir le feu fondre sur nous. Depuis que nous avons rejoint la route goudronnée, Marie roulait moins vite, avec moins de tension, la nuque moins raide, moins de crispation des mains sur le volant, le danger était écarté, le feu était à présent derrière nous. La route en lacets, plus reposante, suivait la côte, puis revenait à l'intérieur des terres, longeait un moment le lit d'une rivière dans une vallée, et, lorsque nous passâmes le petit pont blanc à l'entrée d'une clairière, Marie ralentit brusquement, s'arrêta — j'avais tout de suite compris ce qu'elle voulait faire, mais je ne pus rien faire pour l'en empêcher — se retourna dans la voiture pour faire marche arrière sur quelques dizaines de mètres et s'engagea résolument sur la piste qui menait au club hippique. Nous n'avions pas fait dix mètres dans le sous-bois de chênes verts et d'oliviers sauvage que nous fûmes arrêtés par un épais rideau de fumée et de poussière qui barrait la piste. Marie ne s'arrêta pas, et la camionnette pénétra au ralenti dans le rideau de fumée, d'abord blanche, légère et volatile, puis de plus en plus noire, une fumée opaque, lourde, bientôt irrespirable, je sentais son odeur de feu et sa chaleur incandescente à l'intérieur même de la voiture. Nous roulions à présent en direction du feu, nous allions à sa rencontre, comme si nous voulions le rejoindre, nous allions à son contact. J'essayai encore une fois de dissuader Marie de continuer, mais elle ne voulait rien savoir, elle voulait prendre des nouvelles des chevaux, leur venir en aide et les sortir de là au besoin. Marie conduisait les yeux dans le vague, volontaire, déterminé, comme investie d'une mission, le regard légèrement halluciné. Elle se rendait bien compte qu'il était dangereux de continuer, même dans la lumière des phares on ne voyait plus que de la fumée. Elle roula encore une dizaine de mètres, et puis elle s'arrêta, il était impossible de poursuivre. Elle ouvrit sa portière et descendit de la voiture, et elle poursuivit à pieds, j'essayai de la retenir, je marchais torse nu derrière elle dans la fumée, elle suivait la piste d'un bon pas, la fumée pénétrait dans mes yeux et je toussais, le fond de ma gorge grattait, je marchais une main sur le visage pour essayer de me protéger les yeux. Le club hippique n'était toujours pas en vue, et la piste semblait maintenant avoir disparu, il n'y avait plus aucun horizon, nulle végétation, nous étions dans la fumée, à la merci d'un feu invisible qui pouvait surgir à n'importe quel moment au détour du chemin. Je pris peur et j'appelai Marie, la suppliai de revenir, mais elle marchait toujours, courbée devant elle dans ses tongs dérisoires, le tee-shirt relevé sur le visage, qui laissait son corps entièrement dénudé dans le sentier.

Au bout de la piste, à l'entrée de la clairière, était garé le gros pick-up noir de Peppino. J'avais rejoint Marie et nous entrâmes ensemble dans l'enceinte du club hippique, fîmes quelques mètres sur le côté et ressortîmes presque immédiatement du nuage de fumée que le vent semblait pousser exclusivement vers la piste, pour découvrir un spectacle de terreur et de désolation. Le feu avait descendu la colline jusqu'au club hippique, le maquis avait brûlé comme du bois sec, dégradé depuis des années, peu entretenu, jamais débroussaillé, desséché par de longs mois d'aridité et la chaleur torride d'août, il ne restait rien des buissons très denses de lentisques, de l'enchevêtrement de ciste et d'épineux, de myrte, d'arbousier et de bruyère arborescente, combustibles de

choix, riches en essence inflammables, qui avaient dû s'embraser en un instant dès l'arrivée du feu, la végétation était noire et brûlée sur plus de trois cents mètres, encore étouffée sous une fumée dense qui se mêlait à la nuit. Plus bas, les différents cabanons du centre équestre étaient en train de brûler, la remise où l'on rangeait les selles et les divers harnachements était en feu, et des tas de planches et de tôle ondulée écroulées et noircies finissaient de se consumer dans des restes de fumée. Des hennissements affreux, de peur, de panique, de détresse, et parfois, brièvement, de douleur, qui avaient quelque chose de rauque et de désespéré, d'humain dans l'intonation et d'inhumain à entendre, provenaient de plusieurs écuries en flammes, fermées, inaccessibles, dans lesquelles des ombres animales s'agitaient et se tordaient dans de hautes flammes oranges qui montaient vers le ciel. A moins d'un mètre d'une écurie en flamme, dont il maintenait la porte ouverte par laquelle s'échappait une fumée noire, en essayant d'entrer pour délivrer un cheval attaché à l'intérieur qui ruait en empêchant quiconque d'approcher, se tenait Peppino, courbé, héroïque, petit, courtaud, vêtu d'une chemise noire, avec des lunettes de soleil et un mouchoir de desperado sur la bouche. Il était entouré de trois pompiers forestiers, casqués et portant des cagoules filtrantes argentées, qui avaient tirés des lances depuis leur camion-citerne jusqu'à l'écurie et attaquaient le feu de tous côtés, mouillant le toit et les parois, arrosant également le cheval prisonnier à l'intérieur. Peppino disparut un instant dans la fumée à l'intérieur de l'écurie, et en ressortit avec le cheval, homme et cheval surgissant en courant dans la nuit recouvert d'un halo de feu, des flammes flottaient encore autour de leurs silhouettes, des flammèches rougeoyantes, des particules incandescentes qui semblaient émaner de la robe du cheval et de la chemise de Peppino pour aller se disperser lentement dans l'air. Le cheval était brûlé, le flanc ouvert, la peau retroussée et le muscle apparent dans une mélasse noirâtre sirupeuse, la tête enduite de suie noire, la crête de la crinière calcinée, et Peppino, le calmant, lui passant la main sur l'encolure pour le calmer en courant à ses côtés, alla l'attacher avec les autres chevaux sauvés du feu à l'arrière du camion citerne jaune des gardes forestiers. Là, huit chevaux déjà sortis des flammes étaient attachés à l'arrière du camion, unis à la même corde, solidaires, reliés les uns aux autres, mais perpétuellement en mouvement, partant dans toutes les directions, se heurtant et tournant sur eux mêmes dans des balancements de queues et des frémissements de crinières. Ils formaient une masse mobile et compacte affolée, les pelages luisants de flammes et de reflets d'incendie, agités d'une onde incessante de nervosité animale exacerbée. Ils se collaient les uns aux autres, tournoyaient, refluaient, partaient en tourbillon et tiraient sur les cordes en traînant derrière eux le camion citerne déséquilibré, dont les roues se soulevaient dans la poussière.

Le versant de la colline qui surplombait le club hippique était entièrement noir et calciné, duquel ne s'échappait plus qu'une fumée rase et hésitante. Partout, ailleurs, des foyers résiduels continuaient de brûler dans l'enceinte du centre, des cabanons étaient en feu, des granges, des écuries, le sol même, l'herbe, brûlaient ici et là par terre en plusieurs endroits épars. Attisé par le vent, une ligne de feu d'une dizaine de mètres de hauteur, était en train de prendre les pompiers à revers et d'encercler le club équestre, en menaçant d'enflammer les sous-bois qui entouraient l'unique piste d'accès que nous avions empruntée. Il semblait que Peppino et les pompiers ne défendaient plus le centre équestre — c'était trop tard, il avait déjà brûlé —, mais essayaient de sauver les chevaux qu'ils avaient rassemblés et de se sauver eux-mêmes, en se regroupant en îlot de survie au coeur de la végétation en flamme, autour du camion citerne, qui devait représenter un ultime refuge en cas d'urgence extrême, sa cabine pressurisée permettant de résister aux flammes en s'enfermant à l'intérieur du véhicule. C'était la première fois de ma vie que je me trouvais en présence directe du feu, menacé physiquement par les flammes, et, passé le premier élan de fuite quand nous avons quitté la Rivercina, je demeurais maintenant sans force, choqué, paralysé. Marie s'était soudain jetée en direction de Peppino, elle avait traversé en courant une zone herbeuse, où erraient des lambeaux de fumée violette portée par le vent qui fluctuait dans l'air de la nuit, et elle avait pris la direction du camion citerne sans dévier sa trajectoire, marchant dans le feu qui rampait sur le sol, soulevant ses tongs, accélérant le

pas, courant, dansant sur place en se brûlant les pieds, mais, quand Peppino l'avait aperçue, il l'avait chassée comme une intruse en lui hurlant de foutre le camp et faisant de grands gestes des bras, furieux et hors de lui (*va via ! va via !* criait-il en la chassant du bras), et Marie était revenue sur ses pas, toujours en courant, ne sachant plus où elle allait, elle était revenue vers moi, elle s'était ravisée et elle avait pris la direction du manège, quasiment nue dans les flammes, égarée, hallucinée. Un pompier casqué l'avait aperçue et avait couru jusqu'à elle pour la prendre en charge, il l'avait protégé sous son épaisse veste en cuir noir, et ils étaient revenus vers moi, nous étions à nouveau entrés dans le rideau de fumée pour rejoindre la camionnette, Marie, accrochée au bras du pompier, marchait en se protégeant le visage, le bras en bouclier devant elle. Elle se mit à tousser, à cracher, elle titubait dans la fumée, et elle se trouva mal, elle tomba dans le sentier. Nous la soulevâmes, chacun d'un côté, le pompier et moi, disposâmes ses bras autour de nos épaules, et continuâmes ainsi en la traînant entre nous, elle ne marchait presque plus, ses pieds glissaient dans la poussière, ses tongs raclaient le sol et heurtaient des cailloux. Nous ouvrimus la portière de la camionnette et la fîmes entrer, l'assîmes sur le siège, son corps s'affaissait, sans force, sa nuque glissait le long du siège. Nous la redressâmes, la calâmes, fîmes entrer son bras gauche qui pendait dans le chemin et claquâmes la portière. J'allai prendre place au volant et je démarrai aussitôt, il était impossible de faire demi-tour et je fonçai droit devant moi sur la piste sous les yeux interloqués du pompier, qui nous regarda reprendre la direction du brasier. J'entrai à vive allure dans le club équestre en feu, qui n'était plus que décombres et ruines fumantes, les barrières du manège effondrées, passai sans ralentir à proximité du camion citerne en provoquant la stupéfaction de Peppino et des pompiers — et même des chevaux, qui amorcèrent un tourbillon en éventail pour suivre des yeux la camionnette dans un envol de queues et de crinières —, roulai jusqu'au pavillon de l'accueil, où je pus tourner sans réduire mon allure sur l'aire de stationnement qui s'ouvrait devant le bâtiment, accomplissant une large boucle et ressortant du centre équestre en accélérant encore dans la poussière.

Je ne ralentissais pas, j'accélérais toujours, je prenais de face toutes les bosses du chemin, les ornières, les dénivelés, ne lâchant le volant que pour retenir le corps de Marie, qui versait, sans force, contre mon épaule, ou tombait brutalement en avant vers le pare brise, et que je devais agripper par le dos par le tee-shirt pour la tirer en arrière et la maintenir sur le siège. Je ne savais pas si elle était consciente ou inconsciente, je ne savais pas moi même si j'étais conscient ou inconscient, je roulais dans le brouillard, je ne voyais que de la fumée dans la lumière des phares, et la route qui défilait, le ruban caillouteux de la piste blanchâtre et poussiéreuse, qui surgissait sous mes roues sans que je ne puisse jamais anticiper aucun obstacle. Au sortir de la piste, j'avais pris la direction de Portoferraio, ne sachant où aller pour fuir le feu, ne voulant pas retourner à la Rivercina, et nous roulions à toute vitesse sur la petite route en lacets qui suivait le tracé de la côte, on apercevait la mer démontée en contrebas, les rouleaux qui s'écrasaient sur les rochers, et la Vallée des Forêts sur la gauche, qui n'était que ténèbres, vents et fumée. J'accélérais encore, et la voiture était déportée sur la route par des rafales venues du large, nous avons quitté la fumée pour affronter le vent, qui, par violentes bourrasques, s'engouffrait sur les terres et faisait trembler la carrosserie de la camionnette dans la nuit noire. Les buissons bougeaient sur notre passage, se tordaient sur le bord de la route, des arbres se voûtaient en tremblant, les fourrés s'infléchissaient quand je prenais les virages, et je ne savais plus si c'était la route où la végétation qui s'incurvaient dans les tournants. Je n'avais jamais conduit aussi vite sur aucune route, les roues arrière partaient en dérapage dans les virages escarpés, et j'entendais les crissements des pneus, virage après virage, qui laissait un sillage sonore inquiétant derrière nous dans la nuit. Parfois, je croisais une voiture qui venait en sens inverse, et je ne ralentissais pas, je la croisais pleins phares, les ailes se frôlaient, je montais sur le bas-côté, les roues tressautaient dans les graviers, et la camionnette longeait un instant le précipice au plus près. J'étais torse nu au volant, je transpirais, les mains crispées, les yeux fixes, magnétisés par le déroulement hypnotique de la route, les paysages nocturnes tourmentés qui surgissaient devant moi dans la lumière des phares.

Marie, à côté de moi, affalée sur le siège, n'avait pas perdu connaissance, elle était prostrée, le regard perdu, le corps ballotté dans la voiture, les épaules passives, qui se balançaient de droite à gauche au gré des sinuosités de la route, elle avait les yeux penchés vers le bas, les mains jointes, qui tripotaient lentement le vide entre ses doigts. Son visage était couvert de suie, il y en avait sur ses pommettes et sur son front, son tee-shirt sentait le feu, maculé de traces de doigts et de fumée, de terre, d'herbe, de poussière, le coton brûlé en plusieurs endroits, troué de multiples petits impacts de cendres incandescentes que soulignaient des cernes noirs calcinés. Elle n'avait plus qu'une tong au pied, des traînées de suie recouvraient le plastique vert des lanières et de l'attache en V, et la marguerite était noirâtre, moribonde, effeuillée jusqu'à l'os. Son large tee-shirt lui tombait sur le corps de travers, découvrant une épaule et remontant sur ses cuisses, elle ne portait rien en dessous, mais sa nudité n'avait rien d'insouciant et de joyeux, son corps était meurtri, elle paraissait pitoyable, et je me disais qu'elle devait se sentir très démunie de ne pas porter de petite culotte en ce moment. Marie avait certes toujours aimé se promener nue, mais, si la nudité se marie sensuellement avec la mer, peut convenir à l'air ou à la terre, elle est toujours inconciliable avec le feu, qui lui confère un caractère déplaisant, voire simplement insoutenable. Je voulus faire quelque chose pour Marie, fouillai rapidement la boîte à gants (où je ne trouvai rien de satisfaisant, pas même un vieux rameau de romarin séché en guise de feuille de vigne), et, ralentissant brusquement, je me garai sur un promontoire au bord de la route. J'eus quelques difficultés à ouvrir la portière pour sortir de la voiture, la porte résistait contre le vent, le métal se tordait et je dus me faufiler très vite dans l'interstice pour sortir de la voiture. Je fis quelques pas dans la bourrasque jusqu'au bord du précipice. La mer, noire, immense, houleuse, grondait en contrebas dans la nuit. A certains endroits, le longs des côtes déchiquetées, elle bouillonnait sur place, se jetait avec vigueur sur les rochers dans des bouillonnements d'écume tumultueux. Je revins vers la voiture et j'enlevai mon pantalon, j'enlevai ensuite mon caleçon, et je me retrouvai nu dans la nuit dans la lumière des phares de la vieille camionnette garée sur le promontoire, mon pantalon et mon caleçon à la main. J'apercevais la silhouette de Marie assise dans la voiture, je voyais la route déserte devant moi, le promontoire désert, la végétation furieusement agitée par le vent, les hautes ombres des arbustes qui se ployaient dans l'obscurité en bordure du ravin. Je ne m'attardai pas, je me contorsionnai sur place en m'appuyant sur le capot pour remettre mon pantalon, gardant le caleçon à la main, et, rouvrant la portière de la voiture contre le vent, tirant dessus, la retenant, je me faufilai dans la voiture et tendis mon caleçon à Marie. Tiens, lui dis-je. Elle le prit, sans un mot, le considéra un instant, et le passa, se contorsionna sur son siège pour le mettre, et je redémarrai, nous repartîmes dans le vent.

Au bout de quelques kilomètres, j'aperçus des lumières de gyrophares dans la nuit, et je dus ralentir, je freinai en arrivant à la hauteur de véhicules de pompiers qui étaient garés au bord de la route et occupaient presque tout la largeur de la chaussée. Je rangeai la camionnette sur le bas-côté, en face d'un camion de pompier, rouge, très haut, avec l'inscription VIGILI DEL FUOCO inscrit en capitales sous l'énorme pare-brise incurvé surmonté de deux veilleuses bleues qui tournaient en silence dans le vent et la fumée, et je sortis de la voiture, j'allai me joindre au petit attroupement qui s'était formé sur la route, en laissant Marie assoupie dans la camionnette, qui somnolait sur son siège. Le feu n'était pas loin, dont on apercevait les lueurs orangées nimbées d'épaisses fumées blanches dans les sous-bois qui surplombaient la route. Des dizaines de pompiers casqués allaient et venaient sur la chaussée, qui avaient déployé une immense lance à eau sur le macadam et étaient montés sur le talus qui bordait la route pour accéder au brasier rougeoyant qu'on voyait gagner du terrain dans le maquis. Le feu s'approchait, crépitant et sonore, duquel s'échappait des flammèches qui tournoyaient dans l'air. Une petite dizaine de campeurs observaient la progression du feu derrière les pompiers, qui avaient dû être évacués d'un camping voisin, sortis précipitamment de leur tente et qui se tenaient là désœuvrés, avec des allures de réfugiés, des jeunes filles en chemise de nuit, quelques affaires dérisoires à la main (une raquette de tennis, une trousse de toilette, des palmes). Des volontaires de la croix rouge les avaient pris en charge, dont les uniformes siglés de l'inscription *Croce Rossa*

italiana allaient se mêler aux pompiers casqués sur la route. Je traînais là, désœuvré, sur la route, je m'approchai d'un pompier qui donnait des explications en italien à un homme de la région, assis, en short, sur sa vespa dont il n'avait pas coupé le moteur, le pompier expliquant la progression du feu en montrant du bras la montagne derrière nous, qu'il appelait *Monte Capannello*, en assurant que deux vallées étaient en feu, la *Valle delle Foreste* et la *Valle del Frasso*, que le feu avait atteint Volterraio, un foyer était toujours actif au *Monte Strega*, et qu'aucun moyen aérien ne pouvait intervenir en raison de la nuit et du vent (*bè, naturalmente*, dit l'autre sur sa vespa, et il se remit en route en laissant traîner ses deux jambes raides dans l'air avant de les poser sur les cale-pied et d'accélérer avec insouciance dans la nuit chaude). J'étais seul, torse nu, sur cette route enfumée qui surplombait la mer, quand une volontaire de la croix rouge, que je n'avais pas venu venir, se glissa derrière moi et disposa, avec gravité, une couverture sur mes épaules. Je m'étais laissé faire, je n'avais pas réagi, je ne l'avais même pas remerciée (je n'avais aucune idée de l'allure de sinistré que je devais avoir), et j'avais regagné la voiture, la couverture sur les épaules. Je l'avais retirée pour m'installer au volant, et je l'avais déposée sur les cuisses de Marie, qui dormait, apaisée, sur son siège, j'avais bien répartie les pans de la couverture sur ses genoux, doucement, pour la border.

En repartant — il était impossible de continuer vers Portoferraio, la route était entièrement coupée par les pompiers —, j'avais fait marche arrière sur une vingtaine de mètres, avant de trouver une voie d'accès de garage où faire demi-tour, et j'étais reparti en sens inverse, nous avons repris la direction de la Rivercina. Marie avait ouvert un oeil, mais ne disait rien. Je roulais plus lentement, je me sentais vide, dépourvu de force et de volonté. Le vent s'était calmé et le jour se levait, ce n'était encore qu'un gris très sombre au-dessus de la mer, un mélange indissociable de brume et de fumée d'incendie qui recouvrait entièrement l'horizon. La végétation, sur le bord de la route, demeurait grise, presque noire, aucune nuance de vert n'émergeait encore des ombres sombres des taillis que nappaient les vapeurs de l'aube. Lorsque nous atteignîmes le petit pont blanc à quelques kilomètres de la Rivercina, je ralentis et je tournai à droite, je m'engageai sur la piste qui menait au club hippique, je conduisais lentement, précautionneusement, évitant les trous et les ornières. Les sous-bois qui bordaient le chemin étaient en partie calcinés, et une puissante odeur de feu se faisait sentir jusqu'à l'intérieur de la voiture. Marie posa doucement sa main sur mon bras, et je sentis l'appréhension qui commençait à l'êtreindre. Nous étions descendus de la voiture et nous avançons droit devant nous. Le centre équestre était désert, fantomatique, les pompiers n'étaient plus là, il n'y avait plus trace de leur camion citerne jaune, le versant de la colline se dressait, entièrement noir, lunaire, fantomatique, dans la lumière grise du matin, des squelettes d'arbres noirs présentaient leurs profils torturés, leurs bras écartelés, encore fumants, avec ici et là, une dernière flamme qui s'enrobait autour d'une branche calcinée, se retroussait et finissait de s'éteindre faute de combustible. Le sol était recouvert d'une épaisse couche de cendres, plus blanche que grise, encore chaude, avec, par endroits, des braises incandescentes qui continuaient de fumer. Le feu n'était pas complètement éteint, qui rampait encore sur le sol au pied d'un cabanon au voisinage d'une écurie effondrée, finissant de consumer des touffes d'herbes, de l'humus et de la paille. Il ne demeurait rien des installations du club équestre, des granges, des cabanons, tout avait brûlé, s'était consumé, avait été rasé, il ne restait que des débris carbonisés, des tas épars, des amoncellements de planches effritées qui tombaient en poussière. Seule la petite maison en pierre de l'accueil avait été épargnée par le feu. Nous nous dirigeons lentement vers elle en traversant les décombres fumants dans la silencieuse lumière grise de l'aube, quand nos cœurs se serrèrent soudain : devant la porte, trois grands draps blancs étaient allongés sur le sol, qui recouvraient des formes, non pas des formes humaines, mais sûrement des cadavres, des carcasses, des chevaux morts, brûlés, calcinés.

Marie laissa traîner le regard sur les draps en poussant la porte de la maison, qui était entrouverte. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur, et nous ne nous aperçûmes pas tout de suite qu'il y avait quelqu'un. Peppino était là, allongé sur le dos sur une banquette en pierre, un genou relevé, des compresses humides sur les yeux, de simples gants de

toilette mouillés, un par oeil. Je ne savais pas s'il s'était rendu compte que nous étions entrés, mais il ne réagit pas pendant de longues secondes, puis, sans bouger, il retira les compresses de ses yeux, une par une, et nous regarda, nous considéra en silence. Son visage était noir, les pommettes couvertes de suie, ses vêtements noirs, sa chemise noire (en réalité, je me rendis compte qu'elle n'était pas noire, mais blanche, ou de toute autre couleur, mais qu'elle paraissait noire tant elle était imbibée de suie et de fumée). Très lentement, abaissant son genou, il pivota pour s'asseoir sur la banquette et nous dévisagea un instant avec un regard vide, méfiant. Ses yeux étaient minuscules, à demi fermés, rougis, irrités, même ses sourcils étaient partiellement brûlés, les poils roussis, réduits, tordus, ratatinés. Marie le salua à voix basse. Il ne répondit pas. Puis, d'une voix forte, au timbre grave, qui masquait mal son émotion, il nous demanda si nous avions croisé sa fille qui venait de partir avec les chevaux, pour les conduire, en troupeau, dans un champ qu'ils possédaient dans la région de La Guardia, où ils pourraient se reposer et être examinés par un vétérinaire. Marie, à voix basse, lui répondit que non, que nous n'avions croisé personne. Il se leva alors, difficilement, fit un pas en avant, abattu, effondré, et, sans un mot, étreignit Marie, et lui apprit que, sur les quinze chevaux que comptait le centre hippique, trois étaient morts, dont un appartenait à son père. Je vis alors le regard de Marie se brouiller, je vis sa lèvre, le trouble de ses yeux. Nocchiola ? dit-elle à voix basse. *No*, Nocchiola, *no*, dit-il, Arcipèlago, et, ensemble, à l'unisson, ils se mirent à pleurer. Ils pleuraient dans les bras l'un de l'autre, leurs larmes se mêlaient et des traînées blanches glissaient sur les joues noires de Peppino, il les essuyait de ses mains couvertes de suie, ne faisant que rajouter du noir au noir. Arcipèlago était mort, Nocchiola était gravement brûlée, et d'autres chevaux allaient peut-être devoir être abattus en raison de la gravité de leurs blessures, disait-il en pleurant dans les bras de Marie.

Il faisait presque jour quand nous regagnâmes la Ricercina. Le feu n'avait pas atteint la propriété, même si quelques cendres avaient atterri dans le jardin. Une immense flaque d'eau s'était constituée sur la terrasse à l'endroit où nous avions abandonné le tuyau d'arrosage ouvert, et nous allâmes éteindre le robinet dans le petit jardin. Nous ne savions pas très bien ce que nous faisons, nous errions sur la terrasse dans un état somnambulique, Marie s'était mise à déclouer les volets, qu'elle posait avec soin contre la façade et, se rendant compte de l'inanité de ce qu'elle était en train de faire, elle s'interrompit et regagna la maison, et nous allâmes nous coucher. Nous esquissâmes un geste tendre au bas des escaliers avant de se séparer, un abandon de la main et du regard, c'était très dur de se quitter après ce que nous venions de vivre. Je la regardai monter les escaliers pour rejoindre sa chambre, et je la suivais des yeux, j'étais ému.

Je m'étais couché, et, étendu dans mon lit, j'entendais Marie se déplacer à l'étage supérieur, j'entendais ses pas au plafond. Je l'avais entendue prendre une douche dans la salle de bain, puis elle avait regagné sa chambre, et je l'entendais marcher au-dessus de moi, je l'imaginai dans sa chambre qui finissait de se sécher dans une ample serviette blanche, qu'elle remontait délicatement sur sa nuque en se frictionnant légèrement les cheveux. J'entendis le faible grincement caractéristique du battant de l'armoire en chêne, et je sus qu'elle choisissait un tee-shirt propre avant d'aller se coucher, je prêtai l'oreille dans le noir, et je l'entendis l'enfiler, j'entendis le contact du coton sur sa peau, et puis je l'entendis ressortir de la chambre, j'entendais les pas qui s'avançaient à présent dans le couloir, et je crus qu'elle allait s'arrêter dans la salle de bain, mais les pas continuèrent et poursuivirent jusqu'aux escaliers, et Marie se mit à descendre les escaliers, je l'entendis arriver au rez-de-chaussée et traverser la grande pièce, je vis alors la porte de ma chambre s'ouvrir tout doucement dans le noir, et Marie, quittant alors les limbes de mon esprit où j'étais en train d'imaginer ce qu'elle était en train de faire, apparut devant moi sur le seuil, pieds nus et en tee-shirt, se dépouillant de sa dimension imaginaire pour s'incarner dans le réel, nous échangeâmes un regard et elle me rejoignit, elle entra dans mon lit et se blottit contre moi. Nous nous étions d'abord simplement serrés l'un contre l'autre, nous nous serrions avec fragilité, les yeux fermés, dans un abandon progressif des tensions nerveuses qui nous avaient oppressées, laissant glisser nos mains au hasard avec douceur sur nos corps, elle avait pris ma main

et l'avait passée sous son tee-shirt et je lui caressais le ventre et la poitrine, elle se blottissait toujours davantage contre moi, et nous avons fait l'amour, nous faisons lentement l'amour dans la chambre, je l'embrassais dans l'obscurité et je sentais l'odeur de sa peau qui avait encore une légère odeur de feu.